This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

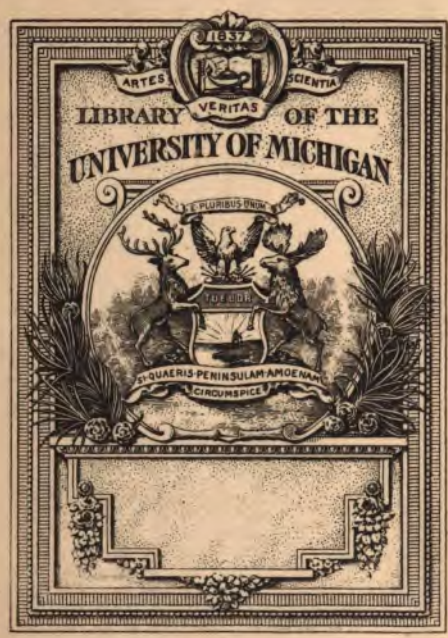
+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

A 401824


1837
ARTES
VERITAS
SCIENTIA
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

L
468
.C88

PRÉCIS

DE LA GUERRE

DES

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

EXTRAIT DU SPECTATEUR MILITAIRE

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

PRÉCIS

DE LA GUERRE

DES

63319

ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE

raymond

PAR

R. DE COYNART,
Lieutenant-colonel d'état-major en retraite.

PARIS
LIBRAIRIE MILITAIRE
DE J. DUMAINE, LIBRAIRE-ÉDITEUR DE L'EMPEREUR
Rue et Passage Dauphine, 30.

1867

1. from R

PRÉCIS

DE

LA GUERRE DES ÉTATS-UNIS D'AMÉRIQUE.

I

ORIGINE DU CONFLIT.

La grande république américaine qui s'était développée avec tant de rapidité par son commerce, son industrie, sa liberté absolue, vient de donner pendant quatre ans le spectacle d'une lutte colossale et sanglante, où tout ce que la science unie au souvenir des faits de guerre passés, tout ce qui constitue l'art militaire, a été mis en jeu de façon à étonner le monde. Armées improvisées, marine transformée, batailles gigantesques, tout, dans cette guerre, est marqué au coin de la nation jeune et forte qui paraissait cependant la moins disposée à faire l'application de la science des armes.

La rupture ou sécession date du mois de décembre 1860. Les deux Carolines, la Virginie, la Floride, l'Alabama, la Géorgie, le Tennessée, le Mississipi, la Louisiane, l'Arkansas, le Texas et le Missouri déclarèrent successivement qu'ils se séparaient de l'union et formèrent une nouvelle confédération.

Depuis longtemps, les tarifs protecteurs des manu-

factures du Nord rendaient, contrairement à la constitution, les habitants du Sud tributaires de ces manufactures, en les forçant à payer très-cher les produits européens analogues ou semblables à ceux de la Pensylvanie et d'autres États industriels.

Dès 1823, des hommes considérables avaient manifesté la crainte de voir finir l'union des États américains par suite de l'injustice des tarifs; ceux-ci ont été remaniés à diverses époques et déjà, en 1832, à propos d'une réduction que le Nord ne voulait pas faire porter sur les produits manufacturés, la Caroline du Sud arma ses milices et se préparait à résister par la force; le gouvernement de Washington céda et fit cesser la crise, mais il y eut une nouvelle élévation de droits en 1842.

En outre, depuis plusieurs années, l'esclavage est attaqué avec une grande énergie par des pamphlets, des romans et des démarches de toute espèce; les propriétaires du Sud sont représentés comme des barbares; ce qui peut être répréhensible chez eux était mis en évidence et souvent exagéré, bien que les habitants du Nord, des États sans esclaves eussent un profond mépris pour la race noire. D'un autre côté, l'accroissement de la population par les émigrants qui débarquent à New-York, a changé toutes les proportions de la représentation nationale; le Sud, après avoir eu longtemps la prépondérance, s'est vu menacé dans ses intérêts les plus graves; l'élection de M. Lincoln en donnant le pouvoir au parti républicain qui, en Amérique, représente, sous prétexte de progrès, les aspi-

rations du Nord à la domination universelle, augmenta les appréhensions du Sud. Malgré les protestations conservatrices que contenaient les professions de foi du nouveau président, particulièrement à propos de l'esclavage, les planteurs méridionaux virent une aggravation probable de l'état de choses dont ils souffraient depuis vingt ans et surtout dans l'avenir, un asservissement de plus en plus onéreux de leur agriculture aux industries du Nord ; la sécession eut lieu.

Le siége du gouvernement fut établi à Richmond, dans la Virginie ; un congrès se réunit, élut président M. Jefferson-Davis, organisa la défense de la nouvelle confédération en créant une armée active, des places fortes pour l'appuyer et des manufactures d'armes de toute espèce. Il adopta ensuite, à l'unanimité, le 11 mars 1862, une constitution analogue à celle des États-Unis, mais plus libérale, qui contenait l'interdiction absolue de la traite des nègres et laissait entrevoir ainsi, dans l'avenir, l'amélioration du sort des esclaves, si ce n'est même leur émancipation totale. La constitution commune garantissait l'esclavage ; il y a été ajouté le 3 mars 1861 un article portant : « Aucun amende-
» ment ne pourra être fait à la constitution, par lequel
» le congrès serait autorisé ou aurait le pouvoir d'a-
» bolir ou de changer dans aucun État les constitutions
» domestiques existantes, y compris celle par laquelle
» des personnes sont tenues en servitude ou obligées au
» travail par les lois dudit État. »

Cette disposition n'avait pour objet que d'engager les états du Sud à rentrer dans l'union, ce qui n'eut

pas lieu; alors, le gouvernement de Washington déclara rebelle la confédération du Sud et entreprit de la réduire par les armes. Plus tard, le 22 septembre 1862, le président Lincoln publia une proclamation par laquelle il intima l'ordre aux séparatistes de mettre bas les armes et, malgré les termes précis de la constitution, annonça que, le 1er janvier suivant, il proclamerait l'émancipation de tous les esclaves dans les districts soulevés.

Cette menace a reçu son exécution ; les esclaves du Sud n'ont fait néanmoins aucun mouvement, et ceux du district fédéral de Colombie, de la Delaware, du Maryland, de New-Jersey et de l'Orégon, au nombre de 133000, sont toujours tenus dans leur situation servile. Enfin c'est à Boston et à New-York que sont armés les navires qui font la traite et il en est sorti quatre-vingt-cinq, de ces ports, dans la période de mars 1859 à septembre 1860.

Une modification à la constitution a été proposée au congrès en 1864, dans le but d'abolir l'esclavage. Cette proposition a été repoussée ; il fallait les deux tiers des votants et elle n'a eu que 65 voix contre 64.

Si le nord des États-Unis voulait l'abolition de l'esclavage, il n'avait jamais pris pour arriver à cette solution désirable des moyens assez sérieux pour prouver la sincérité de ses intentions, et il est permis d'affirmer que la grande mesure de l'émancipation des esclaves est un résultat incident de la guerre entre le Sud et le Nord de la république américaine. Dans cette situation et après quelques hostilités en quelque sorte prélimi-

naires et sur lesquelles je reviendrai plus loin, l'armée des États du Nord, pénétra en Virginie au printemps de 1861 ; elle rencontra, le 21 juillet, les troupes confédérées près de Manassas-Junction, les attaqua, fut battue, repoussée, mais non poursuivie. Depuis lors les alternatives de succès et de défaites n'ont pas cessé ; on peut dire que la question n'avançait pas, car si quelques portions du territoire séparé avaient été reprises, et restaient occupées par les troupes du Nord, celles-ci n'avaient pu, jusqu'à la fin de 1864, pénétrer au cœur du pays et s'y maintenir. Il en était de même pour les troupes séparatistes dans leurs invasions du territoire fédéral.

D'où venait cette alternative que nulle puissance, que nul effort n'a pu faire cesser, pendant près de quatre ans?

Telle est la question que se sont faite les politiques, les commerçants, les militaires et même les gens du monde ; cette question n'a pas été traitée, je le crois du moins, à tous ses points de vue et j'essayerai de l'aborder à mon tour , en faisant connaître le vaste théâtre de cette mémorable guerre.

La nature et les formes du terrain ont une très-grande influence sur les combinaisons militaires, les communications par terre et par eau ont aussi un rôle important, enfin les sentiments et les passions des masses, leur aptitude aux nécessités du service militaire sont encore un élément de premier ordre pour la conduite de la guerre comme pour ses résultats.

L'organisation de l'armée, son instruction, sa disci-

pline, le perfectionnement de ses divers services sont aussi des causes de succès ou de revers qui se combinent avec les qualités morales pour s'appliquer sur le sol.

J'essayerai donc de faire connaître le terrain, les cours d'eau, les communications, puis j'indiquerai l'organisation et le recrutement des armées, enfin l'ensemble de leurs opérations depuis 1861, ainsi que les conséquences financières et sociales de cette effroyable guerre.

II

LE TERRAIN.

La portion dite atlantique de l'Amérique septentrionale est le théâtre de la guerre qui ne s'étendait vers le nord-ouest que dans une portion du Tennessée; cet État, compris entre le Mississipi à l'ouest et la Caroline du Nord, à l'est, est séparé du Kentucki au nord, du Mississipi, de l'Alabama et d'une portion de la Géorgie au sud, par deux lignes droites allant de l'est à l'ouest.

Sur ce vaste espace, deux chaînes parallèles de montagnes sont dirigées du nord-est au sud-ouest, elles ont été coupées par le Potomac à 210 kilomètres de la baie de Chesapeake; la distance entre les deux crêtes est en moyenne de 50 à 60 kilomètres. La première au nord porte le nom d'Alleghany ou Apalaches, l'autre celui de Montagnes-Bleues et l'altitude des sommets varie de 1400 à 1900 mètres; elles s'abaissent vers l'ouest,

les Alleghany forment, dans cette direction, à partir d'Estillville, point extrême au sud-ouest de la Virginie, de vastes plateaux élevés, découpés par les affluents du haut Tennessée et du Cumberland; les pentes y sont rapides, souvent escarpées et forment ainsi des positions faciles à défendre. Les deux chaînes disparaissent dans le vaste bassin onduleux du Mississipi, où les reliefs des collines ne dépassent pas 80 mètres. Un rameau s'étend de Cumberland, où il touche les plateaux des Alleghany, au Big-Sandy, affluent de l'Ohio; il continue et se divise en plusieurs contreforts au-delà de cette rivière, dans la Virginie occidentale. Sa première partie s'appelle les monts du Cumberland et séparent le Kentucki de la Virginie.

Au nord des Alleghany se trouvent les bassins de l'Ohio et du Cumberland, grands affluents du Mississipi; à l'ouest le Tennessée qui prend sa source entre les deux chaînes et coule vers l'occident. Cette portion du continent appartient aux formations houillères et de transition; elle est accidentée, mais praticable aux armées. L'espace entre les deux chaînes est également accidenté; il forme, au nord-est, la vallée de la Shenandoah qui tombe dans le Potomac à Harpers-Ferry, et au sud-ouest, le bassin du haut Tennessée. Entre le Tennessée et la Shenandoah, la rivière James et, à la hauteur de Lynchbourg, les affluents du haut Roanock coupent également les Montagnes-Bleues. Une ramification de ces montagnes forme une ligne courbe, en Géorgie, de Clarksville à Cédartown, par Décatur et Marietta; elle enferme les bassins du haut Tennessée, du

Hirassée, son affluent, qui coupent la chaîne principale, et une partie du bassin du Chattahoochée; ce dernier cours d'eau passe au travers de la ramification pour se diriger au sud-ouest et ensuite au sud vers le golfe du Mexique. Atlanta est au pied de cette chaîne.

La crête des Apalaches est continue, sauf un col près de James-Rivers et un autre à Parisbourg, qui donne passage au Kanawha, affluent de l'Ohio, prenant sa source entre les deux chaînes principales.

Les Alleghany sont formés par le granit que recouvre le terrain de transition passant lui-même sous le terrain houiller; la constitution des Montagnes-Bleues est à peu près la même; les vallées et les ravins y sont profonds, escarpés, souvent étroits. Les brèches qui donnent passage aux cours d'eau sont des défilés longs et resserrés, les sommets sont rocheux et d'un accès difficile. Au sud-est des Montagnes-Bleues se trouve une zone dont la limite passe à Richmond, Columbia, Miledgeville et Montgommery, pour revenir à l'extrémité sud de la chaîne. Cette zone, coupée par une infinité de cours d'eau, est granitique avec quelques fragments de vieux grès rouge; ses vallées sont très-nombreuses et profondes, les versants en sont escarpés à leur partie inférieure, les pentes supérieures sont douces, les sommets arrondis et mamelonnés; c'est une configuration de terrain très-favorable à la défensive. Aussi toute opération de guerre sur une ligne parallèle aux Montagnes-Bleues et à peu de distance de leur pied rencontre-t-elle des positions formidables de défense qui deviennent inexpugnables avec quelques travaux

de fortification, d'autant que toute cette contrée est couverte de vastes forêts presque primitives. Entre la zone de granit et la mer, sont les vastes plaines de terrain d'alluvion avec quelques îlots de craie qui portent parfois le nom de savannes. Bas et marécageux, ce terrain ne peut être que fatal aux armées qui s'y aventurent, par la difficulté des communications et par son insalubrité.

Du Potomac aux plaines du Mississipi, les chaînes des Alleghany et des Montagnes-Bleues ont un développement de près de 1000 kilomètres.

A l'extrémité des deux chaînes de montagnes, le terrain est seulement onduleux, ce sont les riches contrées des États de Mississipi, d'Alabama et de Géorgie. Les reliefs ne dépassent pas 70 mètres dans ces dernières provinces.

Sur la rive droite du grand fleuve, les Etats de Missouri, Arkansas, Texas et Louisiane sont comme la rive gauche très-peu accidentés, mais sillonnés de grands et nombreux cours d'eau. Toutefois je dois signaler la chaîne des Monts Ozark ramification des Montagnes-Rocheuses qui, d'abord, court de l'ouest à l'est, entre les bassins de la rivière Rouge et de l'Arkansas, puis tourne au nord-est, est coupée par ce dernier fleuve vers Ozark, ville de l'État d'Arkansas, et va par Galena et Honston finir à Potosi dans l'État de Missouri. Cette dernière partie de la chaîne, formée par les terrains cristallisés, de transition et houillers, a des mines très-riches de plomb, de cuivre, de zinc, de charbon et de fer.

sont aux embouchures de ces rivières, qui leur apportent les produits du pays et chargent ceux qui viennent d'Europe en échange.

La navigation est énorme sur ces cours d'eau, mais elle est plus développée encore dans le bassin du Mississipi.

Ce fleuve est comme un immense tronc d'arbre qui s'étend sur une longueur de 3000 kilomètres du nord au sud avec un développement double par ses détours et dont les branches seraient, à droite, vers l'est : le Visconsin et l'Illinois ayant chacun 300 kilomètres de développement ; l'Ohio, plus de 1000 kilomètres ; le Tennessée, 570 et le Cumberland, 430. A gauche, vers l'ouest, venant des Montagnes-Rocheuses : le Missouri qui a plus de 3000 kilomètres, l'Arkansas 1300 et la Rivière Rouge 1500, plus un grand nombre d'autres cours d'eau, la plupart navigables et dont le développement, le volume et la rapidité sont comparables aux plus grands fleuves de l'Europe. Le bassin du Mississipi a donc, du sud au nord, plus de 3000 kilomètres et environ 2500 de l'est à l'ouest. La largeur du fleuve, au-dessous du confluent du Mississipi, varie de 1600 à 3000 mètres, non compris les îles.

IV

LES ROUTES.

Je viens de dire que le nombre des cours d'eau avait réduit l'importance des routes ; la facilité de la navigation, dans les temps ordinaires, a concouru au même

résultat. On a suivi des directions dans les terres, on a ouvert des passages pour arriver aux rivières, on n'a pas construit, on n'entretient pas de routes. Pendant la belle saison, la terre résiste et on passe ; pendant les pluies on ne sort pas. Il existe pourtant une grande voie bien tracée et bien entretenue, qui servait autrefois pour les relations avec les districts de l'ouest et qui conduit de New-York à St-Louis. Aucune route permanente ne franchit les chaînes des Apalaches et des Montagnes-Bleues qui forment ainsi une masse et un obstacle s'étendant de la Virginie orientale à l'Alabama.

V

LES CHEMINS DE FER.

L'activité industrielle et commerciale des Américains a développé rapidement sur le nouveau continent, les voies de communication perfectionnées ; les États industriels du Nord possèdent un réseau très-serré entre les grands lacs, l'Ohio, le Mississipi et l'Océan ; ce réseau aboutit par de nombreuses branches à Portland, Boston, New-York, Philadelphie et Baltimore ; il est relié à celui du Midi par Washington, ensuite par Nashville et Chattanoga, en franchissant les Apalaches et les Montagnes-Bleues, enfin par la vallée du Mississipi. Le Kentucki oriental et la Virginie occidentale en sont dépourvus sur le versant nord-ouest des Alleghany.

Le réseau du Midi est mieux réparti sur les terri-

toires de la Virginie, des Carolines, de la Géorgie et de l'Alabama. Trois directions viennent du Tennessée et de ces provinces aboutir à Richmond et permettent une prompte communication avec le Sud et l'Ouest. Le réseau touche à tous les ports de l'Océan et couvre le cœur du pays. La ligne du Tennessée est tracée entre les Montagnes-Bleues qu'elle franchit à un col près de Linchbourg et les Alleghany qui la couvrent au nord. Cette ligne passe à Knoxville, Cleveland, Chattanoga, Stevenson et conduit, par Corinth, à Memphis sur le Mississipi.

Un embranchement part de Cleveland, passe à Dalton et Atlanta d'où trois lignes se dirigent sur Charleston et par suite Richmond, Savannah et Montgommery. Une ligne conduit de Montgommery tout près de Pensacola au Sud.

Cet aperçu doit suffire pour donner une idée du tracé des chemins de fer sur le théâtre de la guerre et mettre en relief les avantages qui se trouvaient du côté du Sud; on s'explique alors ce passage d'une correspondance de New-York publiée le 25 juin 1863 par le *Moniteur :*

« Les chemins de fer ont changé toutes les conditions de la guerre, c'est un fait très-intéressant à observer et quand on examine de près les causes des succès réitérés obtenus par les armées confédérées, il est facile de s'apercevoir que leurs états-majors ont le mérite spécial d'avoir su tirer des voies ferrées tout le parti possible. »

Je suis loin de nier le mérite des états-majors du

Sud, mais je fais remarquer que l'instrument dont ils se servaient est de beaucoup supérieur à celui de leurs adversaires.

En effet, pour porter un corps d'armée de Washington à Chattanoga, il faut passer par la ligne de l'Ohio : Graffton, Parkersbourg, Cincinnati, Seymour, Louisville et Nashville; en tout 1736 kilomètres.

De Richmond au même point il n'y a que 912 kilomètres; si l'on fait un détour par Charleston et Atlanta, la distance est de 1453 kilomètres.

Avec les règles d'exploitation des chemins de fer américains, on peut compter que 20 000 hommes, 8000 chevaux ou mulets et 2000 voitures formant à peu près un corps d'armée, partant de Richmond exigeaient quarante-six trains dont la mise en marche durait vingt-quatre heures. Parcourant 35 kilomètres à l'heure, le dernier arrivait à Chattanoga en vingt-six heures ou cinquante heures après le commencement de l'opération.

L'avantage était donc tout en faveur du Sud.

Je crois devoir compléter ces renseignements par l'indication des principales distances ou, si l'on veut, du développement des directions les plus importantes :

	Kil.
Richmond à Memphis. . . .	1409
— Charleston . . .	735
— Savannah. . . .	902
— Montgommery .	1512
— Danville	224
Michigan à Atlanta.	1184
Mobile à Chicago	1456

Nouvelle-Orléans à Cairo . .	882
Wiksbourg à Mobile	440
New-York à Saint-Louis. . .	1848
Washington à Memphis. . .	1498

Il résulte des notions que je viens d'exposer que le théâtre de la guerre, avec un front de bataille de près de 1500 kilomètres, n'était praticable aux armées que dans la Virginie septentrionale, sur une largeur d'environ 100 kilomètres, au débouché de Chattanoga, et de Tuscalosa au Mississipi. Aucune opération n'a été tentée en franchissant les Alleghany jusqu'à Chattanoga et, forcément, les armées n'ont pu s'éloigner ni des lignes de chemins de fer, ni du littoral, sous peine de succomber faute de vivres.

De telles conditions étaient faites pour soutenir le moral sur la défensive; d'autant que les mouvements de terrain par la nature de leurs pentes sont, comme je l'ai dit plus haut, particulièrement propres à la résistance. Ainsi, tous les contre-forts granitiques de la Virginie, sur lesquels ont été livrés de si rudes combats en 1864, ont eu besoin de peu de travaux au-dessus des escarpements de leurs pentes, pour devenir des lignes formidables. Des dispositions analogues se retrouvaient à Chattanoga, Dalton et Atlanta. Sur les rives du Mississipi, les avantages et les inconvénients alternent selon le caprice du grand fleuve et de ses affluents.

VI

ORGANISATION DES ARMÉES.

L'effectif normal de l'armée des États-Unis était, avant la guerre, de 17 000 hommes répartis dans douze régiments d'infanterie à un seul bataillon, six de cavalerie, quatre d'artillerie et environ une compagnie du génie. Chaque régiment ou bataillon a 1 colonel, 1 lieutenant-colonel, 1 major commandant, 1 lieutenant adjudant-major et 1 lieutenant quartier-maître, dix compagnies ayant chacune 1 capitaine, 1 lieutenant en premier, 1 lieutenant en second et 2 officiers non commissionnés ; 5 sergents, 8 caporaux, 1 vaguemestre, 3 musiciens, 1 tambour, 1 fifre et 82 soldats, en tout 1055 hommes par régiment.

Le régiment de cavalerie a six compagnies et un effectif total de 750 hommes.

Un régiment d'artillerie a dix compagnies, ces compagnies servent chacune une batterie de 4 canons rayés de 10 et deux obusiers lisses de 12. Le personnel se compose de 1 capitaine, 3 lieutenants, 7 sergents, 6 caporaux, 1 quartier-maître-sergent, 2 vaguemestres, 1 sellier, 1 maréchal-ferrant, 2 trompettes et 60 soldats. Les voitures accessoires sont au nombre de 8, plus un certain nombre d'autres chariots du train, déterminé par les circonstances. Ces voitures sont un service de louage exécuté par un personnel formé en grande partie de nègres, échappés des plantations du Sud, qui souvent ne marchent que sous la menace du bâton et même du revolver.

Une troupe spéciale surveille ce service qui est réparti dans tous les corps de l'armée.

Chaque régiment ou bataillon d'infanterie a en moyenne 60 voitures, un escadron en a 12 ou 15, ce qui fait 72 à 90 par régiment; les bagages proprement dits ne sont pas très-considérables, mais ces voitures portent tout le campement, les vivres et le fourrage. On peut se figurer à quel point les mouvements sont ralentis, compliqués et difficiles, avec un semblable matériel.

L'armée régulière du Nord a été portée à 39 373 hommes au commencement de 1861; on y a ajouté 556 252 volontaires, ce qui a produit dès le mois d'avril une force totale de 595 625 hommes sous les drapeaux. Les volontaires sont des Allemands, un grand nombre d'Irlandais et des nègres qui forment des corps séparés. Quelques officiers proviennent de l'armée régulière; la majeure partie a pris ses grades elle-même, selon le nombre d'hommes engagés. Ainsi celui qui recrutait 100 hommes était capitaine; avec 1000 volontaires on était colonel, mais ces grades n'étaient pas garantis.

L'effectif du Nord, pour l'exercice finissant au 1er juillet 1864, a été :

Armée régulière.	40 000
Volontaires	760 000
Total.	800 000
Milice non payée.	3 214 310
Total général.	4 014 310

Dans cet effectif sont compris 22 000 soldats et 62 800 conducteurs de chariots, appartenant à la race noire, en tout 82 800 nègres ou mulâtres.

Cette formidable armée était répartie en vingt-cinq corps composés chacun de deux ou trois divisions d'infanterie, de cavalerie et d'artillerie en force proportionnée. La division comprenait deux ou trois brigades et la brigade de deux à quatre régiments ou bataillons, ou de douze à dix-huit escadrons, une ou deux batteries et une forte réserve d'artillerie étaient attachés à chaque division. Le recrutement a lieu en temps ordinaire par des engagements de cinq ans. Depuis la guerre, il a été employé divers moyens pour se procurer des hommes ; on a ouvert des engagements dont la durée était quelquefois réduite à six mois, avec des primes proportionnées, mais d'un taux extrêmement élevé ; on a fait opérer des tirages au sort entre les hommes d'un âge déterminé, ce qui a produit une émeute sanglante à New-York et on a ainsi appelé, rangé sous les drapeaux, y compris la levée de 500 000 hommes décrétée le 15 juillet 1864, l'énorme total de 2 539 748 hommes. C'est plus que la moitié des hommes appelés au service de la France pendant vingt-deux ans, de 1792 à 1814, et dont le nombre ne dépasse pas quatre millions.

L'armée du Sud a une organisation analogue ; sa force totale a été de 500 000 hommes environ, presque tous volontaires, mais armés pour leur pays et défendant ce qu'ils croyaient la cause nationale ; cette armée se recrute par la conscription permanente des hommes de dix-huit à trente-cinq ans.

Les armées des deux partis s'exerçaient beaucoup et acquéraient vite l'habileté nécessaire pour le combat; tous les soldats étaient instruits à l'exécution des bouches à feu, mais le personnel était incessamment renouvelé, soit par le remplacement des pertes du champ de bataille, soit par l'expiration des engagements qui dans l'origine se sont, pour un grand nombre de volontaires, réduit à six mois, et c'était une cause de faiblesse en campagne.

La solde de l'armée des États-Unis est très-élevée ainsi que la prime d'engagement.

Un général a, par an 30 225 francs, un lieutenant 6678 francs, et un soldat 1060. L'armée a été payée en or jusqu'en 1861 ; depuis cette époque elle l'a été en bons du trésor que les soldats appelaient des *grenouilles,* à cause de leur couleur verte.

Les volontaires, dans le Nord et dans le Sud, étaient organisés en régiments, en brigades et en divisions comme les troupes régulières. Le corps d'officiers, dans le Sud, était, comme instruction et capacité militaire, de beaucoup supérieur à celui du Nord, parce que tous les cadets appartenant aux familles riches ont été à West-Point, école militaire de l'Union et suivent la carrière des armes.

La cavalerie du Sud était nombreuse et fort belle; les hommes étaient grands, forts, braves, bien montés, mais ils n'avaient ni équipements ni uniformes; rien que des chevaux et des armes. Les Caroliniens passent pour avoir formé les meilleures troupes à cheval.

On avait organisé, dans chacune des deux armées, des corps spéciaux dont la mission était de détruire et de réparer les chemins de fer. Ces corps étaient à cheval et transportaient avec eux le matériel nécessaire à leurs travaux. Partisans d'une nouvelle espèce, ils ont opéré quelquefois à 15 ou 20 kilomètres en arrière de l'ennemi et porté la perturbation dans ses convois. Ils détruisaient et réparaient les lignes ferrées avec une extrême rapidité; leur rôle, pour être tout nouveau, n'était pas moins important; je l'avais indiqué il y a dix-huit ans, dans un mémoire sur l'emploi militaire des chemins de fer.

Voici, comme complément aux indications qui précèdent, la population des États-Unis d'après les derniers recensements :

Provinces du Nord, libres. . . .	22 679 668
— esclaves. . .	133 000
Provinces du Sud, libres. . . .	5 551 143
— esclaves. . .	3 917 269
Total.	31 571 870

VII

OPÉRATIONS.

Le cadre de ce travail ne permet pas de retracer en détail les nombreuses et sanglantes batailles qui ont été livrées en Virginie, en Géorgie, sur le Mississipi et dans les États de l'Ouest; ces notions demanderaient trop de temps, trop d'espace, et seraient encore incomplètes. On écrira plus tard l'histoire de cette

guerre étrange; aujourd'hui je ne veux qu'apporter une page d'appréciations sur les conditions et les résultats du conflit. Les armées en masse ont acquis une très-grande mobilité; elles ont pu, au moyen des voies rapides, se trouver concentrées à point nommé sur le terrain où il fallait agir, et ont probablement fait faire un pas à l'emploi des chemins de fer pour les opérations stratégiques.

S'il y a des progrès à signaler sur ce point, il y en a bien d'autres dans la marine : les vaisseaux ou batteries, blindés, les uns à tours mobiles et à éperons, aussi terribles pour l'attaque que pour la défense; les autres presque noyés, mais laissant hors de l'eau les bouches énormes de leurs canons, sous leur épaisse carapace de fer. Le *Monitor*, le *Mérimac* et tous leurs semblables sont venus attester la puissance de l'invention nouvelle, et si le Sud a fait la première application des bâtiments cuirassés à éperon, le Nord répondait le lendemain en faisant intervenir le *Monitor* d'Éricson. Avec ces nouveaux instruments de destruction, les grands vaisseaux de bois ne peuvent résister; ils sont à la fois attaqués par l'éperon et foudroyés par les pièces d'artillerie.

Les corsaires ont prouvé de leur côté la valeur des marins de l'Amérique; trois de ces navires appartenant au Sud, *Sumter*, *Florida* et *Alabama*, ont pris et détruit 119 vaisseaux de commerce du Nord, représentant 22 millions de francs pour leur valeur et 44 millions pour celle des cargaisons, en tout 66 millions.

L'*Alabama* a sombré sous le feu de son ennemi, près de Cherbourg, dans un combat mémorable, trop connu pour qu'il soit nécessaire de le rapporter ici.

Je reviens à l'exposé des opérations.

Le fort Sumter, devant Charleston, était occupé par un détachement de troupes fédérales, qui furent sommées de se rendre le 11 avril. Sur le refus du major Anderson, commandant ce poste, il fut attaqué le 12 par toutes les batteries du port, et son magasin à poudre ayant sauté, la garnison capitula le 13. Le général Beauregard, ancien élève de West-Point, commandait à Charleston et dirigea cette première hostilité.

Le port de Charleston a une grande importance; construit au fond de la baie formée par l'embouchure de deux petites rivières, l'Asley et le Cooper, il est à 10 kilomètres dans l'intérieur des terres. La passe par laquelle on pénètre dans la rade n'a pas tout à fait 3 kilomètres de largeur; elle est défendue par le fort Sumter, bâti à égale distance des deux rives, et armé de cent dix-huit canons, dont quarante-deux du système Paixhans, plus vingt-quatre mortiers. Au nord du fort Sumter, sur la côte même de l'Océan, est le fort Moultree; enfin, dans l'intérieur de la rade, le château Pinkney au nord et le fort Johnson au sud, croisent leurs feux sur la ligne qui mène à la ville.

Dès le mois de janvier, le vapeur *Star of the West*, envoyé de New-York avec des troupes et des munitions, avait été accueilli à coups de canon par les bat-

teries caroliniennes ; il avait tout simplement viré de bord, et avait regagné son point de départ.

Alexandria, ville importante sur la rive droite du Potomac et un peu en aval de Washington, avait été occupée le 21 mars par les confédérés ; un mois plus tard, les fédéraux détruisirent l'arsenal de Harpers-Ferry, sur lequel les séparatistes comptaient. Ces deux places sont en Virginie. Outre des armes, des bouches à feu, des munitions et des approvisionnements, qui furent détruits en grande partie à Harpers-Ferry, on saborda, pour les couler, onze navires représentant 21 398 tonnes. Les pertes matérielles résultant de cette détermination ont été évaluées à 125 millions de francs. Au mois de mai, plusieurs engagements avaient eu lieu dans le Mississipi et le Missouri. Les avantages et les échecs se balançaient : si le général fédéral Lyon prenait une brigade sudiste de 6000 hommes, le confédéré Montgommery s'emparait de deux forts dans l'Arkansas. Alexandria était occupée par les fédéraux le 28, mais les confédérés repoussaient le 17 juin, à Big-Bethel, près du fort Monroë, entre les rivières York et James, les attaques des troupes du Nord.

Il ne pouvait en être autrement, car il fallait, pour tenter des opérations, avoir des armées, et, malgré l'étonnante promptitude avec laquelle se sont organisés les régiments, les brigades et les divisions, pour se réunir en corps d'armées, les six premiers mois de l'année ont à peine suffi à cette tâche immense. Il s'est élevé une difficulté à laquelle on ne s'était pas attendu : le Maryland, pays à esclaves et producteur agricole,

n'est resté uni aux États du Nord que par la compression des troupes qui se trouvaient aux environs de Washington ; toutes ses sympathies étaient pour le Sud, et lorsque des régiments de Transylvanie ou des autres États septentrionaux arrivèrent à Baltimore, allant en Virginie, la populace voulut s'opposer à leur départ ; il y eut même plusieurs émeutes sanglantes, contre lesquelles on dut agir avec rigueur. Enfin, sous la haute direction du général Scott, le vieux chef de l'expédition contre le Mexique, l'armée du Nord, sous les ordres du général Mac-Dowell, ayant franchi le Potomac, se dirigea sur Richmond, siége du gouvernement confédéré. Le passage ou, si l'on veut, la route la plus directe d'Alexandria à Richmond, est parallèle au chemin de fer qui longe la rive droite du Potomac jusqu'à Stafford-City. Or, la largeur du fleuve varie, dans cette portion de son cours, entre 2 et 12 kilomètres, il reçoit un grand nombre d'affluents dont les embouchures sont fort larges ; il y avait donc beaucoup de ponts et de gués à passer ; on n'avait pas encore de ces terribles canonnières qui, dans beaucoup de circonstances, ont été de puissants auxiliaires pour les armées engagées dans un combat, et l'on ne prit pas cette voie regardée sans doute comme trop dangereuse. Le général Mac-Dowell, qui commandait l'armée du Nord, la dirigea par Fairfax et Centreville sur Gordonsville. Les cours d'eau à franchir étaient peut-être plus nombreux, mais ils ne faisaient pas obstacle comme sur l'autre route ; en revanche, le terrain granitique, avec les formes que j'ai indiquées plus

haut, offrait de formidables positions qui étaient activement fortifiées sous la direction des généraux Beauregard et Johnston. La présence de l'armée confédérée devant Alexandria n'aurait pas permis aux fédéraux de passer entre cette armée et le Potomac ; il aurait fallu pour cette hardie tentative une mobilité impossible avec le nombre énorme de voitures que chaque régiment traîne à sa suite.

Les généraux Beauregard et Johnston abandonnèrent successivement Fairfax et Centreville ; mais ils s'établirent en arrière du Bull's-Run, petit cours d'eau que franchissent la route et le chemin de fer. Ce fut là que s'engagea l'action; les fédéraux formèrent trois colonnes d'attaque : sur le front et sur les deux flancs, la résistance fut vive ; mais les sudistes abandonnèrent leurs retranchements du Bull's-Run pour se replier en arrière de Manassas, où les moyens de résistance étaient encore plus développés. Ce fut là que se décida le sort de la journée ; les fédéraux, croyant à une défaite de leurs adversaires, vinrent se heurter contre des retranchements formidables ; ils y déployèrent une grande valeur ; mais, pris en flanc, d'un côté par des troupes fraîches sous les ordres du général Kirby-Smith et de l'autre par le corps du général Jackson, ils se mirent en retraite, et bientôt après la déroute fut complète. Le président Jefferson Davis, arrivé à midi, prit une part active à l'action en dirigeant le centre. Les confédérés ne poursuivirent pas leurs adversaires ; l'occasion était belle cependant, car l'armée fédérale était non-seulement battue, mais désorganisée, et elle

se retirait en plein pays confédéré, où les séparatistes pouvaient s'avancer en sûreté, sans se faire suivre de tous leurs approvisionnements. Un grand nombre de volontaires ayant terminé les trois mois pour lesquels ils s'étaient engagés, ont quitté les rangs le matin même de la bataille ; un régiment tout entier, le quatrième de Pensylvanie, s'est mis en route pour rentrer dans ses foyers, au moment où le canon se faisait entendre avec la plus grande violence. Cette armée improvisée n'avait pas seulement des éléments volontaires, elle avait de plus des régiments postiches.

D'après les journaux du Nord, les fédéraux eurent 481 tués, 1011 blessés ; ils perdirent 27 canons, 2000 fusils et 250 wagons d'approvisionnement. Les pertes des confédérés s'élevèrent à 630 tués et 2225 blessés. On a donné à cette bataille le nom du ruisseau sur les bords duquel les premiers coups ont été portés.

De toutes parts, dans le Nord, il s'éleva un cri de guerre contre les séparatistes; une nouvelle impulsion fut donnée aux appels de volontaires par une levée de 500 000 hommes; les primes d'engagement furent augmentées; mais on recruta plus d'étrangers que d'indigènes pour reformer l'armée.

Le président Lincoln ordonna un jour de jeûne et d'humiliation pour appeler sur les armes du Nord la protection divine.

Le Kentucky, sur lequel les séparatistes avaient compté, s'était tenu sur la réserve jusqu'à ce moment; il déclara qu'il gardait la neutralité. Toutefois il y

avait deux partis très-prononcés dans cet État, et, tandis qu'une convention unitaire décidait l'expulsion, dans le plus bref délai, des éléments séparatistes, ainsi que l'anéantissement de tout projet de confédération, une autre assemblée déclarait lois de l'État toutes les dispositions votées par le congrès de Richmond. Cette contrée a donc été à la fois le théâtre d'opérations de guerre très-importantes et de tiraillements intérieurs déplorables.

Le général Mac-Dowell fut privé de son commandement à l'armée du Potomac, et remplacé par le général Mac-Clellan, qui s'occupa avec la plus grande activité de réorganiser l'armée si cruellement éprouvée sur le Bull's-Run.

Pendant que les armées de l'Est se remettaient, de part et d'autre, des suites de la terrible lutte, plusieurs combats eurent lieu dans l'Ouest, sur le Mississipi et dans les États qui avoisinent ce grand fleuve. Les confédérés prirent le fort Fillmore au Texas; mais près de Wilson's-Creek (Missouri), le général fédéral Lyon, à la tête de deux divisions commandées par les généraux Siegel et Sturger, attaqua le 10 août un corps confédéré, détaché de l'armée du général Price, sous les ordres du général Mac-Culloch. La lutte fut acharnée et dura sept heures ; les fédéraux furent battus, et perdirent avec leur général en chef 253 tués; ils laissèrent cinq canons entre les mains des séparatistes et eurent près de 800 blessés. A la suite de cette affaire malheureuse, ils abandonnèrent Springfield sans être inquiétés. On comprendra l'inertie des con-

fédérés, en remarquant que Wilson's-Creek est à 180 kilomètres du Missouri, près de la frontière occidentale de l'État du même nom, et à 170 kilomètres de Sédalia et de Holla, points où s'arrêtent les deux chemins de fer partant de Saint-Louis. Les troupes des généraux Price et Mac-Culloch devaient donc avoir avec elles toute la quantité de voitures portant les munitions et les approvisionnements attachés aux armées américaines. Elles pouvaient d'autant moins diminuer cet immense matériel, qu'elles auraient eu à marcher dans un pays occupé par l'ennemi depuis quelque temps, et probablement privé de toutes ressources. La richesse extraordinaire de cette magnifique contrée justifie l'importance que chaque parti attachait à sa possession; mais il n'en est pas moins extraordinaire que les fédéraux aient pu pénétrer aussi loin des grandes voies de communication dans un État qui n'avait pas encore prononcé sa sortie de l'Union, mais dont les tendances séparatistes étaient très-énergiques.

La partie occidentale de la Virginie, limitée au nord par le Maryland, à l'ouest par l'Ohio, le Big-Sandy et les monts de Cumberland, est fort accidentée, ainsi que je l'ai dit plus haut, et d'une grande richesse minérale. Cependant, les voies de communication sont rares et très-défectueuses ; le chemin de fer de Baltimore à Cincinnati traverse de l'est à l'ouest la partie septentrionale, entre Sommit, sur un rameau des Alleghanies, dirigé du sud au nord, et Packersbourg sur l'Ohio. Le réseau du sud, dont le nœud principal est

à Richmond, ne dépasse pas la chaîne principale de ces montagnes.

Malgré ces conditions particulières, la Virginie occidentale avait une ligne d'opérations très-importante pour les fédéraux, celle de la Pensylvanie occidentale à Linchbourg.

En effet, l'objectif de toutes les opérations des armées fédérales en Virginie était Richmond, siége du gouvernement confédéré ; Richmond était lié aux Carolines par une grande ligne ferrée et aux États puissants et fertiles du Mississipi, du Tennessee, de l'Alabama et de la Géorgie septentrionale par le chemin de fer de Virginie et Tennessee, passant à Linchbourg, à Knoxville, et se prolongeant sur Memphis par Chattanoga, Decatur et Corinth.

Linchbourg, au pied des montagnes Bleues, sur la rivière James qui coupe ces montagnes, après s'être ouvert un passage dans un des chaînons des Alleghanies; Linchbourg commande un défilé naturel, et de plus le chemin de fer qui vient du Mississipi, entre les deux chaînes de montagnes; c'est la véritable clef de Richmond, et c'était le second objectif des opérations de l'armée du Potomac.

Tous les généraux militaires devraient donc avoir la pensée de diriger un corps respectable, une armée même, de Grafton sur le chemin de fer de Baltimore, ou de Marietta sur l'Ohio, par Summerville et Jackson-Rivers, vers Linchbourg. Si l'on ne parvenait pas à franchir l'espace de 350 kilomètres qui sépare ces points, on faisait du moins une diversion puissante

qui pouvait affaiblir les moyens de défense réunis entre Richmond et le Potomac.

Les fédéraux ont tenté deux fois cette opération, mais deux fois ils y ont renoncé ; il aurait fallu des routes ou du moins des chemins praticables, et surtout des troupes aguerries, au lieu des corps improvisés qui n'ont jamais pu jusqu'à la dernière année s'éloigner des chemins de fer ou du littoral.

Au mois d'août, les fédéraux, sous les ordres du général Rosencranz, s'étaient avancés des bords de l'Ohio jusqu'à Summerville, où ils rencontrèrent les séparatistes, commandés par le général Floyd. Un combat très-acharné eut lieu le 26; les confédérés furent battus, presque mis en déroute ; ils repassèrent en toute hâte la rivière Gauley, en avant de laquelle est Summerville, et ils ne furent pas poursuivis.

Pendant le mois de septembre, le général confédéré Polk s'empara de Columbus et de Hickman, ports du Kentucky sur le Mississipi, dont ils commandent le cours. En même temps une brigade fédérale, commandée par le général Grant, vint occuper Paducah, ville de l'extrême frontière du Kentucky sur l'Ohio. Une autre brigade de la division de ce général était sur la rive droite du Mississipi. Le général Price s'était avancé au nord, après le combat de Wilson's-Creek, suivant de loin les fédéraux qui se retiraient dans la direction de Lexington, place située sur le Missouri à 350 kilomètres de Saint-Louis, et qui avait été fortifiée. Les retranchements construits par les fédéraux

furent attaqués le 16 et emportés le 19 ; les troupes fédérales se dispersèrent, à l'exception d'environ 3000 hommes faits prisonniers avec le général Mulligan qui les commandait. On trouva dans cette ville une caisse unitaire contenant 1 300 000 francs. Les séparatistes, dans la Virginie, abandonnèrent Munson's-Hill, Upton-Hill et Fall's-Church, positions qui menaçaient Washington, et se retirèrent vers le Sud. Aucune démonstration n'avait eu lieu de la part des fédéraux sur ce point ; l'armée du Nord était encore loin d'être réorganisée, malgré la levée de 500 000 hommes décrétée après la désastreuse journée de Bull's-Run, et le jour d'expiation religieuse prescrit en même temps.

Le corps confédéré du général Évans fit éprouver un échec grave aux fédéraux, commandés par le général Stone à Ball's-Bluff, sur le haut Potomac ; le général Stone perdit 900 hommes tués ou blessés, et se retira dans l'île Harrison. Quelques jours après, le 23 octobre, une partie de la division fédérale du général Grant, sous les ordres du colonel Plummer, battit à Fréderickton, dans la partie orientale du Missouri, le corps séparatiste commandé par le général Lowe, qui fut tué. Le 26, un combat très-vif fut livré près de Romney, dans la Virginie occidentale, par les fédéraux, que commandait le général Kelly, à un détachement confédéré qui fit des pertes considérables, laissa 500 hommes, 3 canons et 200 chevaux entre les mains des vainqueurs, et se retira sur Winchester, près de la vallée de la Shenandoah. Le général Kelly n'avait

pour but qu'une reconnaissance dans une contrée abondante en mines de houille, dont la possession était nécessaire pour alimenter les industries pensylvaniennes et la navigation à vapeur des États du Nord. Un motif analogue faisait opérer des forces fédérales imposantes dans le Missouri, où la chaîne des monts Ozark renferme, comme je l'ai dit au second paragraphe de ce travail, des houillères, ainsi que des mines de plomb, de fer, de cuivre et de zinc.

A la fin d'octobre, le général séparatiste Zollicoffer attaqua, dans le camp de Wild-Cat, entre Paducah et Lexington, dans le Kentucky, la brigade du général Grant, et l'obligea à une retraite désastreuse; mais en même temps le général Frémont avait repoussé de Springfield le corps du général Price, qui se retira derrière les monts Ozark à Carthage, mais celui-ci n'y resta pas lontemps.

Le général Scott s'étant démis de son commandement en chef des armées de l'Union, cette position fut donnée le 1er novembre au général Mac-Clellan. Malgré son succès à Springfield, le général Frémont fut remplacé par le général Halleck dans le commandement de l'armée de l'ouest. Le général Buell fut mis à la tête de l'armée fédérale du Kentucky.

Par suite de ces nouvelles dispositions, le général Grant repassa sur la rive droite du Mississipi, et, réuni au général Mac-Clellan, il franchit le 7 novembre la rivière Belmont, qui tombe dans le Mississipi, en face de Columbus, et attaqua un détachement confédéré du corps du général Polk, campé sous les ordres du

colonel Tappan ; le général en chef envoya au secours du colonel les généraux Pillow et Cheatam ; il se rendit lui-même sur le champ de bataille, et le combat, commencé à dix heures du matin, ne fut terminé qu'à six heures du soir par la déroute complète des fédéraux.

Les confédérés furent battus dans le Kentucky, près de Piketon, le 10 novembre. Le 22, le général Price passa la rivière Osage ; il se dirigea sur la ville de Sédalia, occupée par les fédéraux, et put s'en emparer. Ce succès n'empêcha pas, quelques jours après, ce général d'être remplacé par le général virginien Heath. La première opération tentée par celui-ci fut dirigée contre Saint-Louis, et eut pour résultat de faire évacuer, par les unionistes, Cairo et Paducah, pour remonter à marches forcées vers la principale ville du Missouri.

En Virginie, 77 régiments d'infanterie, 8 de cavalerie et 17 batteries, formant 7 divisions commandées par les généraux Mac-Call, Sumner, Heintzelmann, Franklin, Blenker, F. Porter et Mac-Dowell, formaient, en avant de Washington, un arc de cercle, dont le Potomac était la corde entre Great-Falls et Burke, ce qui donnait une ligne d'environ 40 kilomètres de développement, en arrière de laquelle on avait élevé de puissantes fortifications. Un nouveau corps, sous les ordres du général Keyes, vint renforcer ces troupes, dont l'effectif dépassait 100000 hommes. Les confédérés étaient massés en nombre supérieur près de Manassas, à peu près sur le champ de bataille de

Bull's-Run. On évaluait leurs forces à 180000 hommes.

Le général Zollicoffer profita de l'affaiblissement des fédéraux dans le Kentucky pour passer le Cumberland, et attaquer, à Sommerset, le général Schoeff, qui se retira sur une colline, à quelque distance de cette ville, et s'y retrancha. Une attaque des confédérés contre le corps du général Mac-Cook à Munsford-Ville n'eut pas le même succès; elle fut repoussée avec pertes. Presque en même temps les confédérés, sous les ordres des généraux Bains et Stein, occupèrent Lexington en Missouri, après avoir détruit Warsaw, afin que cette place ne pût pas servir de quartier d'hiver aux unionistes; ceux-ci, de leur côté, brûlèrent Papinsville et Butler où des confédérés s'étaient cantonnés. Plusieurs habitations isolées, appartenant à des séparatistes, eurent le même sort. Les fédéraux, commandés par le général Pope, eurent des avantages sérieux à Shawnée-Mound, à Milford et à Mound-Sion. Quelques jours après, un régiment d'infanterie du Maryland qui se trouvait aux avant-postes de l'armée du Potomac, passa tout entier avec armes et bagages dans l'armée confédérée.

Il y eut à la fin de décembre deux combats en Virginie : dans le premier, les fédéraux attaquèrent, sous les ordres du général Milroy, la ville de Camp-Alleghany, et furent repoussés ; dans le second, les confédérés, à leur tour, subirent un échec à Druisneville.

Telles furent les opérations des armées de terre pendant l'année 1861. Il y eut, en Virginie, une tentative sérieuse d'envahissement par une armée nombreuse,

pourvue d'armes perfectionnées et d'une formidable artillerie, mais inexpérimentée, et formée de mercenaires ou d'indigènes dont la jactance était extrême. Dans les autres contrées, il n'y eut que des escarmouches. Les opérations avaient pour but la conquête des mines du Missouri, de la Virginie occidentale et le cours du Mississipi ; mais il n'y a pas eu, à proprement parler, d'armées dans l'ouest : c'étaient des divisions ou même des brigades agissant d'une manière isolée.

Chaque parti avait recruté des alliés dans les tribus indiennes ; une brigade entière de l'armée du Sud était composée d'Indiens choctaws, chickasaws, seminoles et creecks. Les trois premières peuplades avaient fourni également des auxiliaires aux unionistes, et, dans les combats, les Choctaws et les Chickasaws ne manquaient pas de scalper leurs ennemis. Le 9 décembre, ces anciens sauvages enlevèrent à leurs adversaires compatriotes environ cent cinquante chevelures.

Pendant que les armées se formaient et combattaient avec des chances variées, la marine du Nord faisait une rude guerre aux séparatistes, qui, de leur côté, créèrent des moyens de résistance assez formidables pour tenir tête quelquefois à leurs puissants ennemis. Dès les premiers temps de la sécession, on construisit dans tous les chantiers du Sud ; à la Nouvelle-Orléans, à Mobile, à Pensacola, à Savannah, à Charleston, à Wilmington, des bâtiments de guerre à vapeur, et le gouvernement du Sud put même en faire construire ou en acheter dans les ports de l'Angleterre.

La défaite de Bull's-Run, en montrant au gouvernement de Washington quelle était la force de la Confédération du Sud, lui fit reconnaître la nécessité d'agir par mer sur les points les plus importants, et de bloquer aussi rigoureusement que possible les ports par lesquels se fait le commerce du coton, principal élément de la richesse du Sud. Tout ce qu'on put armer de navires de guerre fut employé dans ce but, et les chantiers de New-York, de Boston, de Portland, ainsi que ceux de la baie de Chesapeake, virent mettre en construction des navires de toute espèce. Tout dans la guerre d'Amérique a un cachet de puissance énorme, mais toujours subordonnée à l'industrie et au commerce.

Le 26 août, une division navale, portant des troupes de débarquement sous les ordres de l'avoué Butler, improvisé général major, partit du fort Monroë, poste d'une haute importance, situé à l'entrée de la baie de Chesapeake, et à l'extrémité orientale de la presqu'île comprise entre les rivières James et York, en face des arsenaux maritimes de Norfolk et de Portsmouth, pour se porter sur les côtes des États du Sud. La division était sous les ordres du capitaine Stringham ; elle attaqua le 29 les forts Hatteras et Clark, qui commandent la passe principale donnant accès dans la baie de Pamlico. Le premier de ces forts était armé de vingt canons de 32, et le second de cinq pièces seulement. Quarante-cinq officiers et six cents hommes furent faits prisonniers ; on trouva un matériel considérable d'ap-

provisionnements, et deux navires chargés l'un de café et l'autre de coton.

Pour faire comprendre l'importance du point occupé par les fédéraux, il faut donner ici quelques détails hydrographiques. Le cap Henry forme le côté méridional de la large passe donnant accès dans la baie de Chesapeake ; le cap Hatteras, à 200 kilomètres au sud, se trouve à l'angle saillant de deux langues de terre presque en ligne droite, chacune fermant, comme d'immenses digues, les baies de Currituck, d'Albermale (Albermale-Sound), embouchures du Roanoke et de Pamlico où se réunissent le Pamlico, dernier nom du Tar, et la Neuse. La direction de cette côte entre le cap Henry et le cap Hatteras est presque du nord au sud ; au delà de ce dernier et jusqu'au cap Lookout, la langue de terre incline vers l'ouest sur une longueur d'environ 140 kilomètres. Il y a seulement deux passes, la passe de Currituck et celle de Loggerhead entre le cap Henry et le cap Hatteras, et il y en a trois au sud de ce dernier. La première, qui porte le même nom que le cap, est la meilleure pour pénétrer dans la grande lagune de Pamlico, et elle est défendue par les deux forts, dont les fédéraux se rendirent maîtres le 29 août. Une partie importante du commerce, que, malgré le blocus, les ports de l'Albermale et du Pamlico continuaient, principalement avec l'Angleterre, fut presque neutralisée.

Dès l'origine du conflit, les États du Sud avaient armé un certain nombre de corsaires qui ont fait beaucoup de mal au commerce du Nord, et amené de

rigoureuses représailles; au 30 septembre, les navires du Sud avaient capturé soixante-quatre vaisseaux, représentant une valeur de 14 millions; les bâtiments de guerre fédéraux en avaient pris de leur côté cinquante-deux appartenant au Sud, et dont la valeur était de 10 millions. Les corsaires du Sud détruisaient leurs prises.

Parmi les rencontres isolées des bâtiments unionistes et confédérés, on peut citer l'incendie du corsaire *Judah* du Sud par les embarcations du schooner fédéral *Colorado*, le 13 septembre, et le 1er octobre la capture de la canonnière *Fanny*, chargée d'armes et de munitions, par le vapeur du sud *Northampton*.

Le 12 octobre, les navires de guerre à vapeur *Richmond*, *Huntsville*, *Water-Wilch*, les sloops *Prèble*, *Vincennes*, et le transport *Nightingal*, de la marine du Nord, à l'ancre près de South-West-Pass, embouchure occidentale du Mississipi, et formant l'escadre de blocus devant cette position du littoral, furent attaqués par une flottille confédérée, comptant un vapeur à éperon, le *Manassas*, six canonnières et plusieurs brûlots. L'attaque eut lieu la nuit : le *Richmond* eut sa coque enfoncée par l'éperon du *Manassas*, mais put encore tenir la mer et essaya de sortir ; mais il échoua sur la barre, ainsi que le *Prèble* et le *Nightingal*. Ce dernier fut coulé par un coup d'éperon ; le *Richmond* eut sa coque percée par un boulet, et le *Vincennes* fut obligé, pour gagner le large, de jeter à la mer son armement, ses chaînes et ses ancres.

Le 3 novembre, la flotte fédérale, sous les ordres

du commodore Dupont, qui avait rallié la division du capitaine Stringham, et portait de nouvelles troupes de débarquement, parut devant Port-Royal, sur la côte de la Caroline du Sud. C'est une anse dont la profondeur dans les terres est d'environ 45 kilomètres, et qui est divisée en canaux par quatorze îles; elle occupe 70 kilomètres sur l'Océan, entre l'embouchure de l'Édisto et celle de la Savannah, en face de la ville du même nom. La ville de Beaufort est bâtie sur l'île la plus importante, au centre et sur une rade intérieure; l'entrée principale de cet archipel se nomme *Port-Royal-Entrance;* sa largeur est de 6 à 7 kilomètres, et elle est défendue par deux forts : le fort Beauregard au nord-est et le fort Walker au sud-ouest, à l'extrémité de l'île Hilton-Head. Cette île était occupée par des troupes que commandait le général Drayton, ayant sous ses ordres le général Dorovant au fort Beauregard, et le colonel Wagener au fort Walker. L'attaque commença le 5 par le bombardement simultané des deux forts et des batteries de côtes. Le feu des confédérés fut éteint après une assez vive résistance, appuyée par quelques navires à vapeur légers qui se retirèrent à toute vitesse. Les troupes elles-mêmes abandonnèrent leurs postes; les forts furent pris le 7, et, quelques jours après, la ville de Beaufort fut également occupée par les fédéraux, qui débarquèrent un corps de 15000 hommes.

Le 8 novembre, la frégate à vapeur fédérale *San-Jacinto* rencontra dans le canal de Bahama, vis-à-vis du phare de Paradon-Grande, le navire anglais *le*

Trent, faisant le service de la Havane à Saint-Thomas, à bord duquel se trouvaient MM. Slidel et Mason, envoyés de la Confédération du Sud à Paris et à Londres, accompagnés de leurs familles et de MM. Eustis et Mac-Farlane, leurs secrétaires. Au mépris du droit des gens et par un acte inexplicable de jactance, le capitaine Wilkes, du *San-Jacinto*, arrêta le navire anglais en tirant deux coups de canon dans sa direction, demanda que les envoyés du Sud lui fussent livrés, et, sur le refus du capitaine, il envoya trois grandes embarcations qui accostèrent le *Trent*, montèrent en armes sur le pont, et enlevèrent de force les quatre confédérés, qui furent conduits au fort Monroë, puis à New-York, et enfin au fort Warren, près de Boston.

Après de nombreuses réclamations de l'Angleterre, auxquelles se joignirent les protestations de la France, de l'Autriche et de la Prusse, M. Sewart, ministre des affaires étrangères, écrivit, le 26 décembre, à lord Lyons, ambassadeur d'Angleterre à Washington, que le capitaine Wilkes avait agi sans ordres, et que MM. Slidell, Mason, Eustis et Mac-Farlane, seraient rendus *avec plaisir*, et mis à la disposition de l'Angleterre quand il le désirerait. Les prisonniers furent rendus à la liberté le 1er janvier 1862.

Toutes les côtes du Sud étaient bloquées rigoureusement, et plusieurs points du littoral avaient été occupés par les unionistes. La garnison fédérale était restée dans le fort Pickens, une des défenses de Pensacola, sur le golfe du Mexique. La ville appartenait aux confédérés, ainsi que son arsenal maritime et deux

autres forts. Pensacola est située sur un bras de mer, dont l'embouchure est couverte en partie par l'île de Santa-Rosa, langue de terre d'environ 55 kilomètres, dirigée de l'est à l'ouest. Le fort Pickens est élevé sur la pointe occidentale de l'île. Le fort Mac-Rac est en face du fort Pickens, à l'extrémité orientale d'une petite île qui semble le prolongement de Santa-Rosa ; le fort Barrancas est sur la terre ferme, à l'ouest de la ville, et en face de la passe.

Une flotte fédérale, appuyée par l'artillerie du fort Pickens, attaqua le 22 novembre les forts confédérés, dont le feu fut éteint le lendemain, mais la défense avait été très-énergique ; le vapeur fédéral *Colorado* fut très-endommagé, et le reste de la flotte ne poussa pas plus loin, malgré la profondeur des eaux. Le port de Pensacola est regardé comme le meilleur du golfe du Mexique, et le Congrès y avait fait construire un très-bel arsenal qui fut détruit par les bombes du fort Pickens.

Le même jour, l'île de Tybée, à l'embouchure de la Savannah, fut occupée par le capitaine Rogers, commandant le *Pensacola*, détaché de la flotte fédérale, et le général Shermann s'empara de l'île de Sainte-Hélène, au nord de la même embouchure. Ces deux îles n'ont pas été défendues par les séparatistes ; elles ont cependant une assez grande importance, car elles commandent, en réalité, l'entrée du port de Savannah, la capitale commerciale de la Géorgie.

Un combat sans résultat fut livré le 26 novembre par le commodore confédéré Tattnall, avec trois stea-

mers, contre la flotte fédérale dans les eaux de Savannah. Le but de cette attaque était d'attirer les navires du Nord sous le feu du fort Pulaski ; elle ne réussit pas.

Le Missouri, théâtre de plusieurs actions de guerre pendant l'année, se prononça pour la sécession à la fin de novembre seulement, alors que le gouvernement de Washington ayant reconnu l'inutilité des combats partiels livrés dans ce pays, ainsi que dans le Kentucky, ordonna la réunion à Saint-Louis d'une flottille formidable de 11 canonnières, avec un total de plus de 100 pièces de gros calibre, 38 batteries flottantes armées chacune d'un obusier de 64, et 28 bateaux à vapeur ordinaires pouvant servir de transports. Cette flottille eut pour chef le commodore Foot ; elle devait agir de concert avec une armée de 100 000 hommes sous les ordres du général Ulysse Grant. Ces troupes furent tirées des États du Nord et de l'Est ; les chemins de fer permirent d'en opérer rapidement la concentration, et, dans les premiers mois de 1862, elles se trouvèrent en mesure d'exécuter de grandes opérations.

Des rencontres sans résultat décisif eurent lieu, le 2 décembre, à la passe d'Hatteras, entre deux canonnières fédérales et deux navires confédérés de même espèce, et le 4, près de l'île de Horn (Floride), entre les vapeurs confédérés *Florida* et *Pamlico* et l'escadre fédérale, qui se retira.

A cette même époque, les troupes fédérales évacuèrent l'île de Tybée près de Savannah ; mais elles occupèrent l'île des Vaisseaux sur le bas Mississipi. Une

brigade du corps de l'avoué général Butler, commandée par le général Phelps, vint s'établir dans cette île. A peine installé, ce général fit une proclamation aux citoyens loyaux du sud-ouest, dans laquelle il déclarait, en termes formels, que le but de la guerre était l'abolition de l'esclavage. Cet acte, considéré non-seulement comme intempestif, mais encore comme dangereux, attira sur le général abolitionniste trop zélé le désaveu du général Butler, son supérieur immédiat, et, de plus, celui du général Mac-Clellan. La presse du Nord stigmatisa le document et son auteur ; le Congrès s'émut de cette tempête, et demanda que l'infortuné général fût hautement désapprouvé. C'est ainsi que les fédéraux ont mérité le titre d'*Abolitionnistes* que certains journaux, en Europe, leur ont si naïvement prodigué. Une brigade d'infanterie, sous les ordres du général fédéral Stévens, remplaça, le 6, dans la ville de Beaufort, le détachement qui avait pris cette place après l'attaque de l'archipel de Port-Royal.

Le 11 décembre, un incendie considérable dévora la ville de Charleston ; les journaux du Nord ont attribué ce sinistre aux esclaves, tandis que ceux du Sud affirmaient que la population noire avait énergiquement combattu le fléau. Quoi qu'il en soit, la perte fut évaluée à 35 millions de francs, et ce fut un coup sensible porté à la puissance de la nouvelle confédération.

Vers la fin du mois, les fédéraux amenèrent devant les ports de Charleston et de Savannah des navires chargés de pierre qui furent coulés le plus près pos-

coton, la guerre faite au Sud pour lui enlever son autonomie pourrait porter à l'industrie du monde une atteinte aussi grave qu'à la Confédération, et produire de grandes souffrances chez des nations amies de l'Amérique.

Le message du président Lincoln, en date du 3 décembre, respirait une imperturbable assurance du succès ; il exprimait l'espoir que l'Union serait réformée intégralement, et présenterait dans un temps donné une imposante population de *deux cent cinquante millions* d'habitants. Il ne se prononçait pas sur l'abolition de l'esclavage, mais exposait un avant-projet qui consisterait à coloniser non-seulement les nègres affranchis par la confiscation des propriétés de leurs maîtres, mais encore les gens de couleur libres qui se trouvaient dans les États-Unis. On choisirait une contrée dont le climat fût approprié aux conditions hygiéniques propres à la race noire, qui ne pourrait ainsi se mêler aux blancs. Le message constatait que les États du Missouri, du Kentucky et du Maryland, avaient à cette époque plus de 40 000 hommes sous les drapeaux de la République fédérale, et terminait en engageant tout le monde à travailler sans relâche pour arriver à reformer l'union des États, telle qu'elle était avant la fin de 1860.

Le mépris traditionnel des anciens colons anglais pour la race africaine se montre mieux que jamais dans cet acte, par le singulier moyen qu'il indiquait pour résoudre la question de l'affranchissement.

Voici quelle était la force des armées belligérantes à la fin de décembre :

États du Nord.

Infanterie.	568 383	hommes.
Cavalerie.	59 398	—
Artillerie.	24 688	—
Tirailleurs.	8 395	—
Génie.	107	—
Total.	660 971	—

Confédération du Sud.

Infanterie.	380 000	hommes.
Cavalerie.	60 000	—
Artillerie et génie.	7 700	—
Total.	447 700	—

Il conviendrait d'ajouter à ces chiffres les conducteurs de voitures qui forment un corps du train ; mais on doit faire observer cependant que ces hommes ne prennent jamais aucune part au combat.

La dette du Nord, à la même époque, s'élevait à deux milliards et demi.

OPÉRATIONS PENDANT L'ANNÉE 1862.

Les opérations effectuées perdant l'année 1861 ont eu un caractère particulier d'hésitation, dû principalement à l'assurance de succès que chaque parti avait conçue dès le commencement de la lutte et que l'événement n'a pas justifiée, au contraire. Les unionistes ne pouvaient admettre qu'une agglomération

de huit millions d'hommes pût résister à une nation presque triple et d'une supériorité écrasante, si l'on remarque que trois millions de la population du Sud étaient esclaves. Les nouveaux confédérés, de leur côté, ne croyaient pas qu'une armée de mercenaires, à peine formée et d'une organisation défectueuse, pût lutter contre des hommes défendant leur autonomie et réclamant le droit de se gouverner eux-mêmes. Les menaces, les exagérations, les rodomontades n'avaient manqué ni d'un côté ni de l'autre, puis on avait trouvé une résistance à laquelle on ne s'attendait pas et qui avait produit une démoralisation notable parmi des troupes chez lesquelles l'esprit militaire manquait essentiellement. Il n'y avait dans ces troupes ni expérience, ni soldats aguerris, marchant vite, bivouaquant volontiers et pouvant se mouvoir facilement avec rapidité, pour saisir les occasions et en profiter. Cependant, des deux côtés, on croyait marcher à une victoire certaine, et l'étonnement, dans l'armée du Nord, fut une des causes de la déroute de Bull's-Run. Cela est arrivé dans tous les temps aux armées improvisées, aux bataillons de volontaires; il a fallu plusieurs batailles, souvent même plus d'une campagne pour former de véritables troupes de guerre.

Si l'on considère, en outre, que les offficiers instruits étaient relativement en petit nombre, que les sous-officiers étaient répartis de façon à former des noyaux de cadres, on comprendra l'hésitation dont je parlais tout à l'heure. J'ai dit quelles étaient les forces en présence sur le Potomac et les préparatifs qui se fai-

saient sur le Mississipi ; j'ai indiqué enfin les premières hostilités de la marine du Nord. Pendant la seconde année il y a eu beaucoup plus de mouvements et même de manœuvres ayant un objectif déterminé ; aussi me paraît-il nécessaire de partager en trois paragraphes ce qui concerne les opérations de la seconde campagne et de celles qui l'ont suivie : 1° opérations sur le Potomac ; 2° opérations sur le Tennessee et le Mississipi ; 3° opérations maritimes.

I. — ARMÉES DU POTOMAC.

Les premiers combats livrés en Virginie n'ont pas été très-importants ; une reconnaissance conduite par le général fédéral Milroy avait pénétré dans la Virginie occidentale jusqu'à Huntersville, au pied des Alleghanys, où les confédérés avaient réuni une masse considérable d'approvisionnements. Les séparatistes, en petit nombre, ne purent résister à cette attaque et se retirèrent, laissant dans les mains de leurs ennemis tout ce qui avait été amassé en grains, tabac et coton ; tout fut détruit.

En revanche, le 6 janvier, quatre jours plus tard, le général sudiste Jackson repoussa, à Bath, le corps fédéral sous les ordres du général Kelley, qui se retira vers Hancok. C'était un échec sur la droite de l'armée du Potomac.

A la fin du même mois, le président Lincoln fit connaître au congrès la situation financière de l'Union, et la somme énorme de deux milliards cinq cents millions, dépensée spécialement pour la conduite de la

guerre. L'effectif de l'armée atteignait sept cent mille hommes; chaque soldat recevait deux cent cinquante francs de première mise et soixante-cinq à soixante-quinze francs par mois, sans compter les primes d'engagement, qui étaient de mille francs environ pour un an de service. Les régiments, au nombre de sept cents, avaient vingt-sept mille musiciens, coûtant plus de vingt-sept millions annuellement. En tenant compte des dépenses du matériel de terre et de mer, on ne sera pas surpris du premier résultat financier produit par la sécession.

Le 9 février, le général fédéral Stone fut arrêté sous la prévention de correspondance avec l'ennemi, de lâcheté sur le champ de bataille et de n'avoir accompli aucune des obligations que lui imposaient sa qualité et ses fonctions de commandant d'une division dans l'armée du Potomac. L'opinion publique lui attribuait, en grande partie, le désastre de Bull's-Run. Le général Stone fut conduit au fort Lafayette, près de New-York. Son procès fut immédiatement commencé, mais les événements le firent bientôt oublier. Cette circonstance fit une grande sensation; la jalousie réciproque de beaucoup d'officiers généraux et supérieurs devint de la défiance et augmenta, dans l'armée du Nord, les hésitations qui s'y étaient produites pendant la première campagne.

Les confédérés avaient conservé un poste dans le Maryland, à Blooming-Gap, sur le chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, et interceptaient ainsi les communications de l'est à l'ouest. Après une marche de nuit

très-rapide, le général Lander s'empara de ce poste le 13 février.

Ainsi, les opérations dans l'est se sont bornées à quelques escarmouches; on verra, plus tard, que ce fut dans l'ouest et le long des côtes, que les forces unionistes firent les plus grands efforts au commencement de 1862, et obtinrent les succès les plus marqués. Pendant ces premières semaines, M. Jefferson-Dawis, nommé pour dix ans président de la Confédération, était installé à Richmond. Dans son discours, prononcé le 22 février, il rappela les causes de la sécession, fit ressortir le chiffre de la dette du Nord, comparé à celui de la confédération nouvelle. Il fit remarquer que si le blocus entrave le commerce extérieur, il met le pays dans la nécessité de développer son industrie en créant des productions nouvelles pour lui. Il termine en exprimant l'espoir que la constance et les efforts de la nation finiront par triompher, et il fait, dans ce sens, un chaleureux appel à la résistance la plus opiniâtre.

Le 25 février, l'aile droite de la grande armée fédérale du Potomac commença un mouvement agressif sous les ordres du général Banks; elle occupa, sans résistance, les villes de Bolivar et de Charlestown, dans la vallée de la Shenandoah. Les confédérés se retirèrent en bon ordre, mais sans combattre. Ces dispositions étaient la suite de l'évacuation des positions qui menaçaient Washington, évacuation effectuée à la fin de l'année précédente, après une occupation prolongée pendant plusieurs mois.

L'armée fédérale, continuant sa marche offensive, s'étendit vers la droite jusqu'à Martinsbourg par Leetown, du 1er au 6 mars.

Le général Mac-Clellan, commandant en chef, avait le projet de se déployer ainsi pour former un vaste cercle qui irait en se rétrécissant vers Richmond, point central et objectif de toutes les opérations; en jetant sa droite dans la vallée de la Shenandoah, il espérait s'emparer de Lynchbourg, véritable clef de Richmond. La gauche des fédéraux ne s'éloignait pas du Potomac, et plus tard, elle devait se relier aux troupes amenées sur les rives du Rappahannock, du York et du James, par la voie maritime.

Le général Johnston avait deviné ce plan de campagne, et, pour lui résister, il se repliait de manière à ne pouvoir être coupé de sa base, à couvrir toujours Richmond, et à faire face au besoin sur le point où il serait le plus sérieusement menacé. En conséquence de ces dispositions, Leesbourg, où commandait le général Hill, Centreville, Winchester, à l'ouest de la Shenandoah, Cockpit-point et Shipping-point, batteries retranchées, commandant le Potomac devenu bras de mer, enfin la position célèbre de Manassas-junction, furent successivement abandonnées dans le même ordre, sans rien précipiter et sans la moindre confusion. Tous les ouvrages défensifs, en grand nombre et fort importants, furent détruits; les établissements furent brûlés, et les fédéraux, en occupant ces positions qu'ils pensaient ne pouvoir conquérir qu'au

prix des plus grands sacrifices, n'y trouvèrent que des ruines.

Le président Lincoln adressa le 6 mars, au congrès de Washington, un message spécial proposant l'adoption d'un bill qui établit en principe l'abolition de l'esclavage. Cette mesure devait s'exécuter graduellement avec promesse de l'aide du pouvoir central, à tout État qui consentirait à entrer dans cette voie. La timidité de cette démarche et l'esprit du bill prouvent d'une part la conviction de l'illustre chef des États-Unis, qui était sincèrement et profondément ami de l'affranchissement des esclaves et avait peut-être un peu moins que ses compatriotes le mépris de la race noire, puis, d'autre part, l'opinion du congrès et du public en général, peu favorable à cette grande mesure. Cela n'empêchait pas la guerre d'être poussée activement ; il fallait aux provinces du Nord le grand marché agricole du Sud, il fallait les douanes, les ports sur l'Océan tropical et sur le golfe du Mexique; il fallait l'union des trente-six États pour avoir la puissance sur terre et sur mer, ainsi que la prospérité industrielle et commerciale de la Pensylvanie, comme des autres contrées de la Nouvelle-Angleterre.

Ce fut à cette époque, le 8 mars, que le *Merrimac*, canonnière cuirassée et munie d'un éperon de fer, attaqua la flotte fédérale dans la rade de Hampton, à l'embouchure de la rivière James, et détruisit trois grands navires de guerre. Je reviendrai sur ce fait d'arme maritime, mais j'ai dû le mentionner ici,

parce qu'il a exercé une grande influence sur les opérations de l'armée du Potomac.

Les confédérés occupèrent une ligne s'appuyant par la droite à Port-Royal, sur le Rappahannock, à gauche contre les Montagnes-Bleues, à Cumberland-Gap, en passant à Frédéricksbourg et à Gordonsville, où se trouvent de très-fortes positions. Cette ligne est un arc de cercle dont Richmond est le centre et qui a environ 90 kilomètres de rayon. Les positions, dans le granit, sont très-fortes au pied des montagnes; elles couvrent Lynchbourg. Le Rapidan, affluent de droite du Rappahannock, court sur le front de la ligne jusqu'à 20 kilomètres à l'ouest de Frédéricksbourg, où se trouve le confluent des deux rivières. Le chemin de fer de Virginie et Tennessee, de même que tout le réseau tracé au sud de Richmond, sont ainsi préservés des entreprises de l'armée fédérale.

Le commandement général des armées de l'Union fut retiré le 11 mars au général Mac-Clellan, qui resta toutefois à la tête de l'armée du Potomac, et le territoire entier, nord et sud, fut partagé en onze départements ou commandements territoriaux. Le général Mac-Clellan, en conservant le commandement de l'armée qu'il venait de réorganiser, eut celui du troisième département, auquel on avait donné le nom du Potomac, et qui comprenait la Pensylvanie, New-Jersey, Delaware, Maryland, Colombia et la Virginie, à l'est des Montagnes-Bleues jusqu'à la rivière James. Voici l'indication des autres départements qui ont été le théâtre d'opérations militaires.

Le quatrième, dit de Virginie, avait pour chef-lieu le fort Monroë, à l'extrémité de la presqu'île formée par les rivières York et James, et seulement une étendue de 96 kilomètres.

Le cinquième, celui du Mississipi, comprenait l'État du même nom et toutes les provinces de l'ouest, jusqu'aux Montagnes-Rocheuses, ainsi que l'Ohio et le Kentucky. Le général Halleck en avait le commandement. Saint-Louis en était le chef-lieu.

Le sixième était le département des Montagnes, à l'ouest de celui du Potomac et à l'est de celui du Mississipi. Son chef-lieu était Wheeling, en Virginie, et son commandant le général Frémont.

Le neuvième avait le nom de la Floride, mais il ne comprenait qu'une partie de cet État. Son quartier général était au fort Pickens.

Le dixième était celui de la Caroline du Nord et le onzième celui de Key-West, s'étendant sur le reste de la Floride. Le général Burnside fut nommé au commandement de la Caroline et le brigadier Brannan à celui de Key-West.

Les autres départements, au nord et à l'ouest, se trouvaient en dehors du théâtre de la guerre.

A cette même époque, l'armée du Sud, recrutée par une conscription comprenant tous les hommes de dix-huit à trente-cinq ans, présentait les forces et la division suivantes :

Département du Rappahannok.

Général commandant : E. Johnston, à Gordonsville, ayant sous ses ordres le général Georges Smith avec.	65000 h.
Aile droite à Frédericksbourg, général Holmes.	35000
Aile gauche à Staunton, général Jackson. . .	25000
Total.	125000

Département de la Chesapeake. (Virginie.)

Norfolk, général Huger.	25000 h.
Yorktown, général Magruder.	20000
Total.	45000
En tout, au nord-ouest couvrant Richmond.	170000

Département du Cumberland.

Knoxville, général A. Johnston.	35000 h.
Decatur, le même.	40000
Total.	75000

Département de l'ouest.
Général Beauregard.

Sur le Mississipi.	50000 h.
Nouvelle-Orléans	30000
Wicksbourg, Port-Hudson.	15000
Mobile.	25000
Savannah.	25000
Charleston	25000
Augusta.	10000
Caroline du Nord.	20000
Corps détachés	20000
Total.	220000
Force totale de l'armée du Sud. .	465000 h.

Le général Smith, de l'armée fédérale du Potomac,

attaqua Winchester, à l'ouest de la Shenandoah, le 24 mars, et en délogea les confédérés; les pertes de part et d'autres furent relativement très-considérables, les troupes du Sud se retirèrent sur Strasbourg, et le général Banks se porta en avant comme pour les poursuivre.

Cette attaque avait pour but de masquer le mouvement de la plus grande partie de l'armée du Nord, qui s'embarqua sur le Potomac et gagna l'embouchure de la rivière York, où elle prit terre près du fort Monroë. Le général Mac-Clellan commandait cette expédition, qui était la conséquence du plan adopté ainsi que des manœuvres de l'armée sudiste. Les fédéraux ne pouvaient sans danger s'avancer directement sur Richmond, qui devait être défendue avec énergie, alors qu'ils laissaient derrière eux un espace très-étendu où les partisans séparatistes auraient gêné leur approvisionnement. En marchant par l'est sur Richmond, l'armée fédérale était toujours soutenue par la marine.

Le 3 avril, cette armée se mit en mouvement pour se porter sur Yorktown; la division du général Heintzelmann formait l'avant-garde. Yorktown est la capitale du comté de York. C'est une ville de commerce importante, qui a été le théâtre d'un brillant fait d'armes dans la guerre de l'Indépendance. Les confédérés avaient établi autour de la place des fortifications de campagne adaptées au terrain avec une grande intelligence et formant, par le fait, un camp retranché bien armé et bien approvisionné, qui fermait le passage entre les deux fleuves. Les généraux Johnston,

Lee, Bankhead, Magruder et Mac-Laws étaient derrière les remparts avec cinquante mille hommes bien décidés à se défendre.

Les fédéraux ne pouvaient songer à se rendre maîtres de cette importante position par une attaque de vive force; il eût été impossible, sans en avoir la possession, de marcher en avant. Yorktown d'ailleurs domine la rivière York ; la rivière James était gardée par la frégate *Virginia*, restée, sous sa cuirasse de fer, le *Merrimac*, et qui, réparée dans l'arsenal de Norfolk, avait repris la mer pour interdire le passage menant à Richmond. Un siége régulier commença donc le 5 avril; il se poursuivit avec le plus d'activité qu'il fut possible. Mais c'était une ligne de retranchements avec un réduit en arrière ; il avait été impossible de passer à l'ouest de Yorktown ; pour faire l'investissement du réduit ou place d'armes construit autour de la ville, il aurait fallu forcer la ligne. Le général Mac-Clellan l'essaya néanmoins; le 16 avril, une brigade fédérale attaqua le poste retranché de Lees-Mill, ouvrage avancé au bord du bras de mer appelé rivière de Warwick, qui tombe dans la rivière James. Les confédérés, commandés par le général Cobb, repoussèrent cette attaque, qui coûta 35 tués et 120 blessés à l'armée du Nord.

Les travaux d'attaque avançaient et allaient bientôt permettre au général Mac-Clellan de livrer l'assaut, lorsque, dans la nuit du 3 au 4 mai, les confédérés évacuèrent leurs camps et se retirèrent sur Williamsbourg, à 15 kilomètres de Yorktown, abandonnant

un matériel considérable de campement, soixante-dix pièces d'artillerie de fort calibre et beaucoup de munitions.

Deux jours après, l'armée fédérale se porta en avant ; la division du général Hooker attaqua les avant-postes confédérés, sous les ordres du général major Early. Le combat s'étendit bientôt, et les fédéraux avaient le dessous, lorsque la réserve commandée par le général en chef arriva sur le terrain et prit part à l'action. La division du général fédéral Hancok aborda l'ennemi résolûment à la baïonnette et décida sa retraite. Les confédérés se retirèrent en bon ordre, se dirigeant sur Richmond. Les pertes ont été considérables de part et d'autre dans cette sanglante journée, où les deux partis ont eu successivement la victoire et la défaite.

Le général Mac-Clellan fit embarquer la division du général Franklin sur des transports, pour la conduire à West-Point, où la jonction du Mattapony et du Pamunkey forme la rivière James, afin de couper la retraite aux confédérés, en se rabattant sur le Chickahominy. Cette manœuvre était imprudente et n'eut aucun résultat en faveur de l'armée du Nord.

A la date du 4 avril, le gouvernement du Nord partagea le département du Potomac, où commandait le général Mac-Clellan, en deux nouveaux commandements : Shenandoah, donné au général Banks et Rappahannock au général Mac-Dowell. Cette mesure a eu pour objet de décharger le général Mac-Clellan de la responsabilité du gouvernement pour le laisser plus

libre dans la direction de sa grande entreprise contre Richmond.

Le 9 mai, les généraux nordistes Milroy et Schenck attaquèrent, à Mac-Dowell, dans la Virginie occidentale, le corps confédéré du général Jackson, qui tenait la campagne au milieu de cette contrée difficile, à l'ouest des Alleghanys, afin de couvrir autant que possible Linchbourg. Les fédéraux furent battus, mis en déroute et obligés de se retirer sur Franklin.

Douze jours plus tard, c'est contre le général Banks lui-même que le général Jackson déploie son activité et la valeur de ses troupes. Il détruit à Front-Royal, sur le chemin de fer de Manassas à Strasbourg, un détachement commandé par le colonel Kenby, culbute les troupes amenées par le général Banks lui-même, et le poursuit au travers de la vallée de la Shenandoah pour l'écraser, après un combat de six heures, sous les murs de Winchester. Le général Banks se retira en désordre sur Martinsbourg et abandonna ainsi, à l'audacieux et habile Jackson, toute la vallée de la Shenandoah.

Vers cette époque, une expédition sous les ordres des généraux Wool et Mansfield, dirigée par M. Lincoln en personne, prit terre à Willoughby-Point, en face de fort Monroë et s'empara de Norfolk ainsi que de Portsmouth. La première de ces villes a un établissement maritime de premier ordre, où le *Merrimac* avait été armé. Le général confédéré Huger se retira sans combattre.

Une formidable flottille de canonnières cuirassées se

présenta à l'entrée de la rade d'Hampton. Le *Merrimac* seul ne pouvait songer à résister longtemps, et son commandant, le commodore Tattnall, le fit sauter pour qu'il ne tombât pas entre les mains de l'ennemi.

L'accès de la rivière James était désormais ouvert à la marine fédérale. L'armée commandée par le général Mac-Clellan, après s'être reposée pendant plus de trois semaines à Williamsbourg et avoir réparé les pertes de ses deux premières victoires, se mit en marche dans la direction de Richmond. On a reproché cette longue inaction au général en chef, mais pour le condamner, il faudrait être complétement informé des diverses circonstances qui se produisaient. Dans le Nord, on accusait le général d'incapacité, voire même de trahison, parce qu'il n'avait pas encore occupé la capitale des confédérés. Les conservateurs ou démocrates, qui avaient foi dans le talent du jeune général et dans ses opinions modérées, posaient déjà sa candidature à la succession de M. Lincoln, et les progressistes ou républicains repoussaient ce projet. Le gouvernement, dominé par cette dernière opinion, ne fit pas, pour l'armée de la rivière James, tout ce qui eût été nécessaire; il ne lui envoya pas les renforts dont elle avait besoin, elle recevait tout au plus les vivres et les munitions qui lui étaient indispensables; pour entreprendre la conquête de Richmond il eût fallu davantage.

Il me paraît nécessaire de donner ici quelques indications topographiques sur le terrain où la lutte était

engagée à quatre-vingts kilomètres au plus de la capitale confédérée.

J'ai dit plus haut que la rivière York se formait de la réunion du Mattapony et du Pamunkey, qui se joignent à West-Point. De cette ville à Yorktown, la rivière a de 3 à 4 kilomètres de largeur; elle se dirige presque du nord au sud, sur une longueur de 46 kilomètres; elle s'élargit, tourne à l'est et se jette dans la baie de Chesapeake dont la rive est découpée par une infinité d'anses et de criques; c'est un golfe allongé, comme la plupart des embouchures de fleuves en Amérique; elle est navigable pour les plus grands navires.

La rivière James, qui vient des Alleghanys, a une direction générale de l'ouest à l'est, inclinant vers le sud, entre Richmond et Hampton-Roads, embouchure du fleuve, en face de l'entrée de la baie de Chesapeake. Navigable pour les navires de mer depuis Richmond, la rivière James a un cours très-sinueux que défendent plusieurs postes. Le fort Darling à 12 kilomètres en aval de Richmond, est le principal point militaire. Après un cours développé de 64 kilomètres, depuis Richmond, la rivière James reçoit à gauche l'Appomatox, à City-Point, et forme un bras de mer dont la largeur varie de 2 à 6 kilomètres jusqu'à la hauteur de Yorktown, où la direction tourne au sud, se prolonge pendant 40 kilomètres, puis va du sud-ouest au nord-est, joindre la baie de Chesapeake, sous le nom de Hampton-Roads.

La rivière York avec le Pamunkey d'une part, et la

rivière James de l'autre, forment donc une presqu'île dont la longueur entre Richmond et Hampton est de 120 kilomètres; la plus grande largeur, dans la direction de City-Point à West-Point, est de 45 kilomètres. Le fort Monroë, à l'extrémité orientale, commande en partie l'entrée de la rivière James, et par conséquent des petites baies au sud, sur lesquelles sont les ports de Norfolk et de Portsmouth, avec leurs grands établissements maritimes. Entre Yorktown et Williamsbourg, la presqu'île n'a pas plus de 5 à 6 kilomètres de largeur, mais elle en a 20 à Big-Bethel, à moitié chemin entre le fort Monroë et Yorktown.

La Péninsule est divisée en deux parties à peu près égales, dans sa plus grande largeur, par le Chickahominy, qui prend sa source dans les collines au nord-ouest de Richmond, coule du nord-ouest au sud-est, puis tourne au sud pour se jeter dans la rivière James. La surface de cette contrée est onduleuse, coupée de petits cours d'eau, présentant quelques bonnes positions militaires; elle est couverte de vastes forêts, mais dans ses parties cultivées elle est d'un accès facile; à l'est de Richmond se trouvent les marais d'Oak, qui ont joué un rôle important dans les opérations des deux armées. Quoique le cours du Chickahominy ne dépasse pas 100 kilomètres, il forme un sérieux obstacle aux mouvements des troupes, depuis les marais d'Oak jusqu'à son embouchure.

L'armée fédérale, partie de Williamsbourg, marchait donc entre la rivière York et le Chickahominy, qui la séparait de Richmond. Le 23 mai l'avant-garde,

formée par la division du général Casey, avait passé ce dernier cours d'eau ; le gros de l'armée avait suivi le mouvement ; le 25, elle n'était plus qu'à 11 kilomètres de Richmond, à un endroit appelé les Sept-Pins. Le général Mac-Clellan se prépara pour combattre, et le 31, en effet, les divisions confédérées sous les ordres des généraux Huger, Longstreet et Hill attaquèrent vivement la division du général Casey ; elles la mirent en fuite, s'emparèrent de toute son artillerie, de tous ses bagages et restèrent maîtresses du champ de bataille. La situation des fédéraux était d'autant plus critique, que le Chickahominy, grossi par un violent orage, avait débordé et inondé les approches des ponts établis pour franchir cette rivière.

Le lendemain, 1er juin, la lutte recommença, mais avec une supériorité numérique très-avantageuse pour les unionistes, qui engagèrent successivement les corps des généraux Heintzelmann, Sumner et Keyes, soutenus par les divisions Sedgwich et Richardson que dirigeait le général Mac-Clellan en personne et qui, dans une attaque à la baïonnette, parvinrent à couper en deux la ligne de bataille des sudistes ; ces derniers se retirèrent en bon ordre et emmenèrent l'artillerie ainsi que les bagages pris la veille à la division du général Casey. Le combat avait été acharné de part et d'autre, les pertes furent énormes. Le professeur Lowe observait, de la nacelle d'un ballon captif, les mouvements de l'ennemi et transmettait ses remarques au général en chef, par le moyen d'un télégraphe électrique.

On a essayé, en 1793 en France et en 1812 en Rus-

sie, d'employer les aérostats à la guerre ; des officiers français ont assisté, dans une nacelle, à la bataille de Fleurus, mais leurs communications avec la terre étaient trop incertaines. En Russie on a essayé de porter au-dessus des camps français des engins de destruction ; l'expérience n'a pas réussi. Les ballons gonflés au gaz et l'électricité rendront peut-être l'emploi des aérostats réellement utile dans les opérations militaires, toutefois c'est encore une question ; elle ne peut-être résolue que par l'expérience.

Les confédérés appuyaient leur droite aux marais d'Oack et couvraient le chemin ou passage conduisant de Bottoms-Bridges, sur le Chickahominy, à Richmond. L'armée fédérale ne les poursuivit pas ; quoique maîtresse du champ de bataille, elle avait tellement souffert, qu'un repos prolongé lui était indispensable.

Vers le milieu de mai, le général Hunter, commandant les troupes fédérales sur les points du littoral de la Floride formant le neuvième département militaire, dans une proclamation enthousiaste et à l'exemple du général Phelps, déclara libres tous les nègres esclaves de la Floride, de la Géorgie et de la Caroline du Sud. Ces trois États avaient été mis au mois d'avril sous le régime de la loi martiale, et le général motivait sa mesure par l'incompatibilité entre cette situation, l'esclavage et la qualité de pays libre. La proclamation suscita un soulèvement très-vif de l'opinion publique dans le Nord. Un décret du président Lincoln a désavoué l'acte du général Hunter qui, peu de temps après, a été remplacé dans son commandement. C'est ainsi

que se manifestaient les tendances du Nord et que se révélaient la fausseté et l'exagération de l'opinion qui faisait de ces hommes, commerçants et manufacturiers avant tout, des abolitionnistes de l'esclavage.

Tandis que l'armée du général Mac-Clellan se remettait de ses victoires au milieu des forêts du Chickahominy, le général Jackson gardait toujours ses positions dans la vallée de la Shenandoah ; il apprit, au commencement de juin, que le général Frémont marchait vers l'ouest, dans l'intention de le couper de Richmond et se trouvait déjà près de Franklin dans la Virginie occidentale. Aussitôt, le général Jackson quitta le voisinage du Potomac et dirigea ses troupes vers Winchester et Strasbourg ; un engagement de cavalerie eut lieu entre les deux partis, au sud de cette dernière ville le 31 mai, puis quelques boulets furent échangés à courte distance sans résultat définitif. Les fédéraux avaient gagné le haut de la vallée de la Shenandoah lorsque, le 8 juin, le général Jackson les attaqua impétueusement à Cross-Keys, à 8 kilomètres de Port-Républic et à 12 kilomètres d'Harrisonbourg. Le combat dura toute la journée ; le général confédéré avait voulu seulement gagner le temps de mettre ses bagages et ses munitions en sûreté ; s'il n'y eut pas d'avantage décisif, d'un côté ni de l'autre, le général Jackson garda cependant sa position à Port-Republic et à Harrisonbourg. Les fédéraux, sous les ordres du général Shield, avaient le gros de leurs forces à Strasbourg. La prodigieuse activité du général séparatiste avait dès ce moment un grand résultat, il tenait

en échec toute l'armée du Potomac et empêchait qu'elle se portât en avant pour rejoindre celle que commandait le général Mac-Clellan sur le Chickahominy. Le gouvernement de Washington, ému de cet état de choses, prit une mesure qu'il crut de nature à rendre l'action de son armée plus efficace; il réunit en une seule masse les corps commandés par les généraux Frémont, Banks et Mac-Dowell; il plaça cette importante force sous les ordres du général Pope, qui avait eu, l'année précédente, de brillants succès sur le Mississipi. Les trois généraux placés ainsi en sous-ordre étaient plus âgés et plus anciens que leur nouveau chef, aussi le général Frémont donna-t-il sa démission, tandis que les deux autres se soumirent, profondément blessés, à la décision du président Lincoln. Le général Siegel remplaça le général Frémont.

Les confédérés, de leur côté, avaient réuni toutes leurs forces disponibles autour de Richmond, tant dans la position demi-circulaire dont le général Jackson tenait si brillamment la gauche, que sous les murs mêmes de la capitale séparatiste, pour résister à l'armée du général Mac-Clellan.

Cette dernière occupait une forte position au milieu des bois, couverte, du côté de Richmond, par le Chickahominy; son extrême droite, formée par la division du général Mac-Call, était sur la rive droite de la rivière, à Mechanics-Ville. Placé ainsi, le général Mac-Clellan tendait la main à l'armée du Potomac, si elle pouvait avancer, soit par Frédéricksbourg soit par

Port-Royal, et il ne quittait pas de vue la capitale de la sécession.

Le 26 juin, l'extrême droite fut attaquée en flanc par un corps sous les ordres du général Lee; la division fut rejetée de l'autre côté du Chickahominy, que les confédérés passèrent à leur tour; le combat devint général, des plus meurtriers, et bientôt les unionistes furent forcés de se replier, la gauche appuyée à la rivière et la droite vers Col-Harbor, derrière un ravin qui tombe à Gaines-Mill, dans le Chickahominy.

Le lendemain 27 juin, l'attaque recommença dès le matin, à Gaines-Mill, contre la gauche des fédéraux; elle fut plus vive encore que celle de la veille; l'armée du général Jackson, arrivée dans la nuit par le chemin de fer central de Virginie, prit une part active à cette sanglante affaire. Le mouvement du général Jackson avait été très-habilement masqué aux fédéraux de la Shenandoah, et l'armée du général Mac-Dowell, encore désorganisée par les secours qu'elle avait fournis à son aile droite, ne pouvait ni s'en apercevoir ni s'y opposer, car le chemin central de Virginie est couvert du côté du Potomac par le Rapidan, le Rappahannock et les positions de Frédéricksbourg, toujours occupées en force.

La journée du 27 juin fut une des plus désastreuses pour les unionistes; ils ne purent résister sur aucun point; séparés de leurs moyens d'approvisionnements, ils ne pouvaient se maintenir sur la rive gauche du Chickahominy; le général Mac-Clellan avait déjà reconnu la nécessité de se rapprocher de la rivière

James pour être à portée de la marine et s'appuyer, au besoin, sur les canonnières qui occupaient toute la partie maritime de ce fleuve. Dès lors, la force morale de son armée s'était notablement affaiblie, et quand il fallut opérer la retraite, le désordre se mit dans les rangs de ses soldats de quelques mois, étrangers pour la plupart et qui croyaient avoir assez fait pour l'argent qu'ils avaient reçu. Le général Lee, prévoyant le projet de son adversaire, fit un effort terrible sur la gauche de l'armée fédérale, pour la séparer du Chickahominy et la rejeter sur le Pamunkey. L'attaque réussit et changea la retraite en déroute ; des masses de chevaux sans cavaliers fuyaient dans toutes les directions, les soldats débandés n'écoutaient plus la voix des officiers, une grêle de boulets sifflait dans l'air et atteignait un grand nombre de fuyards ; ces troupes avaient combattu la veille, marché toute la nuit pour occuper leur nouvelle position, la chaleur était accablante, et les hommes, exténués de fatigue, ne pouvaient plus ni combattre ni marcher ; ils n'avaient de force que pour fuir.

Les confédérés cessèrent la poursuite vers dix heures du soir ; alors, les divers corps fédéraux purent prendre leurs dispositions pour passer le Chickahominy, ce qui eut lieu dans la nuit. Ils firent sauter quatre ponts et se trouvèrent, pour quelques heures à l'abri des attaques de l'ennemi.

La journée du samedi 28 fut employée par l'armée du Sud à relever les blessés, enterrer les morts et préparer le passage de la rivière pour continuer le com-

bat. Ce passage fut effectué dans la nuit et dans la matinée du 29. Le général Mac-Clellan indiqua aux divers corps de son armée le village de Carter's-Landing, sur la rivière James, comme rendez-vous général et point d'une nouvelle concentration ; il fit détruire tout le matériel et tous les approvisionnements qui avaient été réunis sur les bords du Chickahominy, incendier son quartier général, et la retraite commença ; ce mouvement, exécuté par chaque colonne, soit en échiquier, soit en échelons, suivant la nature du terrain, se fit avec beaucoup de difficultés, il y eut des escarmouches continuelles, mais à Savage, au nord des marais d'Oack, les divisions des généraux Segdwick et Richardson, les mêmes qui, un mois avant, avaient décidé, par leur attaque vigoureuse, la retraite des fédéraux à Seven-Pines, furent attaquées par les sudistes, et, dans une vigoureuse résistance, elles perdirent beaucoup de monde, mais elles arrêtèrent la poursuite des confédérés ; cette circonstance fit attribuer par les journaux du Nord la victoire aux fédéraux.

Le mouvement de l'armée du général Mac-Clellan se continua pendant la nuit du 29 au 30 avec beaucoup de peine ; les passages ou chemins que suivaient les diverses colonnes étaient défoncés, souvent étroits et creusés dans le sol, néanmoins dans la matinée du 30, les derniers bataillons de cette armée saluaient avec joie la fumée et les canons redoutables des canonnières *Monitor*, *Galena*, *Stepping-Stones* et *Southfield*, embossées dans la rivière James pour protéger l'établissement

du camp. L'emplacement était très-avantageux pour les fédéraux; ils étaient entourés par une sinuosité de la rivière James, en avant de City-Point, et ils touchaient à la marine, la véritable base de leurs opérations. Ils se trouvaient à la vérité plus éloignés de Richmond d'environ 30 kilomètres et ils n'avaient pas de chemin praticable pour se porter sur cette place dont les approches étaient, ainsi que je l'ai dit plus haut, gardées par le fort Darling.

Mais il n'était plus question, pour le général Mac-Clellan, de marcher sur Richmond; le 1er juillet, les confédérés attaquèrent la gauche du cantonnement à Turkey-Bend; malgré de prodigieux efforts, cette partie de l'armée fédérale fut battue, rejetée en désordre sur le quartier général, et toute l'armée eût sans doute été prise ou détruite, sans la supériorité numérique de l'artillerie fédérale et surtout sans la protection des canonnières auxquelles les confédérés ne pouvaient rien opposer.

Le résultat de cette sanglante bataille fut un nouveau mouvement rétrograde, toujours sur la rive gauche de la rivière James, jusqu'à Harrison's-Landing, à 40 kilomètres de Richmond.

Dès ce moment, l'expédition du général Mac-Clellan était manquée; il était battu, il avait abandonné sur le Chickahominy une grande partie de son matériel, il en avait laissé dans les marais d'Oack et dans son dernier mouvement sur Harrison's-Landing. Il y a eu dans les six jours de batailles plus de 300 000 hommes engagés; les fédéraux comptaient encore à

Turkey-Bend au moins 100 000 combattants, les confédérés en avaient environ 140 000, ils pouvaient amener des renforts soit de l'armée du Potomac, soit des Carolines et de la Virginie méridionale et ils couvraient toute la contrée à l'est de Richmond. Leurs pertes en tués et blessés ont été évaluées à 50 000 hommes, celle des unionistes à 30 000 ; ces chiffres sont exagérés, mais les renseignements recueillis après le premier moment portent encore les tués et les blessés hors de combat à 30 000 confédérés et 20 000 fédéraux.

Les pertes en matériel ont été pour l'armée du général Mac-Clellan de 80 canons de siége, 200 pièces de campagne pris, encloués ou détruits; 1700 mules, 2500 chevaux, 60 000 fusils ou autres armes à feu portatives; enfin, de 30 000 000 de francs de munitions et d'approvisionnements. Le ballon-tactique lui-même, avec ses appareils télégraphiques, tomba entre les mains des séparatistes.

En apprenant l'issue des premiers jours du combat devant Richmond, le président Lincoln rendit un décret prescrivant une levée de 300 000 hommes, sous la dénomination d'appel de volontaires. Un mois après, un ordre général du ministère de la guerre décidait que ces *volontaires* seraient *pris* sur les milices de chaque État et devaient s'engager pour neuf mois; il était stipulé de plus, que, si au 15 août les contingents n'étaient pas formés, il serait procédé à un tirage au sort. Un article du même ordre portait que désormais les officiers ne seraient plus arbitrairement dési-

gnés, mais nommés ou promus d'après leur mérite. Il était dit, en terminant, que ces mesures étaient nécessitées par le peu d'empressement que mettaient les patriotes à s'enrôler.

Le général Halleck fut nommé commandant en chef des armées fédérales de terre par un décret du 11 juillet.

Pendant le mois d'août, l'armée du général Mac-Clellan se rembarqua et revint, par le Potomac, dans les environs de Washington; les confédérés ne laissèrent près de Richmond qu'un corps d'observation peu nombreux et se portèrent vers le nord pour attaquer l'armée récemment mise sous les ordres du général Pope.

Le 9, il y eut un engagement très-vif, mais sans résultat, à Cédar-Mountain, dans la Virginie. Les séparatistes, sous les ordres des généraux Jackson et Ewell passèrent le Rapidan et rencontrèrent les fédéraux commandés par le général Banks, détaché contre cette démonstration par le général Pope. L'engagement dura toute la journée et il y eut une perte d'environ 1500 hommes de chaque côté; le général Jackson revint à Gordonsville, où il fut rejoint par les généraux Lee et Magruder, qui avaient avec eux des renforts considérables.

Le 17, ces forces réunies passèrent de nouveau le Rapidan et se portèrent en avant sur trois directions; l'aile droite, sous les ordres du général Jackson, marcha vers Frédéricksbourg; le centre, en face du général Pope, avait pour objectif Culpeper et Warren-

ton; il était commandé par le général Ewell et l'aile gauche, conduite par le général Magruder, marchait au pied des Montagnes-Bleues sur Madison.

En apprenant cette manœuvre offensive, le général Halleck donna l'ordre au général Pope de se retirer sur le Rappahannock. Cet ordre fut aussitôt exécuté; le général Banks conduisait l'avant-garde et le général Siegel était chargé de protéger la retraite. L'armée fédérale était le 19 dans sa nouvelle position. Il se fit un remaniement du côté des confédérés; le général Jackson passa vers la gauche et lança par les pentes des Montagnes-Bleues des détachements de cavalerie qui marchèrent pendant quelques jours à la hauteur des unionistes et finirent par les devancer. Un de ces détachements, après une marche longue et rapide, enleva, à la station de Catlett, à moins de 50 kilomètres de Washington, un poste fédéral, prit sur un convoi du chemin de fer 200 chevaux du train qu'il emmena, tous les chevaux de main, tous les équipages et tous les papiers des généraux Pope et Mac-Dowell.

Cette capture avait une grande importance car les papiers contenaient les situations de l'armée, les projets, les plans de campagne et de nombreuses cartes.

Le détachement qui exécuta si heureusement ce hardi coup de main n'était que l'avant-garde de l'aile gauche des confédérés qui, sous les ordres du général Jackson, vint se placer avec audace entre l'armée du Potomac et celle de Virginie, entre le général Pope, qui avait fait repasser le Rapidan à toutes ses troupes,

et le général Mac-Clellan, revenu, comme je l'ai dit, de la rivière James et campé à Alexandria.

La première démonstration avait déjà répandu l'effroi parmi les habitants du district de Colombie qui se réfugièrent soit à Washington, soit derrière les ouvrages de fortification élevés de tous côtés pour protéger la capitale des États-Unis.

Le général Pope, effrayé de ces mouvements, voulut sortir le plus vite possible du cercle dans lequel il se voyait enserré ; pour y parvenir, il divisa son armée et dirigea chaque grande fraction par une route différente vers le Potomac.

La division du général Hoocker rencontra la première, le 27 août, à Kettle-Run, une partie du corps d'armée confédéré commandé par le général Jackson; elle lui tua ou blessa plus de 300 hommes et put ensuite continuer son mouvement, mais le même jour le général Jackson lui-même attaqua, avec la majeure partie de ses troupes, la station de Briston, au sud de Manassas, il y prit la brigade de New-Jersey presque tout entière et mit en pièces les 11e et 12e régiments de l'Ohio.

Le lendemain 28, le général Pope en personne, à la tête des divisions Siegel, Mac-Dowell et Kearney, fut attaqué à Gaines-Ville, station du chemin de fer de Manassas à Winchester, par le corps du général Longstreet; il résista une partie de la journée, mais menacé par sa gauche et sur ses derrières, il se mit en retraite.

Le 29, le corps commandé par le général Heintzelmann, ayant rejoint celui du général Mac-Dowell, occupa une position avantageuse à Chantilly, près de Haymarket, à l'ouest de Gaines-Ville et à peu de distance du champ de bataille de Bull's-Run ; ces deux corps furent délogés avec une perte notable ; la bataille continua le lendemain 30, les deux armées réunies étaient en présence et il y eut de part et d'autre des prodiges de valeur. Le général Pope résista fort longtemps, il attendait l'armée du général Mac-Clellan, qui, cantonnée autour d'Alexandria, devait entendre la canonnade. Mais, débordé sur son aile droite, battu au centre, sur le terrain même où les fédéraux avaient perdu leur première bataille, il dut céder et se retira dans les retranchements construits une année avant pour couvrir la capitale de l'Union.

Le général Lee commandait en personne dans cette dernière journée, où il déploya l'activité, l'intelligence et le courage qui l'ont illustré dans la suite de cette sanglante guerre.

Les pertes des deux armées furent énormes. Les fédéraux ont laissé à leurs ennemis 30 pièces de canon et 6000 prisonniers. Les morts et les blessés sont au nombre de plus de 10 000, et le chiffre des munitions, vivres et approvisionnements perdus ou détruits est difficile à apprécier, mais il s'est élevé à des sommes immenses.

Le désordre dans lequel la retraite du Rappahannock au Potomac s'est effectuée a beaucoup contribué aux pertes des fédéraux ; tout était disloqué, les bri-

gades n'existaient plus, et dans les régiments même on ne trouvait que quelques compagnies, chacun suivait le chemin qu'il choisissait; comme à Bull's-Run et sur les bords de la rivière James l'autorité des officiers, improvisés pour la plupart, n'existait plus; enfin, tous les désastres qui frappent les armées de volontaires semblaient s'être réunis contre les malheureux unionistes, et si les confédérés eussent été des troupes régulières, permanentes, aguerries, la poursuite ne se fût pas arrêtée aux retranchements extérieurs, Washington eût été occupé, malgré sa position au delà du Potomac, et la question peut-être résolue. Mais du côté des séparatistes comme des fédéraux, il n'y avait que des volontaires avec l'organisation vicieuse d'immenses bagages: la victoire avait été chèrement achetée; elle resta stérile.

Les généraux Pope et Mac-Dowell portèrent la peine du désastre que les gouvernants leur imputèrent personnellement. Le premier fut privé de son commandement et envoyé sur la frontière septentrionale; le second fut mis en retrait d'emploi.

Le général Mac-Clellan fut nommé de nouveau commandant en chef.

Le recrutement, dans les États du Nord, se faisait avec la plus grande difficulté; les patriotes américains crient très-fort : vive l'Union! mais ils aiment à se faire remplacer sur le champ de bataille, sans dépenser personnellement un seul dollar; aussi, le gouvernement de Washington craignant une insurrection des États réputés loyaux, ajourna le tirage au sort qui

devait avoir lieu après le 15 août, et, pour remplir les cadres de l'armée qui s'étaient tant dégarnis dans les deux entreprises contre Richmond, il ne trouva pas d'autre moyen que d'élever les primes d'engagement. Cette mesure donna des hommes, mais elle jeta dans les corps des germes de dissension qui ont amené fréquemment des rixes sanglantes entre les volontaires primés à des taux différents. Un bataillon de chasseurs caserné dans la banlieue de New-York s'est soulevé ; il a fallu envoyer contre lui un régiment de milice, et quand la rébellion fut étouffée, il manquait plus du tiers des volontaires primés.

Au commencement de septembre la plus grande partie de l'armée fédérale avait repassé le Potomac; M. Jefferson-Davis donna l'ordre au général Lee de le franchir à son tour pour prendre à revers le district de Colombie et s'emparer de Washington.

Cet ordre fut exécuté le 7 septembre par le général Lee, ayant sous ses ordres les généraux Jackson et Longstreet avec un total de 40000 combattants et près de 300 bouches à feu portant les lettres U. S. (*United Staats*) et provenant de conquêtes antérieures. Le passage fut effectué à Edwards-Ferry, vis-à-vis Leesbourg; l'armée se porta sur Frédérick, ville importante, reliée par un embranchement au chemin de fer de Baltimore à l'Ohio. Le Maryland, dans cette partie, est très-accidenté; les Montagnes-Bleues et les Alleghanys se prolongent, les premières au nord du Potomac, les autres à l'ouest de ce fleuve, qui, descendant du sud au nord entre deux rameaux des Alleghanys,

revient sur lui-même du nord au sud, passe près de Harpers-Ferry et prend, à ce point seulement, sa direction au sud-est. Les Montagnes-Bleues s'abaissent très-sensiblement, mais elles forment encore des chaînes de collines assez élevées et assez rocheuses pour présenter beaucoup de difficultés à la marche des troupes, et, par conséquent, des positions faciles à défendre. Ces chaînes sont dirigées du sud-ouest au nord-est et séparées par des vallées ou des ravins profonds et escarpés. C'est encore le granit et le terrain de transition qui forment le sol de cette contrée, et j'ai expliqué au commencement de ce précis quelles étaient les dispositions superficielles de ces terrains. Les collines sont en partie cultivées et en partie couvertes de grands bois. Il faut des troupes très-mobiles pour faire la guerre dans cette contrée, et les armées américaines ont le contraire de cette qualité.

Le général Burnside, qui avait eu de brillants succès sur les côtes des États du Sud, avait été appelé à l'armée du Potomac après les désastreuses journées de la fin d'août, et il avait pris le commandement d'une division dans l'armée du général Mac-Clellan. Ce dernier se mit en mouvement et s'approcha de la Monocacy, affluent de gauche du Potomac, passant à Frédérick. Les confédérés évacuèrent cette dernière place avant l'arrivée des unionistes, et se portèrent sur Hagerstown, ville industrielle, reliée par un embranchement au chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, et à l'extrême frontière du Maryland. Le général Jackson ne suivit pas ce mouvement; il revint

sur Harpers-Ferry, où les fédéraux avaient rétabli leur grand arsenal après l'évacuation des rives du Potomac par les séparatistes. Harpers-Ferry est à cheva sur le fleuve ; l'arsenal est sur la rive gauche, dans le Maryland, et la ville sur la rive droite, en Virginie.

L'attaque eut lieu contre des hauteurs qui dominent l'arsenal et où les fédéraux se défendirent toute la journée du 12, mais le lendemain ils furent obligés de se retirer et ils passèrent en Virginie sur un pont de bateaux. L'arsenal tomba au pouvoir des confédérés qui réunirent tous leurs efforts contre la ville. Un nombreux détachement passa sur la rive droite, occupa les collines de London, qui commandent la place, et attaquèrent impétueusement de tous les côtés. Malgré des renforts amenés le 13 par le général Wilder, la garnison ne pouvait continuer sa résistance, foudroyée qu'elle était de tous les côtés ; elle se rendit le 15 au matin.

Les confédérés firent 12 000 prisonniers qui furent immédiatement relâchés sur parole ; ils prirent 40 canons et brûlèrent ou détruisirent d'immenses magasins d'armes, d'approvisionnements, ainsi que de munitions. Deux jours après, le général Jackson rejoignait l'armée séparatiste à Sharpsbourg, et quand plus tard le général fédéral Burnside reprit possession de la ville, il ne trouva que des cendres et des ruines à l'arsenal.

Pendant que le général Jackson exécutait si brillamment son opération contre Harpers-Ferry, les armées fédérales, sous les ordres des généraux Mac-

Clellan et Burnside, attaquaient les confédérés à Hagerstown. Les divisions des généraux Hoocker et Reno s'emparèrent des hauteurs qui dominent le chemin de fer. Le corps d'armée confédéré du général Hill occupait Hagerstown ; il résista avec énergie, mais l'attaque était vive, bien conduite, surtout par le général Hoocker, qui mérita dans cette journée le surnom de *batailleur*. Le général Reno fut tué, mais l'avant-garde des séparatistes était battue et Hagerstown repris par les fédéraux.

Le général Lee se retira derrière l'Antiétam, cours d'eau peu développé, mais large, profond et rapide, qui coule au fond d'une vallée granitique étroite et rocheuse ; il concentra ses forces près de Sharpsbourg, sur la rive droite de l'Antiétam, et attendit l'armée du Nord en rappelant à lui le général Jackson. Le général Mac-Clellan, de son côté, voulait frapper un coup décisif ; il pressa la marche de ses divisions en retard et laissa l'armée du Sud se réunir, pour l'attaquer toute ensemble. Avec d'autres troupes que des mercenaires improvisés soldats, un général habile pouvait battre successivement les deux fractions de l'armée ennemie, en les attaquant l'une après l'autre avec des forces supérieures. Si le général Mac-Clellan ne l'a pas fait, c'est qu'il fallait commencer par attaquer le général Jackson, qu'on surnommait : *muraille de pierre*, et qui était redouté de tous ; que des troupes aussi aguerries que braves et mobiles étaient indispensables dans une semblable opération ; qu'il fallait enfin les éléments militaires que les armées permanentes peuvent seules donner.

Le choc du 18 septembre eut donc lieu entre les armées unioniste et séparatiste tout entières. Le général Hoocker commandait la droite des fédéraux, le général Burnside la gauche et le général Porter le centre. Dans l'armée ennemie, la droite était sous les ordres du général Hill, la gauche était conduite par le général Jackson et le centre par le général Longstreet.

L'action s'engagea avec une vive ardeur et une grande bravoure de part et d'autre; la droite obtint un avantage marqué, mais son chef, le général Hoocker, ayant été grièvement blessé, il y eut un moment d'hésitation dont le général Jackson profita pour lancer ses bataillons de réserve qui firent reculer les fédéraux. Sur les autres points, la résistance fut très-énergique; le général Burnside se distingua autant par son sang-froid que par l'intelligence avec laquelle sut appliquer au terrain les dispositions de ses troupes, pour envelopper la droite des confédérés, et leur couper la ligne de retraite sur le Potomac. S'il ne réussit pas, il décida du moins le général Lee à se retirer, malgré l'avantage que prenait l'aile gauche.

Les pertes ont été considérables de part et d'autre, et chaque parti n'a pas manqué d'exagérer celles de son adversaire. Les confédérés effectuèrent leur retraite en très-bon ordre, et le lendemain 19, ils passèrent le Potomac au-dessus d'Harpers-Ferry, sans être inquiétés et sans laisser en arrière un seul blessé ni un seul canon. Les généraux du Nord ne crurent pas devoir poursuivre leurs adversaires; c'est ce qui arri-

vait la plupart du temps aux troupes américaines, tant à cause de leur défaut de mobilité que par les pertes qu'elles éprouvaient, même quand elles avaient le dessus.

Malgré l'issue de l'expédition du général Mac-Clellan, il y eut contre lui un mouvement très-vif de réprobation ; on l'accusa de mollesse dans la conduite de la guerre, de tiédeur dans ses opinions, et les principaux personnages du parti républicain furent immédiatement d'avis d'entreprendre une nouvelle attaque contre Richmond. Le général Halleck, commandant en chef les armées de l'Union, était aussi de cet avis, qui prévalut.

Dans le but de favoriser l'opération en y intéressant les nègres, une proclamation du président Lincoln, en date du 22 septembre et dont j'ai fait mention au commencement de ce travail, intima l'ordre aux confédérés de mettre bas les armes et annonça que, le 1er janvier 1863, il proclamerait l'émancipation des noirs *dans les districts soulevés*. Cet acte n'eut aucun effet sur les esclaves du Sud, auxquels les idées de liberté étaient très-peu familières. Il n'était pas question d'abolir l'esclavage en général, la proclamation s'adressait exclusivement aux nègres des États soulevés ; c'était une arme employée contre ces États, et par ses réserves, la conséquence de la politique qui avait renié les actes des généraux Phelps et Hunter.

Il ne fallut pas moins de deux mois pour remettre l'armée du Nord en état de faire une nouvelle campagne ; dans cette occasion, les chemins de fer ren-

dirent les plus grands services, en permettant de porter de l'ouest à l'est les troupes qui se trouvaient disponibles et d'amener rapidement à leurs corps les volontaires recrutés à grands frais sur les navires chargés d'émigrants qui viennent d'Europe à New-York.

La même opinion qui avait préconisé une nouvelle tentative sur Richmond imposa à l'armée la direction qu'elle devait suivre, et, au lieu de prendre la route des deux premières expéditions, on marcha directement par le littoral du Potomac sur Frédéricksbourg et sur le Rappahannock.

On a vu plus haut que les positions bordant ce fleuve avaient été occupées par les troupes séparatistes au printemps de cette année, après l'évacuation des cantonnements voisins de Washington. Ces positions avaient été fortifiées avec le soin et l'intelligence dont les ingénieurs militaires ont fait preuve pendant toute cette mémorable guerre.

Frédéricksbourg est située au pied d'une chaîne de collines granitiques ayant de 70 à 80 mètres de relief et assez près du Rappahannock, large et profond sur ce point où il devient navigable; un rameau de collines se prolonge de l'ouest à l'est derrière un petit affluent du fleuve; il borde ensuite sa rive droite et va en s'abaissant vers le sud-est. Le chemin de fer de Richmond au Potomac coupe dans un col le rameau de l'ouest, puis franchit le cours d'eau sur un pont qui fut coupé; toutes les crêtes avaient été fortifiées et la position, présentant deux directions presque à angle droit, appuyées l'une et l'autre au bord du Rappa-

hannock, pouvaient croiser des feux de longue portée sur les points probables de passage.

Le général Mac-Clellan ne pensait pas que l'entreprise pût réussir; il avait fait des observations très-sages au gouvernement de Washington, mais néanmoins il se mettait en marche lorsqu'il apprit qu'il était remplacé par le général Burnside, l'un de ses divisionnaires. Celui-ci accepta la responsabilité de l'entreprise et en commença aussitôt l'exécution.

Il fallait avant tout reconstruire le pont du chemin de fer et en jeter un autre sur le Rappahannock. Le 11 décembre, le général Burnside fit diriger le feu de près de 200 pièces d'artillerie contre la ville, afin d'en ruiner à la fois les défenses et les ressources, puis il fit commencer les travaux du pont.

Les confédérés occupaient les positions dominant Frédéricksbourg et ils purent empêcher le travail par le feu de leur artillerie. Il y eut une double et infructueuse tentative, ensuite de laquelle, sous une grêle de balles, un détachement de 150 volontaires du Nord passa le Rappahannock, fixa les extrémités de deux ponts préparés d'avance, et l'armée fédérale vint s'établir entre les collines et la rivière, dans une plaine resserrée et dominée de partout. Les confédérés avaient évacué la ville, qui fut occupée sans coup férir. Le général Burnside voulut couper du gros de l'armée séparatiste les troupes qui défendaient l'extrême droite, vers le bas du Rappahannock, afin de s'ouvrir un passage, et il dirigea ses attaques sur l'angle rentrant de la position. Il était bien difficile de réussir dans

une situation aussi désavantageuse et il aurait suffi aux séparatistes de rompre les ponts, comme les Autrichiens l'ont fait sur le Danube en 1809, pour prendre ou détruire toute l'armée fédérale. Il ne paraît pas que le général Lee ait fait la moindre disposition pour en arriver là ; un corps placé en réserve derrière la chaîne de collines est intervenu juste à temps pour repousser les fédéraux dans l'angle qu'ils attaquaient. Après des efforts immenses et plusieurs attaques aussi vives que formidables, par les colonnes des meilleures troupes, qui ne purent s'emparer des hauteurs, tandis que l'artillerie confédérée croisait le feu le plus meurtrier sur la masse de l'armée du Nord, le général Burnside donna le signal de la retraite, que les confédérés laissèrent s'effectuer en bon ordre, sans y faire obstacle. La perte des fédéraux a été évaluée à 12 000 hommes; l'artillerie et les bagages ont peu souffert.

L'armée fédérale se retira sous Washington, les confédérés restèrent dans leurs positions, et de chaque côté la grande occupation fut de réparer les désastres de la victoire autant que ceux de la déroute.

Tels furent les événements très-graves qui se sont produits dans l'Est de l'Amérique pendant l'année 1862 ; toutes les tentatives d'invasion ont échoué, soit en Virginie, soit dans le Maryland, et dans aucune circonstance personne n'a su tirer parti d'une victoire pour hâter la solution remise au sort des armes et terminer le conflit. J'ai indiqué les causes spéciales de cet état de choses singulier et l'on verra dans la suite ces causes produire des effets analogues. Dans toutes les

contrées où les routes manquent, avec des soldats auxquels l'esprit et l'expérience militaires font également défaut, il ne peut en être autrement.

II

OPÉRATIONS SUR LE MISSISSIPI ET DANS LES ÉTATS DE L'OUEST.

A la fin de l'année 1861, le gouvernement du Nord préparait, sur le haut Mississipi, une expédition formidable qui avait pour but de dégager entièrement le cours du grand fleuve pour couper en deux les pays séparatistes de l'Ouest. Les préliminaires furent longs, malgré la dévorante activité des Américains, mais quand on pense que tout était à créer pour former une marine et une armée, on doit encore admirer le génie de ce peuple né pour les affaires et qui a traité sa guerre civile comme une affaire exigeant une grande mise de fonds, mais devant, par sa réussite, produire un riche résultat.

Les armées du Nord comptaient environ 500 000 hommes sous les drapeaux ; mais la mobilité excessive des effectifs, avec des hommes engagés pour une période de six à douze mois seulement, ne permettait pas de compter sur plus de 350 000 combattants à mettre en ligne. Les deux tiers de ces forces, environ 220 000 hommes, étaient dans l'Ouest.

Les confédérés avaient à peu près le même effectif. La répartition dans l'Ouest était la suivante :

Au Missouri.	60 000	hommes.
Sur le Mississipi.	40 000	—
Dans le Tennessée et le Kentucky.	120 000	—
Total. . .	220 000	hommes.

Les forces étaient donc égales de part et d'autre.

Il y eut, au commencement de janvier, quelques engagements de peu d'importance à l'ouest et à l'est du Mississipi ; mais le 19 du même mois, une sanglante bataille fut livrée dans la portion sud-est du Kentucky.

Les confédérés, sous les ordres du général Zollicoffer, occupaient une très-forte position à Mill-Spring, sur le haut Cumberland, dans un pays très-accidenté et d'un accès extrêmement difficile. Les hauteurs sur lesquelles campait l'armée du Sud ont un relief de 90 à 110 mètres, leurs pentes sont escarpées, souvent couvertes de bois, et quelques remuements de terre suffisaient pour les rendre impraticables. Ces hauteurs étaient fortement retranchées, et le général Buell, commandant l'armée unioniste, ayant reconnu l'impossibilité de s'en emparer de vive force, avait ordonné au général Thomas, l'un de ses subordonnés, de les tourner. Le chef des séparatistes avait été informé de ce mouvement, et, confiant dans la force de sa position, il avait résolu d'y attendre l'attaque des fédéraux. Cette résistance passive pouvait être couronnée de succès, mais un ordre supérieur apporté par le général Crittenden, obligea le général Zollicoffer à sortir de ses camps pour aller attaquer les fédéraux

à Sommerset, point éloigné du Cumberland d'environ 10 kilomètres et à 30 kilomètres de Mill-Spring. Tous les avantages que le terrain donnait aux séparatistes furent perdus ; néanmoins, ils combattirent vaillamment jusqu'à la nuit, mais leur général ayant été tué, ils lâchèrent pied et se retirèrent dans les retranchements de Mill-Spring ; les fédéraux les suivirent sans attaquer les lignes, dont l'abord était trop difficile.

Le 20 au matin, après l'échange de quelques boulets, le général Crittenden sortit de la position et se retira sur Monticello, à 20 kilomètres en arrière de Mill-Spring; une partie de l'armée au premier moment se débanda en cherchant un refuge dans les bois et finit par rallier le noyau principal.

Le général Caroll succéda au général Zollicoffer et s'occupa de reformer ses troupes qui avaient perdu beaucoup plus de force morale que de tués et de blessés, puisque les deux armées n'ont pas eu ensemble plus de cinq cents hommes hors de combat. Les fédéraux ont pris sur le Cumberland un bateau à vapeur et cinq barges ; ils ont trouvé de plus, derrière les retranchements, quatorze canons, douze cents chevaux et mulets, ainsi que quatre-vingts chariots chargés de vivres.

C'est le premier avantage réel qui ait été obtenu par les unionistes depuis le commencement de la guerre.

A cette époque le général confédéré Earl Van Dorn fut détaché de l'armée du Potomac et chargé du commandement des forces séparatistes dans l'extrême

sud-ouest. La circonscription soumise au commandement de ce général, réputé l'un des plus capables de la confédération, comprenait les États du Missouri, de l'Arkansas, de la Louisiane, et le territoire indien à l'ouest de l'Arkansas.

Après la victoire de Mill-Spring, les fédéraux devaient marcher sur Knoxville, dans le Tennessée, afin de s'emparer du chemin de fer Virginie et Tennessée, qui est tracé entre les Montagnes-Bleues et les Alleghanys, joignant par une communication rapide Richmond, Linchbourg, Chattanooga et Memphis. Ce mouvement n'eut pas lieu, le général Buell se contenta de rester maître du haut Cumberland. Il est vrai que les 120 à 130 kilomètres qui séparent Mill-Spring de Knoxville étaient trop difficiles à franchir pour les volontaires nordistes, et que, sur leur droite, les confédérés dominaient le cours du Tennessée et du Cumberland, ce qui eût permis une diversion par des troupes fraîches, opérant sur les flancs ou même sur les derrières des unionistes.

A la fin de 1861, les confédérés s'étaient emparés de Columbus et de Hickman sur le Mississipi, au sud du confluent de l'Ohio, dont le cours est en grande partie sur le territoire du Nord et par conséquent d'une grande ressource par les nombreux éléments de sa navigation. Pour garder le Tennessée ainsi que le Cumberland qui, après un cours développé, tournent au nord, se rapprochent entre Tennessée-Crossing et Dover, où leur distance est à peine de 20 kilomètres, les confédérés avaient construit au bord de ces grandes

rivières, sur le Cumberland, le fort Donelson, et sur le Tennessée le fort Henry. La formidable artillerie de ces postes commandait absolument la navigation sur les deux cours d'eau. Leur destruction ou leur prise était indispensable pour envahir le Tennessée avec quelques chances de succès, car le Cumberland a, dans cet État, un cours de 300 kilomètres en passant à Nashville, et le Tennessée en arrose la plus grande partie ainsi que le nord de l'Alabama.

Le fort Henry fut attaqué le premier, le 6 février, par une escadrille de canonnières sous les ordres du commodore Foote. Au bout d'une heure et demie de combat, le fort se rendit à discrétion; son commandant, le général Lloyd Tillghman, fut fait prisonnier avec quelques hommes. Un boulet du fort avait crevé la chaudière de la canonnière fédérale *Essex*, ce qui avait tué trente-deux hommes. Un corps confédéré d'environ 5000 hommes, campé en dehors du fort, aurait pu en prolonger la défense, mais il a lâché pied dès les premiers coups de canon et s'est réfugié dans le fort Donelson.

Le commodore Foote remit le fort Henry au général Grant, commandant les forces de terre de cette expédition. Le fort Henry était armé de vingt canons de fort calibre. Sa soumission rendit les fédéraux maîtres de la navigation du Tennessée et du pont où ce fleuve est franchi par le chemin de fer de Memphis à Louisville.

L'attaque du fort Henry a coïncidé avec le mouvement de trois divisions sous les ordres des généraux

Carter, Schœpf et Thomas qui, partant du Kentucky oriental, s'avancèrent dans le Tennessée pour arriver à Knoxville, point très-important sur le chemin de fer de Richmond à Memphis, entre les Montagnes-Bleues et les Alleghanys. Si cette entreprise, qui était la conséquence de la victoire de Mill-Spring, avait réussi, la guerre n'eût pas duré aussi longtemps, car une des principales ressources des confédérés aurait été anéantie.

A la date du 11, les troupes du Nord, commandées par le général Grant, se massèrent autour du fort Donelson, où s'étaient réunis environ 25000 hommes du Sud, divisés en quatre brigades à la tête desquelles étaient les généraux Buckner, W. Hardée, Breckenridge et Floyd, sous le commandement supérieur du général Pillow. Ces troupes, appuyées au fort et à la rivière, s'étaient fortement retranchées, et leurs ouvrages, ainsi que ceux du fort, étaient armés de grosse artillerie qui dominait le Cumberland.

Une partie de la flottille, qui avait forcé le fort Henry à se rendre, avait remonté le Tennessée jusqu'à Florence, où elle avait détruit sept bateaux à vapeur confédérés et en avait pris quatre; les autres descendirent le Tennessée, puis remontèrent l'Ohio et le Cumberland pour attaquer à son tour le fort Donelson, tandis que le général Grant, à la tête d'environ 50000 hommes, entreprendrait le siége de ce poste.

Le 13 février, les canonnières *Saint-Louis*, *Conestoga*, *Carondelet*, *Tyler*, *Louisville* et *Pittsbourg*, armées ensemble de soixante canons, ouvrirent le feu

contre les retranchements confédérés; au bout d'une heure et demie, malgré les manœuvres habiles du commodore Foote, les canonnières, écrasées par une grêle de bombes et de boulets, désemparées pour la plupart, furent obligées de se retirer. Le lendemain 14, l'attaque des troupes de terre eut lieu avec une vive ardeur; la droite était commandée par le général Marc-Clernand, la gauche par le général Smith et le centre par le général en chef lui-même. Les troupes du général Mac-Clernand furent battues le matin du premier jour et perdirent plusieurs batteries, mais le centre et la gauche eurent l'avantage et, à la nuit, les confédérés, abandonnant leur camp, se retirèrent dans le fort.

Le 15, dès l'aube du jour, l'attaque recommença du côté de terre et elle fut appuyée par la flottille qui avait pu réparer ses avaries. Le combat dura toute la journée avec un égal acharnement de part et d'autre; il fut suspendu pendant la nuit, ce qui permit aux généraux Pillow et Floyd d'abandonner le fort avec 5000 hommes. Ils parvinrent à gagner Clarksville, sur le Cumberland; mais le général Buckner, devenu le chef des défenseurs du fort Donelson, ne fut plus en état de résister et demanda un armistice qui lui fut refusé. Là, pour la première fois, le général Grant répondit de même qu'il l'a fait souvent dans la suite : « Rendez-vous sans conditions. » Les 15 000 hommes qui étaient encore capables de combattre se soumirent à cette dure nécessité. Les fédéraux entrèrent dans le fort, où ils trouvèrent un matériel très-considérable

avec beaucoup d'approvisionnements. Chaque parti avait fait de grandes pertes, mais les fédéraux se trouvaient maîtres des trois principaux affluents de gauche du Mississipi et du chemin de fer de Memphis à Louisville, entre le Tennessée et la frontière du Kentucky. C'est le premier résultat sérieux de ce genre obtenu depuis le commencement des hostilités.

Au moment même de l'attaque du fort Donelson, le corps confédéré du général Price était battu à Springfield, dans le Missouri; il avait son arrière-garde atteinte et mise en déroute le lendemain près d'Ozark, où il se retirait.

Quoique le mouvement du général Thomas sur Knoxville fût entravé par la nature du terrain, les confédérés se trouvaient trop avancés à Bowling-Green, dans le Kentucky, et le 13, les généraux Wood et Hindmann, qui commandaient environ 10 000 hommes, se mirent en retraite sur Nashville. Ils furent remplacés par la division unioniste du général Mitchell, qui ne chercha pas à troubler le mouvement rétrograde de son ennemi.

Vers cette époque, le général Beauregard, pourvu du commandement en chef des forces confédérées sur la rive gauche du Mississipi, était à Nashville et s'occupait activement à fortifier cette place, dont la possession lui paraissait essentielle pour protéger le Tennessée et menacer le Kentucky, resté neutre dans la querelle. Le motif de l'évacuation de Bowling-Green amena l'abandon de Clarksville par les confédérés, qui, quelques jours plus tard, le 24, quittèrent également

Nashville pour se replier au sud, vers Murfreesboro, à 50 kilomètres environ et sur le chemin de fer de Chattanooga, Atlanta, Charleston ou Savannah.

Sur la rive droite du Mississipi, les fédéraux eurent quelques succès pendant les derniers jours de février. Les confédérés, sous les ordres du général Price, furent rejetés dans l'État d'Arkansas, où la bannière de l'Union flotta pour la première fois depuis la sécession. Le général Mac-Culloch était venu au secours du général Price, mais ce fut pour partager une nouvelle défaite à Sugar-Creeck, d'où le général unioniste Curtis marcha sur Bentonville ; il prit là beaucoup de bagages et de munitions ; il en fut de même le 26 à Fayetteville, que les confédérés avaient détruit par l'incendie en se retirant, mais où les fédéraux firent également un riche butin. Il est à remarquer que ces événements se passaient à plus de 700 kilomètres de Nashville et à 400 du Mississipi.

Le général Beauregard, jugeant que la position de Columbus était presque isolée et trop facile à tourner, résolut de l'évacuer malgré toutes les dispositions prises pour une longue résistance ; il ordonna donc de transporter par le Mississipi, sur une des îles de ce fleuve portant le numéro 10, et située à 76 kilomètres en aval, tout ce qu'il serait possible d'emmener ; douze cents esclaves furent mis à la disposition de la garnison par les planteurs du Tennessée, pour aider les troupes dans cette laborieuse opération, qui fut terminée le 1er mars. On n'avait pas pu tout emporter ; ce qu'il fallait abandonner fut détruit et la ville incendiée ; on

jeta dans le fleuve les canons restés sur les remparts. Le 2 mars, la flottille fédérale, venant de Cairo, aborda la ville ; ses matelots l'occupèrent et travaillèrent à éteindre le feu. Un corps de troupes du Nord, parvenu le 3 devant Columbus, s'apprêtait à l'attaquer, mais au lieu de combattre, ce corps fut accueilli par les cris enthousiastes des marins arrivés la veille ; la position était définivement conquise par les forces unionistes.

L'armée fédérale du Missouri, après la victoire de Sugar Creeck, avait suivi, comme je l'ai dit plus haut, les confédérés dans leur mouvement sur Ozark. Ceux-ci, apprenant que les unionistes s'engageaient dans un défilé de six milles de longueur, qui conduit entre des collines rocheuses sur le plateau de Pea-Ridge, résolurent de les tourner et de les attaquer vigoureusement. Le général Van Dorn commandait la colonne destinée à opérer contre l'arrière-garde, un détachement devait simuler une attaque de front, tandis que 5000 Indiens, sous les ordres du général Albert Pike, devaient attaquer la droite où commandait le général Sigel. Le combat s'engagea le 6 mars au matin ; il n'y avait pas d'avantage marqué d'un côté ni de l'autre lorsque la nuit vint. Le lendemain les deux armées, qui comptaient chacune environ 30 000 hommes, se trouvaient l'une en face de l'autre. La lutte recommença, et malgré les efforts des sudistes, secondés par une position très-avantageuse, ils ne purent repousser leurs adversaires ; ils perdirent les généraux Mac-Culloch, Mac-Intosh, Shlack et Herbert. Fanandar Cloun, chef des

Indiens Cherokées, fut tué par un lieutenant-colonel de cavalerie fédérale qui a reçu neuf blessures. Les Indiens, malgré toutes les mesures prises pour empêcher leurs actes de barbarie sur le champ de bataille, ont souvent abandonné le combat pour scalper les morts et les blessés. Il y eut encore un vif engagement le 8, mais le général Price donna bientôt l'ordre de la retraite ; l'armée confédérée se dirigea au sud, continuant son mouvement rétrograde pour gagner les monts Boston.

La place de New-Madrid, dans le Missouri, était encore au pouvoir des confédérés ; le reste de cet État avait été reconquis par les armes de l'Union. Le général fédéral Pope l'assiégea presque régulièrement et s'en rendit maître le 13 mars.

Paris, dans le Tennessée, fut occupé par les fédéraux à la même époque ; ils avaient repris également Hickman et les autres points du Kentucky encore soumis aux confédérés.

A la fin du mois, un campement confédéré, établi à peu de distance d'Union-City, entre Columbus et l'île numéro 10, fut attaqué par les unionistes, qui s'en emparèrent.

Dès le 16, la flottille fédérale, sous les ordres du commodore Foote, avait commencé le bombardement de cette île, refuge de la garnison de Columbus. Le général Pope, après la prise de New-Madrid et de Point-Pleasant, dans le Missouri, était passé en Tennessée et avait campé en face de l'île ; il parvint à y faire aborder la division du général Paine le 7 avril,

et, dès ce moment, la résistance ne fut plus possible; les séparatistes se rendirent, laissant aux nordistes 6000 prisonniers, parmi lesquels se trouvaient les généraux Mac-Call, Gault, Walker et Schaun, 70 pièces de siége, plusieurs batteries, des armes, des munitions et des approvisionnements.

Après l'abandon de Nashville, le général Beauregard se joignit au général Sydney Johnston et prit une forte position à Corinth, sur la rive gauche du Tennessée, dans un pays accidenté où il était facile de créer des défenses formidables; l'armée fédérale, commandée par le général Grant, était entre le Tennessée et le Mississipi; les généraux du Sud espéraient battre et détruire cette armée.

De son côté le général Grant désirait une rencontre avec les confédérés, et tout en prenant les meilleures positions qu'il pouvait trouver, il remontait la rive gauche du Tennessée, ne s'éloignant pas du cours de ce fleuve parce qu'il comptait, en cas de combat, sur l'appui des chaloupes canonnières qui se trouvaient sur ce point.

Le général Grant était campé à Pittsbourg-Landing, petit village en face de Savannah et non loin de Purdy. Il s'y était retranché et appelait à lui le général Buell qui se trouvait plus au nord dans les environs de Columbus.

Le 2 avril, les généraux confédérés quittèrent Corinth et se portèrent en avant par deux routes différentes pour se réunir à Purdy, où les colonnes devaient arriver en même temps et attaquer le général

Grant, avant qu'il eût reçu les renforts que lui amenait le général Buell. Le mouvement des colonnes fut retardé ; le mauvais état du terrain ne permettait pas de marcher facilement, et l'attaque, qui devait avoir lieu le 4, fut forcément remise au 6.

L'armée du Sud comptait environ 100 000 hommes, répartis sous les commandements ci-après :

Le général-évêque Polk, 30 000 hommes ; le général Nathan Ewans, 20 000 ; le général Johnston, 20 000 ; le général Braxton Bragg, 30 000.

Le général Beauregard commandait en chef.

L'armée du Nord était inférieure en nombre le premier jour, mais le lendemain, par l'adjonction du corps amené par le général Buell, son effectif dépassait celui de la première ; elle avait de plus le concours de deux canonnières, *Tyler* et *Lexington*, qui appuyaient sa gauche. Les généraux Wallace, Prentin, Nelson, Mac-Clernand, Crittenden, Buell, Sherman, Harlburt, Smitt, Wood et Thomas, ont été sous les ordres du général Grant.

Le 6 avril, à deux heures du matin, la division du général fédéral Prentin fut la première engagée ; à quatre heures le combat s'était étendu à toute la ligne ; la droite des confédérés touchait le Tennessée, ce qui fut la cause d'un commencement d'échec dans l'après-midi. Vers cinq heures, les fédéraux avaient perdu 36 canons et abandonné leurs retranchements, lorsque le feu des canonnières vint arrêter les progrès des sudistes, qui prirent à leur tour des dispositions défensives. La nuit interrompit le combat et permit au

corps d'armée du général Buell de se préparer à soutenir l'armée du général Grant.

La bataille recommença le lundi 7 dès le matin, elle fut acharnée comme celle de la veille, le choc avait lieu entre deux lignes. Vers trois heures du soir, les fédéraux reprirent leurs retranchements ; les séparatistes se mirent en retraite sur Corinth en très-bon ordre et sans être inquiétés.

Cette bataille, présentée d'abord comme un éclatant triomphe pour les armes du Nord, a été reconnue plutôt avantageuse aux confédérés, qui, vainqueurs le premier jour, ont quitté le champ de bataille le lendemain après avoir perdu les retranchements dont ils s'étaient emparés la veille, tandis que les fédéraux n'ont eu d'autre avantage que de reprendre ces mêmes retranchements et de s'y maintenir. Là comme partout, la retraite des confédérés s'est faite avec ordre ; les volontaires américains ont horreur d'une marche offensive, et leurs généraux, à peu d'exception près, ne paraissent pas comprendre la nécessité de poursuivre un avantage pour en obtenir un résultat décisif.

Les journaux du Nord et ceux d'Europe qui appellent abolitionnistes les armées fédérales, ont porté à 12 000 hommes la perte des confédérés ; des renseignements ultérieurs ont donné les chiffres suivants :

Armée du Nord : tués, 1700 ; blessés, 7882 ; prisonniers, 4000. Le général Wallace était au nombre des morts et le général Prentin fut fait prisonnier.

Armé du Sud : tués, 1000 ; blessés, 5000 ; prison-

niers, 800. Le général Johnston a été tué le 6 à la tête de ses troupes.

Les confédérés ont repris, sur les collines de Corinth, la position où ils avaient de longue main préparé une défense énergique et où ils attendaient leurs adversaires.

Le général fédéral Mitchell, venu de Nashville, occupa le 14 Huntsville, dans l'Alabama et sur le chemin de fer de Memphis à Chattanooga. La communication directe entre Corinth et Richmond fut ainsi interceptée, et les voies d'approvisionnements pour l'armée du général Beauregard réduites à deux. Celles-ci, à la vérité, traversent tout l'État de Mississipi.

Il y avait encore, sur le grand fleuve, au nord-ouest de Pittsbourg-Landing, un point important, le fort Wright, comté de Lauderdale en Tennessée, construit dans un angle rentrant du Mississipi. Ce fort était un octogone bastionné, armé de 15 canons de fort calibre; il dominait le cours du fleuve, qui avait été obstrué de manière à obliger les bâtiments à passer sous ses canons et sous ceux de ses annexes. Celles-ci consistaient en une suite de 11 batteries armées ensemble de 40 canons, et occupant une longueur totale de 2500 mètres sur la rive gauche. Ces batteries étaient défendues du côté de la terre par un retranchement enveloppant le fort proprement dit, touchant le Mississipi de ses deux extrémités et se développant sur un front de 11 kilomètres. Les Américains affectionnent les vastes camps retranchés, ils y construisent avec une haute intelligence du terrain des retranchements aussi bien entendus par leur tracé que par leurs

profils, mais ils sont quelquefois obligés d'abandonner ces positions faute d'un nombre suffisant de soldats pour les défendre. Il y avait au fort Wright une garnison de 6000 confédérés commandés par le général Willipigne.

La flottille du commodore Foote commença le bombardement le 17 avril, tandis que le général Pope investissait le camp retranché du côté de la terre. Le commodore Hollins, avec quatorze canonnières confédérées, parmi lesquelles était le navire éperonné *le Manassas*, se tenait en réserve un peu au-dessous du fort. L'attaque des fédéraux, repoussée d'abord, recommença dans les premiers jours de mai et il y eut, le 10 de ce mois, un combat en amont du fort entre six canonnières fédérales commandées par le capitaine Davis et huit canonnières confédérées de la flottille du commodore Hollins. Après un engagement de deux heures et la perte de trois navires, les confédérés se retirèrent. Le fort Wright fut défendu pendant quelque temps encore et finit par être abandonné sur un ordre du général Beauregard ; il en fut de même du fort Randolph, près de Memphis, ainsi que je le rapporterai plus loin.

A cette époque, la Nouvelle-Orléans qu'une formidable escadre du Nord attaquait, fut occupée par les troupes, sous les ordres du général Butler, embarquées sur cette escadre. Je donnerai les détails de cette importante affaire dans le troisième paragraphe du présent chapitre, en relatant les faits maritimes de l'année 1862.

Le général Mitchell établi, ainsi que je l'ai rapporté

plus haut, à Huntsville, dans l'Alabama, ayant appris que le général confédéré Kirby-Smith se dirigeait vers lui, marcha à sa rencontre et le joignit le 29 avril à Bridgeport, où il le surprit, l'attaqua et le contraignit à se retirer en laissant sur le champ de bataille un certain nombre de tués, de blessés et deux pièces d'artillerie.

Malgré les services signalés du général Grant, un ordre du président Lincoln, en date du 2 mai, lui ôta le commandement de l'armée du Tennessée et le donna au général Thomas. Le général Grant, qui avait été nommé général-major après la prise du fort Donelson, prit le commandement d'une division dans cette armée. On ne lui avait pas pardonné, à Washington, d'avoir eu le dessous la première journée de la bataille de Pittsbourg-Landing. Le général Thomas fut remplacé à son tour peu de temps après par le général Halleck, qui commandait dans le Tennessée oriental.

Le 3 mai, le général Paine, détaché par le général Pope, prit un camp retranché à Farmington en avant de Corinth ; il en ramena quatre canons et un certain nombre de prisonniers.

Le 9, il y eut un combat d'avant-garde près du même point. Les sudistes, au nombre de 20 000 sous les ordres des généraux Price et Van Dorn, attaquèrent l'avant-garde du général Halleck, commandée par le général Pope, et la forcèrent à se replier sur son centre ; ce combat est un fait isolé, comme il s'en est produit en grand nombre dans la guerre d'Amérique,

mais il convient de le rapporter, quoiqu'il ne se rattache à aucune combinaison.

Dès que la Nouvelle-Orléans eut été au pouvoir des fédéraux, tous les efforts de l'armée et des flottilles furent dirigés sur le Mississipi, dont la possession avait le double avantage de donner une voie de communication rapide et de couper en deux les États confédérés de l'ouest. C'est par ce motif qu'une flotte de canonnières, sous les ordres de l'amiral Ferragut, remontait le cours du grand fleuve ; elle était le 12 mai à Natchez, à 465 kilomètres de la Nouvelle-Orléans, et le 20 à Warrenton, près de Wicksbourg ; ces deux points avaient été évacués d'avance par les confédérés et furent occupés sans coup férir.

Tandis que cette expédition redoutable avançait sur le Mississipi, le général Beauregard, qui avait décidé l'abandon de Memphis, ne crut pas devoir rester plus longtemps à Corinth, et il rétrograda, en employant la voie de fer de Mobile jusqu'à Okalona, à environ 100 kilomètres au sud de Corinth. Le 29, aussitôt après le départ de la dernière colonne confédérée, le général unioniste Nelson s'établit dans les positions de Corinth et y fit prisonniers environ 2000 traînards disposés à déserter.

Sur la rive droite du Mississipi, le général Curtis occupa Little-Rock, capitale de l'Arkansas ; le gouverneur confédéré se réfugia à Jackson, dans le Mississipi, et les membres de la législature se dispersèrent. La sécession perdait ainsi la plus grande partie de la rive droite du Mississipi.

Les fédéraux entrèrent à Memphis le 6 juin, à la suite d'un vif combat naval de huit canonnières confédérées, sous les ordres du commodore Montgommery, contre la flottille fédérale du commodore Davis. Après une lutte prolongée, sept canonnières sudistes furent coulées ou désemparées; la huitième, le *Van Dorn*, parvint seule, au moyen de sa marche supérieure, à se soustraire au même sort. Le commodore Montgommery et ses officiers se sauvèrent à la nage et abordèrent dans l'État d'Arkansas.

Depuis quelques jours tout était préparé, d'après les ordres du général Beauregard, pour l'abandon de Memphis, et cette opération était masquée par un subterfuge grossier qui a toujours réussi aux confédérés. Des canons de bois étaient substitués pendant la nuit aux bouches à feu, dans les batteries et dans les forts; l'apparence restait formidable, l'ennemi n'osait pas attaquer, plus tard il hésitait à vérifier le mérite des batteries, et tout disparaissait avec une merveilleuse rapidité. C'est ainsi qu'à Corinth, dans les forts Wright, Randolph et à Memphis, il ne resta ni canons, ni armes, ni munitions, ni approvisionnements. Lorsque le temps manquait pour préparer la retraite, on brûlait ou l'on jetait dans l'eau ce qu'on ne pouvait pas emporter.

Memphis ne pouvant plus être défendue, avait été remise entre les mains des fédéraux par les autorités municipales.

Le 10 juin, quatre canonnières portant un corps de débarquement partirent de Memphis pour remonter

le White-River ; elles étaient sous les ordres du colonel Fitch, et avaient pour but de détruire les obstacles qui obstruaient ce cours d'eau, puis de recueillir des nouvelles du général Curtis, dont on n'avait rien appris depuis assez longtemps et dont la situation était inquiétante.

L'expédition accomplit la première partie de sa mission sans trop de difficulté ; on avait exagéré la nature des obstacles établis dans la rivière Blanche. Pour atteindre le deuxième but, il fallut attaquer et enlever une batterie construite devant Saint-Charles et commandée par le colonel Frye. L'ouvrage fut pris par deux régiments que soutenait le feu des canonnières, mais les pertes furent considérables. Un boulet ayant percé la chaudière du vapeur *Mound-City*, occasionna une explosion qui tua 125 hommes dont 7 officiers.

Ce n'était pas la rivière Blanche qu'il fallait remonter, mais l'Arkansas, puisque le général Curtis était à Little-Rock; mais, à la vérité, on pouvait l'ignorer à Memphis.

La flotte commandée par l'amiral Ferragut n'avait pu passer sous les batteries de Wicksbourg ; elle était restée entre ce poste et Warrenton ; il fallait absolument abattre ces obstacles qui coupaient en deux la navigation du Mississipi, et c'est ce que l'amiral essaya inutilement.

L'entreprise, à la vérité, était fort difficile ; Wicksbourg domine de 60 mètres environ le cours du Mississipi à l'extrémité orientale d'une sinuosité qui fait remonter le fleuve au nord, sur une longueur de

10 kilomètres, pour former, par son retour au sud, une presqu'île dont la largeur ne dépasse pas 2 kilomètres. La ville occupe le sommet d'une falaise ; il y a quelques habitations et des établissements de commerce au bord de l'eau, mais ce qui faisait la force principale de ce point, c'était un vaste camp retranché qui occupait près de 7 kilomètres de la rive gauche du Misssissipi et s'étendait vers l'est à près de 3 kilomètres. Une ligne d'ouvrages en terre dont le tracé et les profils étaient parfaitement adaptés au terrain, entourait Wicksbourg, qui n'était, à bien prendre, que le quartier général du camp. De nombreuses batteries bordaient le fleuve à diverses hauteurs ; elles en rendaient le parcours impossible aux bâtiments les mieux armés et marchant avec la plus grande vitesse. 23 000 confédérés, sous les ordres du général Lowel, occupaient le camp, où l'on avait accumulé tous les moyens de résistance avec d'énormes approvisionnements. Le camp retranché de Wicksbourg était arrosé par deux cours d'eau ; l'un au nord coulant de l'est à l'ouest pour tomber dans le Mississipi en amont de la ville, et l'autre, qu'on nomme le Bayou, coulant du nord au sud, sortait du camp et tombait dans le fleuve au-dessus de Warrenton. La rivière Yazoo, navigable pour de grands bateaux, se jette dans le Mississipi à environ 20 kilomètres à l'ouest de Wicksbourg, et le Rig-Black, d'une importance analogue, forme comme un avant-fossé du camp à l'est, dans la direction de Jackson ; l'embouchure du Rig-Black est à 50 kilomètres en aval de Wicksbourg, et présente le fait assez rare de deux branches séparées.

Le général Butler, commandant à la Nouvelle-Orléans, ayant appris qu'après avoir conquis Bâton-Rouge et les autres villes des bords du Mississipi indiquées plus haut, l'amiral Ferragut était arrêté devant Wicksbourg, se rendit sur ce point et, ayant reconnu lui-même l'impossibilité de forcer le passage, malgré le bombardement qui avait été dirigé avec la plus grande violence contre la place depuis le 20 juin, résolut de supprimer le détour que faisait le Mississipi, en creusant un canal à l'isthme de la presqu'île, de façon à éviter de passer sous les canons de Wicksbourg. On employa pour les travaux tous les nègres qu'il fut possible de réunir, on comptait faire une simple rigole et laisser au fleuve, qui s'en acquitte merveilleusement, le soin d'achever un nouveau lit. Mais pendant les travaux le niveau des eaux s'abaissa, et, malgré une nouvelle excavation de près de 2 mètres, le fleuve continua son mouvement sous les batteries de Wicksbourg et de son camp retranché, laissant à sec l'œuvre conçue par le général Butler et exécutée par les nègres.

Cette attaque infructueuse et cette tentative pour détourner le cours du Mississipi ont été appelées le premier siége de Wicksbourg.

Quelques jours avant les événements que je viens de rapporter, le général fédéral G. Morgan s'était avancé avec une peine infinie par le Kentucky oriental pour occuper la position de Cumberland-Gap, sur la frontière du Tennessée, où les sudistes se maintenaient depuis près d'un an. La marche, dans cette contrée montagneuse et privée de routes, avait été des

plus pénibles ; il avait fallu franchir la chaîne de montagnes du Pin et celle du Cumberland par des sentiers à peine frayés ; on avait été contraint de faire traîner les canons et les autres voitures à bras d'hommes. Les confédérés, instruits de cette marche et n'étant pas assez forts pour résister à une attaque de ce corps d'armée, évacuèrent la position que les troupes du général Morgan occupèrent quelques heures après leur départ. Cumberland-Gap n'est qu'à 60 kilomètres du chemin de fer Virginie et Tennessée, qui joint Richmond, Lynchbourg, Knoxville et Chattanooga. La présence des fédéraux sur ce point était donc une menace perpétuelle contre une des communications vitales de la confédération du Sud.

Le général Butler avait exercé le commandement à la Nouvelle-Orléans avec une rigueur qui exalta les populations des États voisins ; partout, les habitants résolurent de brûler leurs habitations, leurs établissements, leurs récoltes, à l'approche des fédéraux, pour ne leur laisser qu'un désert. Sur les ordres du général confédéré Van Dorn, nommé le 24 juin au commandement de la Louisiane, du Mississipi et de la Floride, tous les habitants des rives du fleuve se retirèrent à une distance d'au moins 12 kilomètres dans les terres, afin que rien ne restât dans cette contrée à la disposition de l'ennemi. Des corps de partisans parcouraient la zone ainsi abandonnée, et faisaient le plus de mal possible aux fédéraux. Les mêmes mesures avaient été prises dans le Tennessée, et, le 25 juin, un train chargé de troupes, partant de Memphis pour Corinth, fut ar-

rêté, à 20 kilomètres de la première de ces villes, par un détachement de cavalerie confédérée, qui s'empara des attelages, fit les hommes prisonniers, détruisit la machine et brûla les wagons.

Au mois de juillet, les confédérés reprirent l'offensive dans l'ouest ; le général Forrest occupa Murfreesboro, qui avait été évacué au moment où toutes les forces sudistes se concentraient à Corinth. La garnison entière, y compris le général Crittenden, homonyme d'un général du Sud et qui était tout récemment arrivé, fut faite prisonnière avec armes et bagages ; il y avait une batterie d'artillerie. Aussitôt après cette affaire, le généraux sudistes Forrest et Warner se mirent en marche sur Nashville avec environ 6000 hommes.

Le commandant Morgan, à la tête d'un corps de partisans, s'empara de la ville de Cynthiana, dans le nord-ouest du Kentucky, le 17 juillet, après un combat de plus de deux heures. Cynthiana est à 200 kilomètres au nord de Cumberland-Gap et son occupation rend cette position peu sûre pour les fédéraux. Un autre guérilla prit Brownsville, dans le Tennessée, sur le chemin de fer de Memphis à Louisville. Trois mille balles de coton, appartenant aux fédéraux, y furent brûlées.

Le 28, le général confédéré Armstrong battit les unionistes à Courtland, dans l'Alabama, sur le chemin de fer de Memphis à Chattanooga ; quelques prisonniers, ainsi que six wagons chargés d'armes et de munitions, restèrent au pouvoir du vainqueur. Dans le Missouri, qui avait été évacué par les séparatistes, des corps isolés remportèrent des avantages signalés à

Greensville, Alexandria et Newark. Les deux premières de ces villes reçurent des garnisons confédérées.

Ces opérations prouvent une grande audace, soutenue par une incontestable habileté, chez les partisans du Sud ; elles témoignent aussi de la sympathie des populations pour la cause séparatiste, sympathie sans laquelle ces entreprises seraient impossibles.

La canonnière confédérée l'*Arkansas*, construite à Memphis et armée deux jours avant l'abandon de cette ville, avait été conduite dans l'Yazoo, où elle fut terminée. C'était un bâtiment à hélice, de la force de 900 chevaux, ayant 46 mètres de longueur, et portant douze canons rayés de 68. Sa cuirasse de fer avait $0^{m},20$ d'épaisseur et formée de barres croisées ; il était armé d'un éperon de fonte pesant plus de huit mille kilogrammes ; son commandant était le capitaine Brown.

Le 15 juillet, ce redoutable navire, provoqué par une reconnaissance que fit faire le commodore Davis, par les canonnières *Tyler*, *Carondelet* et *Reine de l'Ouest*, dans l'Yazoo, quitta son mouillage, puis entra dans le Mississipi. Abordé par le *Carondelet*, quelques matelots de ce navire sautèrent sur le pont, mais ils ne purent pénétrer dans l'intérieur ; le *Tyler* était désemparé et le *Carondelet* aurait eu le même sort s'il n'eût quitté les flancs de l'*Arkansas*. Celui-ci, libre de ses mouvements, descendit le fleuve à petite vapeur, traversa la flottille de siége du commodore Davis, composée de six navires cuirassés, sept canonnières et deux transports, portant ensemble 200 bouches à feu. L'*Arkansas* avait mis hors de combat le *Tyler* et le *Caronde-*

let, il coula le *Lancastre*, puis vint se placer, sans augmenter sa vitesse, sous les batteries de Wicksbourg. Quatre jours après, la flottille fédérale de l'amiral Ferragut attaqua la vaillante canonnière, qui résista, et, après dix heures de combat, pendant lesquelles de nombreux projectiles avaient rebondi et ricoché sur son blindage, elle ne paraissait pas avoir la moindre avarie.

A la suite de ce combat, le siége nautique de Wicksbourg fut levé ; l'amiral Ferragut descendit le fleuve et le commodore Davis le remonta ; les villes de Warrenton et de Natchez, prises en allant à Wicksbourg, furent évacuées et occupées aussitôt par les confédérés, qui tenaient toujours à Port-Hudson.

Au commencement d'août, une expédition confédérée, sous les ordres du général Breckenridge, fut dirigée contre Baton-Rouge, capitale de la Louisiane, récemment occupée par les fédéraux. Cette entreprise ne réussit pas : après une lutte acharnée, dans laquelle le général Williams, commandant les fédéraux, fut tué, le général Breckenridge fut obligé de se retirer.

L'*Arkansas* avait quitté Wicksbourg pour coopérer à cette attaque ; arrivé à sa destination, un accident empêchait le fonctionnement de la machine, et le commandant Brown l'avait mise à l'ancre près de la rive pour la réparer. Toute la flottille fédérale qui couvrait Baton-Rouge vint attaquer la canonnière du Sud ; celle-ci résista plusieurs heures, fit beaucoup de mal à ses nombreux ennemis, mais le capitaine voyant l'impossibilité de se mettre en marche, fit débarquer son équipage, resta le dernier et mit le feu aux pou-

dres en se retirant. Une épouvantable explosion eut lieu, et l'*Arkansas* disparut de la surface du fleuve.

Il est digne de remarque que les navires cuirassés du Sud, *Merrimac*, *Mississipi* et *Arkansas*, aient fini tous les trois de la même manière, après une courte mais très-brillante apparition.

Pendant le mois d'août, les guérillas du Missouri eurent encore des succès ; la ville d'Indépendance fut prise le 11 par le colonel Hugues, après un combat de trois heures ; toute la garnison fut faite prisonnière.

Les confédérés reprirent, le 19, la ville importante de Clarksville, au nord-ouest de Nashville ; ils se mirent en marche immédiatement pour le fort Donelson, qu'ils avaient perdu au mois de février et qu'ils espéraient reprendre. Cette tentative n'eut pas de suites.

Quelques jours après, le commandant Morgan, avec sa guérilla, battit à Gallatin, dans le Kentucky, le général unioniste Johnston, qu'il fit prisonnier avec trois cents hommes.

Ce chef est de tous les partisans sudistes celui qui a fait le plus de mal aux fédéraux ; il avait déjà pris dix-sept villes, détruit pour plusieurs millions de propriétés fédérales et battu des corps beaucoup plus nombreux que le sien. Ceux qui le poursuivaient n'ont jamais pu l'atteindre et l'ont cherché souvent à une grande distance du point où il se trouvait. Morgan parvenait à dérouter ses ennemis en se mettant en correspondance avec eux. Il avait à sa suite un *télégraphier* habile, nommé Ellsworth et dans ses légers bagages un appa-

reil portatif. Toutes les lignes que rencontrait la guérilla étaient coupées, mises en communication avec l'appareil, apportaient des renseignements, les complétaient quelquefois sur la demande qui en était faite et reportaient aux fédéraux les avis les plus capables de jeter le trouble dans les stations du Nord. En général, Morgan donnait sa position personnelle de façon à ce qu'on s'éloignât de lui en croyant le poursuivre ; il fut bientôt légendaire, et on verra plus tard avec quelle étonnante dextérité il savait se soustraire aux mesures qui paraissaient les plus efficaces contre lui.

Un autre partisan qui a remporté de nombreuses victoires et a souvent exercé des commandements dans les armées du Sud, le général Kirby-Smith, attaqua, le 27 août, les fédéraux, à Richmond, dans le Kentucky oriental ; il leur prit environ trois mille prisonniers et les poursuivit à Lexington où ils s'étaient retirés. Cette dernière ville, entourée par les troupes du Sud, allait être attaquée lorsque les fédéraux l'abandonnèrent pour se retirer à Cowington.

Les troupes du Nord n'étaient pas heureuses dans l'ouest; l'armée qui avait combattu à Pittsbourg-Landing, qui avait occupé Corinth, avait eu successivement trois généraux en chef : Grant, Thomas et Halleck ; le premier était toujours en disgrâce, le second avait repris le commandement de son corps d'armée et le général Halleck avait été investi du commandement en chef des armées de l'Union. C'était au général Buell, le véritable vainqueur de Pittsbourg-Landing qu'était échu le commandement du Tennessée,

et il semble qu'il ait eu énormément à faire pour réorganiser l'armée et la remettre en état d'agir.

Du côté des séparatistes, le général Beauregard, en se rendant à Richmond, après l'évacuation de Corinth, avait remis le commandement au général Braxton-Bragg. C'est sous la direction de celui-ci que le général Forrest avait attaqué et repris au mois de juillet la ville de Murfreesboro.

On a vu dans le paragraphe qui précède quels désastres avaient éprouvés les fédéraux dans l'est et leur déroute après la bataille de Gainesville; malgré la distance qui sépare les deux pays dans lesquels avaient lieu les hostilités, on doit reconnaître qu'il y avait une grande influence exercée par les événements de l'un sur les événements de l'autre. L'armée qui couvrait Washington étant battue, empruntait des renforts à celle qui avait repris les positions de Pittsbourg et occupé celles de Corinth; or, cette armée n'avait pas trop de monde, et en l'affaiblissant, on l'avait rendue incapable d'agir. Les séparatistes, au contraire, sous l'influence des victoires de leurs généraux Lee et Jackson, avaient pu se réorganiser; des partisans hardis s'étaient armés à l'exemple de Morgan et reprenaient, portion par portion, le Missouri, le Kentucky et le Tennessée, d'où les armées régulières étaient sorties; enfin, au 1er septembre, après s'être avancé dans le Tennessée en harcelant les troupes fédérales de manière à ne pas engager une bataille, mais à tenir son ennemi en haleine tout en réorganisant les forces qu'il commandait, le général Braxton-Bragg

franchit la frontière du Kentucky à Albany, à la tête de deux corps d'armée composés chacun de trois divisions, formant ensemble trente mille hommes, cinq mille chevaux et quarante bouches à feu.

Le premier corps, sous les ordres du général Hardée, comprenait les divisions des généraux Buckner, Hilliard et Haughter.

Le deuxième, sous les ordres du général Léonidas Polk, avait pour divisionnaires les généraux Cheatham, Anderson et Maney.

Le corps du général Kirby-Smith apportait un appoint considérable à cette armée par sa force et par les talents de son chef. Ce corps était déjà, ainsi que je viens de le dire, au nord du Kentucky, dans une position d'où il menaçait à la fois Louisville et Cincinnati.

Avant de suivre le général Braxton-Bragg, retournons sur le Mississipi pour relater l'apparition d'un nouveau bâtiment cuirassé. Le navire fédéral *l'Essex*, sous les ordres du commodore Porter, était resté en arrière de la flottille de l'amiral Ferragut ; il descendait, à son tour, vers la Nouvelle-Orléans, lorsque, le 9 septembre, la canonnière confédérée, Williams H. Webb, fut aperçue par ses vigies ; l'*Essex* vira de bord et remonta le courant à la poursuite du vapeur sudiste, qui gagna néanmoins l'abri des batteries de Wicksbourg. L'*Essex* reprit alors sa route primitive; il canonna pendant deux heures la ville sans défenses de Natchez; il éteignit ensuite le feu d'une batterie de 34 pièces établie par les confédérés, vis-à-vis Port-Hudson, et arriva le 11 à la Nouvelle-Orléans.

L'*Essex* venait d'être terminé; il était construit sur les dessins et sous la direction du commodore Porter; son revêtement de fer était assez résistant pour que des boulets de dix pouces n'y produisissent qu'une faible dépression; ils se brisaient en éclats pour la plupart.

Maysville, dans le Kentucky, fut prise le 11 par le chef de partisans Morgan, et la ville de Palmyra (Missouri) subit le même sort le 12; la guerilla du chef Porter s'en rendit maîtresse après un assez vif combat.

Je reviens maintenant aux opérations qui eurent lieu dans le Kentucky et le Tennessée.

Le mouvement offensif du général Braxton-Bragg détermina une marche rétrograde des fédéraux qui suivirent les séparatistes dans le Kentucky. Les généraux Rosseau, Crittenden sorti des prisons du Sud, et Ammen dirigèrent leurs colonnes par Franklin sur Glascow où se rendaient également les généraux Wood, Mac-Cook et Schoeppf.

Des deux côtés, les chefs de ces troupes avaient donné, depuis dix-huit mois, des preuves de bravoure et de talent; on s'attendait donc à des événements graves et décisifs.

Entrés dans le Kentucky, par Albany, à plus de 120 kilomètres du chemin de fer de Louisville, les confédérés ne pouvaient pas avancer longtemps dans la direction du Nord, et ils se dirigèrent sur Glascow qui était le point de réunion de l'armée fédérale. Celle-ci, de son côté, n'était pas libre de se porter vers l'est pour y chercher l'ennemi; elle l'attendit, bien certaine qu'il

viendrait la chercher. Les fédéraux avaient pris un peu d'avance sur les sudistes et ils s'établirent à Munfordsville, dans une forte position couverte par un cours d'eau assez important; ils avaient négligé le corps des généraux Forrest et Warner qui étaient encore dans le Tennessée.

Le général Braxton-Bragg ne trouva personne à Glascow, et le 17 septembre, il arrivait à Munfordsville où il attaqua les unionistes. Ceux-ci se défendirent énergiquement; le combat dura trois jours, mais il se termina par la retraite de fédéraux qui perdirent beaucoup de monde et laissèrent cinq mille prisonniers aux séparatistes.

Aussitôt après cette brillante affaire, l'armée du général Braxton-Bragg marcha sur Louisville, où le général Buell se retirait.

La situation des armées ne permettait plus au général fédéral, G. Morgan, de rester à Cumberland-Gap qu'il avait conquis par une marche si difficile; ce point fut donc évacué spontanément, et le corps fédéral reprit avec autant de peines qu'il en avait éprouvées dans sa marche offensive, la direction du Nord.

Le général Grant commandait l'aile droite de l'armée fédérale dont le général Buell avait le commandement supérieur; le général Rosencranz, les généraux Hurlbuth, Stanley, Ord et Hamilton appartenaient à l'aile droite qui occupait le terrain compris entre le Tennessée et le Mississipi. Le général confédéré Price, qui cherchait à s'assurer le plus long tronçon du chemin de fer de Memphis, attaqua, le 19, le colonel fé-

déral Murphy, à Inka, entre Corinthe et Florence. Le colonel se défendit avec opiniâtreté, mais il avait déjà perdu sa position, et le général Price avait fait une riche capture d'armes, de munitions et d'approvisionnements, lorsque le général Rosencranz vint appuyer le premier avec deux divisions et un corps de cavalerie. Le général Price se retira, mais il put emmener toutes ses prises.

Dix jours plus tard, le gouverneur confédéré du Tennessée, général Harris, enveloppa Nashville à la tête des troupes des généraux Forrest et Anderson, détachées de l'armée principale. Le général Negley, qui commandait quinze mille fédéraux dans cette place, fut sommé de se rendre et refusa; il pouvait se défendre et attendit les événements qui allaient se précipiter.

En effet, le général Rosencranz, qui était à Corinth, avait envoyé des renforts au général Buell. Les généraux Price, van Dorn et Lowel, ayant appris cette circonstance, résolurent de l'attaquer, ce qui eut lieu le 3 octobre. Mais le général Grant, prévoyant cette agression, avait envoyé, de Jackson où était son quartier général, des renforts au général Rosencranz; celui-ci, après avoir été obligé de céder du terrain et avoir vu les confédérés maîtres de la plus grande partie de la ville, put, en effectuant un vigoureux retour offensif, les rejeter au delà de la rivière Hatchee qui coule au sud-ouest de Corinth. La retraite se faisait en désordre, lorsque le général Hurlbuth, venu en toute hâte de Bolivar, probablement par le chemin de fer,

et ayant rallié en route la division du général Ord, attaqua les confédérés et les mit dans une complète déroute. Pour la première fois depuis le commencement de la guerre, les fédéraux poursuivirent leurs ennemis et les harcelèrent pendant six jours, sans faire, à la vérité, beaucoup de chemin. Le général Grant rappela le général Rosencranz à Corinth ; il craignait, avec raison, que l'aile droite des confédérés, obtenant des succès dans le Kentucky et à Nashville, ne vînt l'attaquer et se jeter entre lui et les vainqueurs de Corinth. Si cette bataille n'a pas eu un caractère décisif, elle se distingue, cependant, de toutes les autres par la combinaison des mouvements de troupes qui ont renforcé le corps du général Rosencranz et amené sur la gauche des confédérés en retraite les divisions des généraux Hurlbuth et Ord.

Le général Buell avait pu réparer à Louisville, au moyen des chemins de fer de l'Ohio, les pertes de Munfordsville; au bout de trois semaines il reprit l'offensive et se porta sur Bardstown, extrémité d'un embranchement du chemin de fer de Nashville. Le général Braxton-Bragg s'était replié sur Springfield, à l'est de Bardstown et, ne trouvant pas la position assez forte, il en avait occupé une autre à Perryville distant de vingt kilomètres au sud-est. Les confédérés furent attaqués, le 8 au matin sur leur gauche, par les généraux Rosseau et Mac-Cook ; ils manœuvrèrent de façon à tourner ces deux généraux qui demandèrent du secours au général en chef. Au même moment,

une attaque du général Crittenden sur la droite dégagea les deux premiers, et rétablit le combat qui ne cessa qu'avec le jour. Pendant la nuit, les confédérés évacuèrent leur position ; ils n'avaient combattu que pour donner le temps à quatre mille charriots chargés de vivres enlevés dans le pays, de se mettre en sûreté. Les fédéraux ne firent aucune tentative pour troubler la retraite qui continua par Liberty, vers la frontière du Tennessée.

La garnison de Nashville fit une sortie le 9 octobre, et livra aux confédérés un combat malheureux dans lequel elle perdit beaucoup de monde tués ou blessés et 175 prisonniers.

Le partisan Morgan occupa, le 18, l'importante ville de Lexington dans le Kentucky, mais il ne crut pas devoir y rester devant le corps que commandait le général fédéral Dumont. La hardiesse de Morgan semblait augmenter à mesure que sa position devenait plus compromise ; Lexington n'est qu'à 60 kilomètres de Perryville, et au nord-est de cette position abandonnée depuis dix jours par le général Braxton-Bragg ; Morgan était donc isolé, mais cette situation était habituelle pour lui et ne lui donnait aucune inquiétude.

Bien que les partisans du Missouri continuassent à combattre avec avantage, la ville de Palmyre fut reprise le 20 octobre par le général fédéral Mac-Neil. Cette conquête fut signalée par le meurtre de 10 prisonniers séparatistes, tous Missouriens, que le général

du Nord rendit responsables de la vie d'un individu nommé Allsman qui avait disparu le jour de l'occupation de la ville par le corps des partisans.

Le général Grant fit un mouvement vers le sud ; les événements du Kentucky lui permettaient de prendre l'offensive à son tour, et il transporta son quartier-général de Jackson à Holly-Spring dans l'État de Mississipi.

En même temps, le général Mac-Clernand était chargé d'organiser à Colombus, dans le Kentucky, une armée de 40 000 hommes, cavalerie et artillerie comprises, pour agir sur le Mississipi et conquérir enfin cette grande artère commerciale et stratégique. Cette organisation rencontra de sérieuses difficultés et le général ne commença pas immédiatement ses opérations.

Un combat isolé eut lieu dans l'Arkansas, non loin de Little-Rock, le 28, entre la division du général Blunt, faisant partie du corps que commandait le général fédéral Curtis et 6000 confédérés, sous les ordres du général Marmaduke. Les confédérés résistèrent pendant plusieurs heures et se retirèrent en bon ordre sans être poursuivis.

Il y eut un nouveau combat le 7 décembre à Prairie-Grave, entre les corps des généraux Hindman, confédéré et Herron, du Nord; les fédéraux restèrent maîtres du champ de bataille.

Le partisan Morgan continuait ses audacieuses entreprises dans le Tennessée, après avoir exploré presque tout le Kentucky ; le 8 décembre, il surprit et fit prisonnière à Hartsville une brigade fédérale compo-

sée de deux régiments de l'Ohio, un de l'Illinois et un escadron de cavalerie d'Indianna ; il conduisit sa prise en lieu de sûreté, puis il se remit en campagne.

Le colonel confédéré Forrest, à la tête d'une guerilla nombreuse, attaqua le 18 décembre la ville de Lexington, dans le Kentucky, la même que Morgan avait occupée un instant, deux mois plus tôt. Les troupes fédérales étaient trop faibles pour résister à cette attaque et se retirèrent sans combattre.

Après avoir occupé Holly-Spring, dans le Mississipi, le général Grant avait fait un mouvement vers le nord pour se rapprocher de Memphis et hâter les préparatifs que faisait le général Mac-Clernand pour essayer une seconde fois de déblayer le cours du fleuve. En vue d'un succès sur lequel ils comptaient avec certitude, les volontaires fédéraux et les habitants du Tennessée partisans de l'Union, occupés toujours de production et surtout de trafic, avaient amassé, sous la protection du quartier général, environ quatre mille balles de coton. L'administration de l'armée avait de son côté réuni pour près de trois millions d'approvisionnements, et toute cette richesse fut laissée sous la garde d'un corps de troupes insuffisant.

L'expérience en donna la preuve le 19 décembre ; le général confédéré Van-Dorn, l'un de ceux qui avaient subi le désastre de Corinth, mais qui avait promptement reformé son corps d'armée, attaqua et prit sans y trouver de résistance la ville de Holly-Spring. Tout ce qui s'y trouvait, appartenant aux unionistes, fut détruit ainsi que deux cent cinquante

wagons chargés. Les séparatistes se retirèrent après avoir exécuté ce coup de main.

Quelques jours après, la flotte réunie à Memphis se mettait en route pour Wicksbourg ou plutôt pour la rivière Yazoo, où toutes les embarcations au nombre de 70 furent réunies le 25. Le débarquement des troupes eut lieu le 26, et le même jour les camps furent établis en vue des crêtes du camp retranché.

L'armée était commandée par le général Shermann, ayant sous ses ordres les généraux Steele, Smith, Morgan, Howey et Blair; elle attaqua les retranchements le 27, mais fut repoussée sans avoir pu entamer un seul point des lignes confédérées. Le lendemain, toute l'armée s'avança contre les parties orientales et septentrionales du camp confédéré, tandis que les chaloupes canonnières lançaient des bombes et des obus sur les hauteurs, négligeant les batteries du rivage qui ne pouvaient rien contre les troupes assaillantes. La défense fut aussi énergique que l'attaque était impétueuse, et elle triompha comme la veille. Des troupes fraîches étant arrivées dans le camp retranché pendant la nuit du 28 au 29, de nouvelles dispositions furent prises par les assiégés, et la dernière attaque des fédéraux fut plus désastreuse encore que les précédentes; ils se retirèrent de leur première position et vinrent s'appuyer au fleuve, sous la protection des canonnières. Ils avaient perdu 8000 hommes.

La division du général Howey ne put rejoindre le gros de l'armée et dut, par suite, se disperser. Le feu des canonnières avait été tout à fait inefficace, mais

plusieurs avaient beaucoup souffert sous le feu des batteries confédérées.

Le général Grant, en apprenant l'échec de Wicksbourg, envoya le général Mac-Clernand sur l'Yazoo avec l'ordre de prendre, des mains du général Sherman, le commandement de l'armée qui avait subi une si rude épreuve.

Le 28, Morgan avait occupé Elisabethtown dans le Kentucky, sur le chemin de fer de Nashville à Saint-Louis, et coupé ce chemin par lequel l'armée du général Buell et Nashville elle-même étaient approvisionnées. Cette opération, comme toutes celles de cet habile et intrépide chef, avait eu les plus fâcheuses conséquences pour les armées fédérales qui manquaient de vivres et de munitions.

Dans l'Arkansas, un parti séparatiste fut battu le 29 décembre à Van-Buren, près de la frontière occidentale, par les généraux Blunt et Herron qui avaient franchi les monts Boston et rejetèrent les confédérés sur la rive droite de l'Arkansas. Les unionistes prirent, à la suite de cette affaire, trois bateaux à vapeur.

Après le combat de Corinth, le général Rosencranz s'était porté au secours de Nashville que le général Buell n'avait pas cru devoir dégager, tenu en échec comme il l'était par le partisan Morgan et deux autres. Une portion des troupes de l'aile droite fédérale avait suivi le premier de ces généraux qui réunit à Nashville environ 50 000 hommes et 100 pièces de canon.

Le général Braxton-Bragg, de son côté, avait rassemblé à Murfreesboro, à environ 50 kilomètres

de Nashville, des forces un peu supérieures et il s'était établi dans une position retranchée qui paraissait extrêmement forte. Le général unioniste partit de son point de concentration le 26 décembre avec toutes ses forces; il ne fit qu'escarmoucher pendant les trois jours suivants et attaqua la position des confédérés le 30 au matin. Appuyés à Murfreesboro, les fédéraux étaient partagés en trois corps; la droite était sous les ordres du général Mac-Cook et composée des divisions Davis, Sheridan et Johnson ; le centre, commandé par le général Thomas, comprenait les divisions Negley et Rosseau ; la gauche, dirigée par le général Crittenden, se composait de la division de ce général et de la division Wood; les divisions Van Cleve et Palmer étaient en réserve.

La droite des confédérés, commandée par le général Léonidas Polk, était formée des divisions Buckner, Cheatham et Breckenridge ; le général Kirby-Smith commandait le centre, composé aussi de trois divisions; enfin les divisions Mac-Cown, Withers et Anderson étaient à la gauche sous les ordres du général Hardée. Il y avait en outre une réserve de 7000 conscrits du Tennessée sous les généraux Samuel Anderson et Pillow ; enfin 6000 cavaliers que commandaient les généraux Wheeler et Forrest.

Les troupes confédérées avaient un grand nombre de réserves tout récemment arrivées sous les drapeaux, et cette circonstance était une cause d'affaiblissement sur le champ de bataille.

La bataille s'engagea le 30 sur toute la ligne des retranchements préparés d'avance par les confédérés ;

pendant deux jours, les efforts des fédéraux furent impuissants pour enfoncer cette ligne formidable ; ils avaient été battus le 31, avaient repris quelque avantage le 1er janvier, mais le 2 ils manquèrent à la fois de vivres et de munitions ; aussi n'y eut-il le 3 qu'un combat d'artillerie, et dans la nuit du 3 au 4 le général Braxton-Bragg évacua sa position pour en prendre une autre près de Tullahoma. Son but était de s'éloigner des cours d'eau navigables qui prêtaient aux fédéraux un appui des plus utiles, tandis que les confédérés n'en pouvaient rien tirer. La nouvelle position du général-Braxton-Bragg était fort avantageuse ; elle touchait au chemin de fer de Chattanooga ; elle était couverte par un cours d'eau assez fort pour être un obstacle, et sa gauche s'appuyait à Shelbyville. La bataille de Murfreesboro n'était pas une défaite pour les confédérés ; ils étaient prêts à recommencer, et les renforts leur arrivaient journellement.

Les fédéraux eurent à Murfreesboro 1533 tués, 7245 blessés et 2800 prisonniers, en tout une perte de 11 500 hommes et de 28 canons. La perte des confédérés est évaluée à 12 000 hommes.

Dans un autre combat livré près de Redmount, petite ville du Tennessée, le général fédéral Sullivan battit le général Forrest, et lui prit 350 chevaux, 1000 armes et 400 prisonniers.

L'année 1862 a été désastreuse pour les confédérés dans l'ouest et le sud ; il n'y avait plus que des partisans dans le Missouri, l'Arkansas et la Louisiane. Le Mississipi était abandonné de Saint-Louis à Wick-

sbourg, et, bien que cette dernière position eût résisté à deux attaques très-vives, il y avait à craindre que de nouveaux efforts ne triomphassent de sa résistance. Le Kentucky, deux fois envahi par les troupes du Sud, était rentré sous la domination fédérale, et le Tennessée paraissait également dégagé depuis la bataille de Murfreesboro.

Au sud de Wicksbourg, le Mississipi était libre pour la marine du Nord, et la clef de ce fleuve, la grande cité communale, la Nouvelle-Orléans, avait repris l'étendard de l'Union.

Malgré ces événements, l'énergie des habitants du Sud n'était point abattue ; la haine qu'ils portaient aux fédéraux était arrivée au paroxysme ; rien ne leur coûtait pour s'affranchir de l'autorité d'une nation qui, dans son intérêt propre et pour protéger le développement de son industrie, de sa richesse, avait fait fléchir sous le poids des charges fiscales de nombreuses populations agricoles. Les mesures prises pour l'abolition de l'esclavage n'avaient pas produit autant de mécontentement dans le Sud que l'élévation des tarifs, bien qu'aux yeux des séparatistes l'émancipation des noirs fût un attentat à la propriété, ce qui était légalement et constitutionnellement exact. Mais c'est, comme je l'ai déjà dit, la guerre portée sur le territoire d'États indépendants suivant la lettre de la constitution, qui avait excité au plus haut degré l'ardeur belliqueuse des habitants du sud-ouest.

On verra dans les chapitres suivants comment se sont traduits les sentiments des confédérés, et à quelles

causes on doit attribuer la fin de la guerre, en outre des avantages remportés sur les champs de bataille.

III

OPÉRATIONS MARITIMES.

Le 1er janvier 1862, la brigade de débarquement du général Stevens, qui occupait l'archipel de Port-Royal, tenta une attaque contre le chemin de fer de Savannah à Charleston, à la hauteur de Beaufort-Ferry, mais elle trouva des forces supérieures, sous les ordres du général confédéré Lee, et elle revint dans ses cantonnements.

La grande armada formée à Annapolis, port principal du Maryland, sur la baie de Chesapeake, fut prête à partir dès le commencement de l'année; elle portait trente mille hommes de troupes de débarquement, des armes, des munitions, des vivres, et se composait de cent vingt-cinq navires de toute classe. Le général Burnside commandait les troupes, et la flotte était sous les ordres du commodore Goldsborough. Partie le 9 janvier d'Annapolis, elle était le 12 sous le fort Monroë et en repartit le 13, malgré un brouillard très-intense qui contraria singulièrement la marche de cette immense flotte; elle n'arriva dans les parages d'Hatteras que du 16 au 17. La mer était mauvaise; la moitié seulement des navires put franchir la barre du passage donnant accès dans la baie de Pamlico et par conséquent dans celle d'Albermale. Les vapeurs *City of New York*, dont le chargement

était évalué à un million de francs, *Pokahontas*, *Louisiana*, *Easter-Queen*, *Voltigeur*, ainsi que les canonnières *Zouave* et *Grapeshot*, s'échouèrent et se perdirent totalement; les équipages et les troupes embarqués, à peu d'exceptions près, furent sauvés. Il fallut quelque temps à cette expédition pour se remettre du combat que lui avaient livré les éléments, et pendant ce repos forcé, une autre expédition fut tentée plus au sud.

Le 26 janvier, une division d'environ huit mille hommes fut embarquée dans l'archipel de Port-Royal, pour opérer contre le fort Pulaski et ensuite contre Savannah. Cette entreprise ne réussit pas; sa force n'étant pas suffisante, l'attaque projetée fut remise, pour avoir le temps de réunir plus de monde.

Au commencement de février, la flotte du commodore Goldsborough ayant réparé ses avaries sous la protection des forts Clarke et Hatteras, conquis en 1861, attaqua l'escadre séparatiste placée sous les ordres du commodore Lynch et ayant pour mission de concourir à la défense de l'île Roanoke, position extrêmement importante entre la baie d'Albermale et celle de Pamlico, derrière la Longue-Ile, langue de terre ou digue naturelle qui court en ligne droite du cap Henry au cap Hatteras. La flotte confédérée fut détruite, à l'exception de deux navires qui parvinrent à se retirer. Le bâtiment portant le pavillon amiral a coulé, et le commodore Lynch n'ayant pas reparu, on pense qu'il a péri avec tout son équipage. La nuit suivante, le général Burnside débarqua avec dix mille

hommes qui, le 8 au matin, attaquèrent successivement six forts armés ensemble de quarante canons de gros calibre, et s'en emparèrent en faisant trois mille prisonniers, au nombre desquels était le général Hill, commandant en chef. Le général Wise, qui commandait en second, put quitter l'île avec environ deux mille hommes qu'il conduisit à Norfolk.

Le 9 février, le commodore Goldsborough fit occuper Elizabeth-City, ville située à l'embouchure du canal de Norfolk à Camden, dans une crique de la baie d'Albermale. Edenton, plus à l'ouest et port d'une assez grande importance, a été pris le 12. Le succès de cette expédition fut un coup très-sensible pour la confédération, d'autant que la Caroline du Nord, à laquelle appartiennent toutes ces localités, était celui des États confédérés où les tendances unionistes étaient les plus marquées. Malgré cette circonstance, le général Burnside ne put arriver jusqu'à Weldon, point de jonction des chemins de fer de Richmond à Charleston, et de Norfolk à Clarksville près de Boidtown, sur la frontière méridionale de la Virginie.

Tout ce que les Carolines et la Géorgie envoyaient à Richmond passait à Weldon, qui se trouvait ainsi une des clefs de la capitale confédérée. Le général Burnside n'a pas réussi dans son entreprise parce qu'il n'avait ni cours d'eau navigable ni chemin de fer à sa disposition. Il aurait fallu commencer par conquérir le Roanoke, en s'emparant des villes de Plymouth, Williamston, Palmyra, Jackson et Halifax qui commandent le cours du fleuve.

Une partie du corps d'armée fédéral qui occupait l'archipel de Port-Royal, aborda la terre ferme et, au nombre de treize mille hommes, se dirigea au sud-ouest vers Savannah. Il attaqua le 15 le fort Jackson, armé de vingt bouches à feu dont dix canons de vingt-quatre, sept de campagne et trois obusiers; le fort, construit en terre, au milieu d'un marais, résista énergiquement; il ne fut pas pris, mais les fédéraux occupèrent l'île de Florian, à l'embouchure de la Savannah, et leurs canonnières purent intercepter les communications entre la ville et le fort Pulaski.

Le 8 mars a été signalé par un fait de guerre maritime étrange, inattendu et prodigieux par ses résultats.

La flotte fédérale de l'océan était réunie dans la rade d'Hampton, au sud du fort Monroë, devant Newport-New-Point et en face de la rivière Élisabeth, rade de Norfolk et de Portsmouth. Cette flotte se composait de trois belles frégates à voile : le *Cumberland*, le *Congress* et le *Saint-Lawrence*, de deux grandes frégates à hélice : le *Minnesota* et le *Roanoke;* enfin du *Wittehal* et du *Reindeer*. Le *Monitor* rejoignit cette escadre le 9, dans la matinée.

Vers une heure de l'après-midi, la veille, on avait aperçu du fort Monroë et de tous les bâtiments, un navire ressemblant à une maison submergée, avec une cheminée d'où s'échappait une fumée noire et épaisse, qui descendait lentement la rivière Élisabeth. A la même heure, on signalait, dans la rivière James, marchant à toute vapeur, deux navires cuirassés: le *Yorktown* et le *Jamestown* appartenant à

la confédération du Sud, qui venaient du haut de la rivière.

Les fédéraux se préparèrent au combat; ils savaient que les confédérés avaient renfloué une belle frégate construite dans le nord, et en armement à Norfolk, incendiée et coulée le 19 avril 1861, au moment où ce port avait été abandonné. Le feu avait très-peu endommagé la carcasse; elle reçut une armature de fer toute particulière, qui laissa hors de l'eau une ligne de sabords, couvrit le pont d'un toit plat, et garnit l'avant d'un éperon acéré; une puissante hélice faisait manœuvrer cette nouvelle machine de guerre; la frégate s'appelait primitivement le *Merrimac*, du nom d'une rivière du Massachussets; sous sa nouvelle forme, elle fut nommée *Virginia*, mais cette désignation ne tint pas, et c'est la première qui lui a survécu.

Le général Wool, commandant au fort Monroë, et le chef de l'escadre fédérale avaient été avertis que la transformation de la *Virginia* était terminée, et que ce navire allait prendre la mer pour les attaquer. Ils ne crurent pas cet avis sérieux; mais le gouvernement de Washington ayant reçu une information analogue, crut devoir faire partir immédiatement pour la rade d'Hampton, la batterie blindée l'*Éricson*, désignée désormais sous le nom de *Monitor*, devenu générique dans le langage maritime universel.

Le *Cumberland* et le *Congress* tirèrent quelques coups de canon pour avertir le *Minnesota* et le *Roanoke* de l'approche du danger. Le *Merrimac* se lança à toute vapeur et en ligne directe sur le *Cumberland;* le *James-*

town et le *Yorktown* décrivirent un demi-cercle pour envelopper les autres frégates fédérales. Le *Cumberland* ouvrit le premier le feu contre l'étrange navire qui l'attaquait; le *Congress* y ajouta sa bordée, et malgré la puissance des projectiles de fort calibre, qui tous portèrent, le *Merrimac*, un instant raboté, continua sa course après avoir fait feu de ses deux canons d'avant sur le *Cumberland*; il le joignit, enfonça son éperon dans le bordage, puis se retira à peu de distance. Plusieurs décharges de ses formidables canons endommagèrent la frégate; enfin, un second coup d'éperon fit une large ouverture dans le flanc du bâtiment fédéral, qui coula rapidement, envahi par les flots auxquels la brèche livrait passage. L'équipage, composé de 250 hommes, combattit jusqu'à la dernière extrémité; la moitié périt avec le navire, le reste se sauva à la nage.

Aussitôt que le *Cumberland* eut disparu, le *Merrimac* se dirigea contre le *Congress*, qui, ayant engagé un vif combat avec le *Jamestown* et le *Yorktown*, et manquant d'un équipage régulier, n'attendit pas la terrible machine et amena son pavillon. Le *Jamestown* s'en approcha, prit à son bord les offficiers prisonniers de guerre, et laissa les marins s'échapper dans les canots. Les confédérés mirent le feu au *Congress* et le firent sauter.

Le *Minnesota* et le *Saint-Lawrence* s'étaient échoués en voulant aller au secours du *Cumberland*, le *Roanoke* avait éprouvé quelques jours avant des avaries qui le mettaient hors d'état de marcher, les deux autres na-

vires *Wittehal* et *Reindeer* s'étaient réfugiés sous les canons du fort.

Le *Merrimac* passa tranquillement la nuit au milieu de ses adversaires, et il se disposait le 9 au matin à se jeter sur le *Minnesota*, lorsqu'il vit venir à lui un autre navire informe, presque noyé, et n'ayant de visible qu'une tourelle et une courte cheminée. C'était le *Monitor*. Le *Merrimac* se dirigea à toute vapeur contre ce nouvel adversaire. Le choc fut terrible; le *Monitor* enfonça, mais reparut bientôt; il ne restait sur le pont que l'abri du pilote et la tour; les cheminées avaient disparu. Le *Merrimac* revint deux fois à la charge, et deux fois le *Monitor* résista; les boulets du plus fort calibre ricochaient sur la carapace de fer ou sur les parois de la tour, sans les entamer; de temps à autre, lorsque le navire confédéré présentait ses flancs, un éclair jaillissait et un projectile énorme venait frapper le *Merrimac*. Deux de ces projectiles pénétrèrent par des sabords; dix-sept hommes furent tués, et un plus grand nombre furent blessés. Parmi les derniers, était le capitaine Franklin Buchanan, qui commandait le navire; celui-ci dut alors regagner la rivière Élisabeth et le port de Norfolk. Le duel entre les deux nouvelles machines de guerre avait duré cinq heures; le combat fut aussi acharné de près, où le *Merrimac* arrivé bord bord a vainement tenté l'abordage, que de loin pour donner aux projectiles toute leur puissance de destruction. Le *Monitor* était commandé par le capitaine Worden; il resta maître de la rade, et la rivière James était dès lors accessible.

Le commodore fédéral Dupont s'empara le 13 mars de Saint-Augustin, dans la Floride, et quelques jours après de Jacksonville. Toute la péninsule se trouva ainsi au pouvoir des unionistes. La première de ces villes est bâtie sur une petite lagune formée par l'île Arrastatia; l'autre, à environ 50 kilomètres, vers le nord, est sur la rivière Saint-John au point où, après un cours dirigé du sud au nord, elle tourne à l'est pour se jeter dans l'Océan atlantique.

Le général Burnside dut renoncer à son projet d'occuper Weldon, et il revint au bord de la mer, dont il ne lui était pas plus permis qu'à ses collègues de s'éloigner autrement que sur la direction d'un chemin de fer.

Revenu dans la baie de Pamlico, le général Burnside résolut de s'emparer de Newbern, sur la rive droite de la Neuse et sur le chemin de fer de Goldsboro à Beaufort. On comprendra l'importance de Newbern, en remarquant que Goldsboro est une des principales stations entre Wilmington et Richmond; ainsi, il est possible à une armée entreprenante d'arriver, en partant de Newbern, à se rendre maîtresse de la ligne que je viens de citer pour marcher ensuite sur Richmond ou sur Wilmington.

Les confédérés étaient au nombre de quinze mille près de Newbern; le général Branch les commandait. Après trois heures de combat, ils furent repoussés et abandonnèrent la ville après avoir essayé de l'incendier; ils laissèrent aux mains des fédéraux trois batteries, quarante-huit pièces de place, trois mille armes de main et plus de deux cents prisonniers.

Au 15 mars, le général fédéral Hunter remplaça le général Sherman à Port-Royal.

L'occupation de Newbern par les unionistes eut, vers le 20 mars, un résultat qu'il était facile de prévoir ; les confédérés évacuèrent Beaufort, et un détachement de l'armée du général Burnside l'occupa immédiatement. Beaufort est le seul port de la Caroline du sud où puissent aborder les navires tirant plus de 4 mètres d'eau ; il est en arrière de l'île où se trouve le cap Lookut, et au point de changement de direction de la côte qui tourne vers le sud-ouest. Le vapeur confédéré *Nashwiller*, ancré dans la rade, est parvenu à forcer le blocus et à gagner la pleine mer.

Tandis que l'expédition du général Burnside relevait la bannière de l'Union dans la baie de Pamlico, une autre portion des forces maritimes du nord attaquait au commencement d'avril le fort Pulaski, situé sur l'île Cockspur à l'embouchure de la Savannah. Ce fort est un pentagone dont les remparts ont une hauteur de 12 à 13 mètres ; il a été commencé en 1831 et terminé depuis peu d'années ; il avait une garnison de trois cent cinquante hommes, commandée par le colonel Olmstead. Les batteries fédérales de l'île Tybée canonnaient cet ouvrage ; les navires armés de canons de fort calibre se joignaient à ces batteries, et le 11 avril le commandant voyant sept brèches à sa place, se rendit sans conditions. Il y avait encore dans le fort Pulaski quarante milliers de poudre, sept mille projectiles, quarante-sept canons et pour trois mois de munitions.

A la même époque, les trois navires cuirassés *Merrimac*, *Jamestown* et *Yorktown* descendirent la rivière James, et vinrent jusqu'à Newport-News; la flotte fédérale n'accepta pas le combat, et les frégates sudistes s'emparèrent sans opposition de trois transports fédéraux qu'ils emmenèrent. Le *Gassendi* et le *Catinat* de la marine française, ainsi que le navire anglais *Rinaldo*, étaient à l'ancre à Newport-News.

Dans le sud, un détachement de 2400 fédéraux, parti de Ship-Island à l'embouchure du Mississipi, avec douze obusiers, s'empara de Pass-Christian, ville située sur la droite en entrant dans la baie de Saint-Louis, à 80 kilomètres à l'est de la Nouvelle-Orléans. Les fédéraux cherchaient ainsi des points d'appui pour la tentative qu'ils projetaient contre cette dernière ville.

Quelques jours après, le 18 avril, le général Reno, détaché de l'armée du général Burnside, exécutant une reconnaissance vers Élisabeth-City, au nord de l'Albermale-sound, rencontra les confédérés retranchés à Camden; il les attaqua, combattit pendant quelques heures, et fut contraint de se retirer devant des troupes de renfort envoyées de Norfolk. Cette entreprise avait échoué, et la garnison fédérale d'Élisabeth-City n'était pas assez forte ni assez sûre de se maintenir pour s'aventurer à porter secours au général Reno.

Depuis le mois de mars, un corps de débarquement se trouvait dans les parages de la Nouvelle-Orléans; j'ai dit plus haut par quelle expédition les fédéraux s'étaient rendus maîtres de Pass-Christian, à l'est de la

baie de Saint-Louis; maintenant j'ai à rapporter les événements dont la capitale de la Louisiane a été le théâtre.

L'amiral Ferragut avait sous ses ordres les vapeurs *Broocklin*, *Hartford*, *Mississipi*, *Richmond*, *Pensacola*, *Varema*, *Iroquois* et *Oneïda*; plus les canonnières *Katahdin*, *Westfield*, *Cayuga*, *Pinda*, *Itaska*, *Clifton*, *Kanawha*, *Meamy*, *Siota*, *Winona*, *Owasco*, *Kineo*, *Wissahickon*, *Harriett-Lane*, *Killotismy*, et 22 bombardes. En tout 46 vaisseaux, 286 canons et 22 mortiers.

La marine confédérée était, sur ce point, hors d'état de s'opposer à l'entreprise; mais de puissants moyens de résistance avaient été réunis sur le littoral, et dans l'intérieur au bord du Mississipi.

La Nouvelle-Orléans, vaste cité industrielle, commerçante et le principal marché d'esclaves, est bâtie sur la rive gauche du Mississipi, à 150 kilomètres de l'embouchure appelée South-Pass. Entre la Nouvelle-Orléans et la mer, le fleuve coule du nord-ouest au sud-est, sur une presqu'île basse, étroite, marécageuse, qui semble formée du limon transporté par les eaux. La baie de Barataria communiquant avec le lac Washa, baigne au sud-ouest la presqu'île. Au nord-est, le delta est bordé par la Black-Bay comprise entre lui et la presqu'île de Saint-Bernard. Au nord de cette presqu'île, dont les côtes sont très-découpées, se trouve le lac Borgne, qui communique par le Rigolet, passage long et étroit au lac Pontchartrain. Ce dernier, au nord et à 8 kilomètres de la ville, est un véritable golfe qui

a 65 kilomètres de l'est à l'ouest, et 40 du sud au nord; il reçoit deux rivières navigables : l'Amite, qui forme à l'ouest le lac Maurepas, et la Tangipahoa se dirigeant du nord au sud; Lakeport, près de la Nouvelle-Orléans, Manchac, Madison et Mandeville au nord sont des ports du lac Pontchartrain. La végétation est riche dans cette contrée, mais la nature du sol n'admet sur la plus grande portion des environs de la ville que des cyprès chauves qui ont fait nommer cyprières les terrains où ils croissent, et des prairies humides et marécageuses. Quelques-unes de ces prairies sont appelées tremblantes; elles se composent de croûtes à peu près résistantes, flottant sur une vase liquide. Ces îlots oscillent sous le poids de l'homme, et se rompent quelquefois; alors on enfonce, et l'on est perdu.

Les prairies tremblantes sont la patrie des alligators, des serpents à sonnettes et des serpents congos.

Les approches de la Nouvelle-Orléans sont défendues par six forts et de nombreuses batteries. Les forts sont :

1° Sur le fleuve, à 50 kilomètres de la passe du sud et vis-à-vis l'un de l'autre, Jackson sur la rive droite, et Saint-Philippe sur la rive gauche.

2° Sur les Rigolets, gardant les passages par lesquels on pénètre dans le lac Pontchartrain, les forts Wod, Pike, Macomb et Bienvenue.

3° Au fond de la Black-Bay, le fort Dupré, sur le Bayou, ou canal joignant cette baie au lac Borgne.

4° Le fort Livingston, à l'entrée de la baie de Barataria.

Le cours du Mississipi était obstrué à la hauteur des

forts Jackson et Saint-Philippe, de manière à retarder la navigation et à tenir les bâtiments sous le feu de ces forts.

Des batteries armées de canons rayés d'un fort calibre, bordaient le Mississipi entre les forts et la ville. Il y en avait également au nord des Rigolets, et tout le long des rives du lac Pontchartrain, au nord de la Nouvelle-Orléans. L'armée chargée de défendre la ville comptait 32 000 hommes sous les ordres des généraux Mansfield-Lowel et Ruggles.

Il est facile de reconnaître, d'après ces détails, quels puissants obstacles s'opposaient à une attaque de la Nouvelle-Orléans; néanmoins, cette attaque eut lieu et fut couronnée de succès.

Dès le mois de mars, des canonnières fédérales avaient remonté le Mississipi et canonné le fort Jackson, mais elles étaient isolées; on attendit que les forces maritimes fussent plus importantes, et que le corps de débarquement fût réuni.

Le feu s'ouvrit contre les forts du Mississipi le 14 avril; les confédérés ripostèrent avec énergie; ils étaient au nombre de 3000 dans ces forts, sous les ordres du général Duncan avec 170 canons rayés; plusieurs canonnières furent très-maltraitées; une d'elles coula sous les boulets des forts. Pendant dix jours, le feu ne se ralentit pas; près de vingt-cinq mille projectiles furent jetés par les fédéraux dans le fort Jackson. Le général Mansfield-Lowel écrivait le 20 au général Duncan : « ... Dites » à vos hommes que leur conduite héroïque pendant » l'un des plus terribles bombardements dont l'histoire

» fasse mention, leur vaut une admiration et une sym-
» pathie générales. Leurs parents et leurs amis ont
» une confiance aveugle dans leur habileté et dans
» leur courage. »

Le général Duncan répondit à cette lettre :

« Le bombardement continue, et plusieurs fois nos
» canons en barbette ont été démontés. Nous réparons
» de notre mieux nos dommages. Vingt-cinq mille
» bombes ont été lancées par les fédéraux depuis dix
» jours ; mille environ sont tombés dans le fort. »

Le 23, une canonnière fédérale força le passage ; le 24, toute la flottille franchit l'intervalle entre les deux forts, et se dirigea sur la Nouvelle-Orléans, où elle arriva bientôt, ne prenant aucun souci de l'action des forts laissés sur le passage.

L'amiral Ferragut fit à la ville la sommation suivante :

« Les droits des individus et la propriété seront as-
» surés ; je demande donc la reddition sans réserve de
» la ville, et je demande que les emblèmes de la sou-
» veraineté des États-Unis soient arborés aujourd'hui
» à midi à l'hôtel de ville, sur la Monnaie et sur la
» Douane. »

M. Monroë, maire, fit la réponse suivante :

« Je ne saurais trouver parmi mes administrés un
» renégat assez insensé et assez misérable, qui osât
» souiller de sa main l'emblème sacré des États confé-
» dérés, et il n'y a pas un homme parmi nous dont la
» main et le cœur ne se paralyseraient à la pensée

» d'arborer un drapeau auquel nous n'avons pas so-
» lennellement prêté serment. »

Malgré cette fière réponse, la ville fut occupée sans résistance par un bataillon de troupes de marine; il n'y eut pas de combat, car les généraux Mansfield-Lowel et Ruggles s'étaient retirés avec leurs troupes à 120 kilomètres sur le chemin de fer de Jackson; avant leur départ, les confédérés ont détruit tous les navires qui se trouvaient aux quais de la ville et sous les divers forts du lac Pontchartrain ou du lac Borgne, qui furent évacués. Le général Mansfield-Lowel avait fait détruire le coton et les marchandises emmagasinés, et avait fait sauter le navire cuirassé le *Mississipi*. La capitale de la Louisiane fut ainsi conquise par les unionistes. Les forts Saint-Philippe et Jackson se rendirent le 1er mai au capitaine Porter. Le général Butler, qui avec six mille hommes de débarquement avait fait une diversion sur les lacs Borgne et Pontchartrain, vint débarquer à Lakeport, et prit le commandement supérieur de la Nouvelle-Orléans. Cette ville devint le chef-lieu du département du golfe.

Il ne restait plus aux confédérés, sur le Mississipi, que Port-Hudson, Wicksbourg et Memphis.

Le général Butler, à peine établi à la Nouvelle-Orléans, prit des mesures très-rigoureuses contre les partisans de la sécession; on a parlé même de châtiments corporels infligés à des femmes qui n'avaient pas assez d'enthousiasme pour l'Union.

Le 11 mai, les consulats de France, d'Espagne et des Pays-Bas furent occupés militairement, sous le

prétexte que les consuls entretenant des intelligences avec les confédérés, avaient pris part à la guerre civile et compromis leur caractère d'inviolabilité. Au consulat des Pays-Bas, le général s'empara de 800 000 dollars (4 millions de francs), transférés par la banque des citoyens à la maison Hope d'Amsterdam, et destinés à payer les intérêts des obligations émises par la confédération du Sud.

L'administration du général, ancien avoué, fit une impression profonde dans toute la confédération ; elle excita un redoublement de zèle pour la défense du sud, et l'indignation fut au comble lorsqu'on apprit que M. W. Munford, citoyen respecté de la Nouvelle-Orléans, avait été pendu le 6 juin pour avoir abattu le drapeau fédéral hissé sur l'hôtel de la Monnaie. M. Munford, né en 1819, a laissé une femme jeune encore et plusieurs petits enfants; il est mort avec un courage stoïque, en protestant de son attachement inaltérable à la cause du Sud.

Il convient de retourner en arrière pour reprendre la relation des événements auxquels la marine a pris part sur d'autres points du vaste théâtre de la guerre.

Le 10 mai, après l'occupation de la Nouvelle-Orléans, les confédérés ont évacué l'arsenal de Pensacola, où ils pensaient ne pouvoir plus se maintenir. Ils n'avaient pas réparé entièrement les dégâts causés dans cet établissement au mois de novembre 1861 par l'artillerie du fort Pickens, et ils sentaient la nécessité de concentrer toutes leurs forces sur les points du territoire les plus directement menacés par les

grandes armées de l'Union, le Tennessee et la Virginie; ils avaient reconnu et ils savaient par eux-mêmes que les succès remportés sur les côtes n'avaient pas de bien graves conséquences, car les troupes de débarquement ne pouvaient jamais être assez nombreuses pour s'éloigner du littoral où le défaut de communication les confinait toujours.

A cette époque, le président Lincoln lui-même, en vertu de sa qualité de commandant en chef des armées fédérales, dirigea une expédition sous les ordres réels des généraux Wool et Mansfield, contre Norfolk, où avait été armé le *Merrimac*, et Portsmouth, qui en était la succursale commerçante. M. Lincoln présida au débarquement des troupes à Willonghby, point en en face du fort Monroë. Le président avait désigné ce lieu lui-même. L'expédition ne rencontra aucun obstacle; le général séparatiste Huger ne se trouvant pas en forces suffisantes pour défendre les deux places, se retira sans engager de combat. Norfolk, sur la rive droite de la rivière Élisabeth, était par sa population la seconde ville de la Virginie; elle avait un très-bel arsenal; Portsmouth, en face et sur l'autre rive, était un port de commerce très-considérable. La perte de ces deux places était très-fâcheuse pour la confédération du sud, qui se voyait ainsi privée de ressources importantes pour sa marine. C'est à la suite de cette double conquête des fédéraux, comme je l'ai déjà rapporté, que le commodore Tattual fit sauter le *Merrimac*, qu'il ne pouvait plus conserver à la marine du sud.

Aussitôt après la prise d'une ville maritime par les

forces de l'Union, une proclamation du président Lincoln déclarait le blocus levé pour ce port, et c'est ainsi que Beaufort, Port-Royal et la Nouvelle-Orléans, furent libres à dater du 1er juin. Le 16, quelques jours après l'expédition de Norfolk, la flottille fédérale composée de cinq canonnières cuirassées, y compris le *Monitor*, avait remonté la rivière James et attaqué le fort Darling en avant de Richmond. La défense fut si vive que la flottille dut se retirer précipitamment après avoir perdu beaucoup de monde et subi de graves avaries; la première expédition avait été un succès éclatant, mais facile; la seconde fut une défaite.

Le 12 mai, la flottille de mortiers du capitaine Porter parut à l'entrée de la baie de Mobile, à l'est des bouches du Mississipi. Cette baie a 40 kilomètres de longueur du sud au nord; sa largeur à l'ouverture et dans sa partie moyenne est de 15 kilomètres; elle forme à l'est la baie de Bonsecours, qui a une longueur de 20 kilomètres, et est séparée de l'Océan par une étroite presqu'île à l'extrémité de laquelle est le fort Morgan, qui commande l'entrée de la rade et est armé de 132 canons. L'île Dauphin est devant la passe, un peu à l'ouest; elle partage donc en deux canaux l'accès de la baie; le fort Gaines, à l'extrémité orientale de l'île, vis-à-vis le fort Morgan, complète la défense; la passe qui se trouve entre l'île et la terre ferme à l'ouest n'est pas sûre. La profondeur de la baie ne permet pas aux navires d'un fort tonnage de pénétrer jusqu'au port de Mobile. Soit que le capitaine Porter n'eût mission que d'opérer une reconnaissance, soit

qu'il trouvât les forts et les batteries de côtes trop redoutables, la démonstration n'eut pas de suites; la flottille revint au bout de quelques jours à l'île des Vaisseaux.

Il y eut, le 16 juin, un combat sanglant sur l'île James devant Charleston; les fédéraux, sous les ordres du général Benham, occupaient une portion de cette île depuis quelque temps déjà; l'autre portion, où se trouve le village de Sécessionville, était au pouvoir des confédérés, qui avaient construit un ouvrage en terre couvrant le village, et désigné sous le nom de batterie de la tour. Le général Benham voulait s'emparer de cet ouvrage pour s'ouvrir le chemin de Charleston, et il l'attaqua après deux jours d'escarmouches. Malgré la vigueur de l'attaque et les efforts des généraux Stevens et Wright, la résistance des confédérés fut telle que la retraite devint inévitable après cet échec, le général Benham fut accusé d'avoir désobéi aux ordres de ses supérieurs, et rendu responsable de son entreprise. En Amérique comme ailleurs, on n'est justifié que par le succès.

L'île James fut évacuée le 28; les fédéraux se retirèrent à Édisto et à Hilton-Head; les confédérés, enhardis par leur succès de Sécessionville, se massèrent à Grahamsville sur le Whale-Creek, menaçant Port-Royal, dont la garnison n'était que de 3000 hommes.

Pendant les six derniers mois de 1862, les événements maritimes se sont notablement réduits; il y a eu beaucoup de mouvements, de transports, mais peu ou pas d'engagement. Le général Mitchell, qui avait di-

rigé deux expéditions heureuses dans le nord de l'Alabama, fut nommé le 1er septembre au commandement du département militaire du sud (Caroline, Floride et Géorgie), en remplacement du général Hunter, le même qui, animé d'un zèle abolitionniste, jugé malencontreux et intempestif, avait émancipé tous les esclaves des pays soumis à son commandement et avait été désavoué. Sa disgrâce fut la suite de cette démarche, si sévèrement jugée à Washington.

La corvette confédérée *la Florida* força le blocus des côtes du golfe le 4 septembre, et vint jeter l'ancre devant Mobile. La *Florida* a huit canons; c'est un bâtiment à vapeur d'une vitesse exceptionnelle. Le capitaine Maffit son commandant et ses treize hommes d'équipage étaient malades de la fièvre et incapables du moindre effort. Cette corvette, arrivée devant la baie de Mobile, se lança à toute vapeur au milieu de la flottille fédérale de blocus, passa à 20 mètres des canonnières, qui la criblèrent de boulets, en lui tuant un homme, mais qui ne purent l'arrêter ; la *Florida* vint jeter l'ancre en lieu sûr.

Le fort Saint-John, sur la côte de la Floride, fut pris le 2 octobre par les fédéraux ; ce fort commande l'embouchure de la rivière dont il porte le nom. Le 8, une expédition s'empara de Galveston, port très-considérable où aboutissent les chemins de fer du Texas, et y laissa une garnison suffisante pour en assurer la conservation avec l'appui de la marine.

Les entreprises des fédéraux contre les côtes atlantiques des États du Sud reçurent une impulsion nou-

velle; il y avait eu un ralentissement produit par les expéditions du golfe du Mexique, et on ne perdait pas de vue, à Washington, l'avantage qu'il y aurait à couper le chemin de fer qui reliait Richmond avec tout le sud de la confédération. On fit donc embarquer à Hilton-Head un corps d'environ quatre mille hommes sur quinze canonnières qui remontèrent, dans l'archipel de Port-Royal, le Boad-River, et vinrent aborder le 22 octobre à Mackay's-Point, près de Coosavatchie, station du chemin de fer de Charleston à Savannah. La troupe confédérée, qui avait mission de garder ces parages, ne pouvait résister, et elle se retira vers Charleston et fut poursuivie; les fédéraux se croyaient sûrs d'une facile victoire, lorsqu'ils se heurtèrent contre un détachement amené de Charleston par le général Beauregard, alors chargé du commandement des côtes de l'Océan. Les fédéraux se replièrent en désordre sur leurs chaloupes, et se rembarquèrent précipitamment.

Une autre expédition plus importante eut lieu dans le golfe du Mexique; le général Weitzel, de l'armée du nord, débarqua le 26 à Labiéville, dont il se rendit maître après un combat assez sérieux.

Le mois suivant, une nouvelle expédition fut dirigée contre la Caroline du nord par l'embouchure du Roanoke; le général Forster la commandait; elle aborda le 4 à Plymouth, où les canonnières durent rester pour appuyer les opérations du corps de débarquement, qui était de trente mille hommes, et dont l'objectif était Weldon, comme dans l'entreprise dirigée précédemment par le général Burnside. Le général Forster put

s'établir dans le voisinage des côtes, mais il ne parvint pas jusqu'à Weldon. La vallée du Roanoke était d'un accès trop difficile, et sillonnée, d'ailleurs, par des navires de toute espèce ; aussi le général Forster se dirigea-t-il, au bout de quelques jours passés à faire des reconnaissances, sur Goldsboro, station où se croisent les chemins de fer de Richmond à Wilmington et de Raleig à Beaufort. Le mouvement du général Forster eut lieu par mer, de la baie d'Albermale à celle de Pamlico ; il eût été impossible de franchir par terre les 100 kilomètres qui séparent Plymouth de la Neuse.

Le général confédéré Évans n'avait que six mille hommes pour couvrir Goldsboro ; il était à Kingston, à 40 kilomètres de cette station ; il n'hésita pas, néanmoins, à attaquer le corps du général Forster, qui comptait environ quinze mille hommes, et le repoussa le premier jour. Le lendemain, 14 décembre, les fédéraux revinrent à la charge, et après une lutte opiniâtre, ils forcèrent à leur tour les sudistes à se replier, et occupèrent Kingston. Des renforts arrivés rapidement au général Évans ne permirent pas aux fédéraux de poursuivre l'avantage qu'ils venaient de remporter.

A la date du 16, le général Banks prit, à la Nouvelle-Orléans, la place du général Butler, qui fut rappelé en Virginie. Le départ de ce pseudo-guerrier, qui s'était posé en proconsul farouche, produisit une grande satisfaction que les actes du général Banks justifièrent bientôt. En effet, celui-ci fit évacuer les maisons des propriétaires suspectés de confédéralisme, où le général Butler avait logé des officiers ; il fit aussi

restituer à leurs propriétaires les sucres de la paroisse Lafourche, qui avaient été confisqués pour le même motif.

Bâton-Rouge, la capitale politique de la Louisiane, avait été évacuée par les fédéraux vers le milieu de septembre, et réoccupée immédiatement par les autorités sudistes. Le général Banks voulut y rétablir la souveraineté de l'Union, et dirigea sur cette ville une flottille de canonnières portant des troupes commandées par le général Grover. L'expédition ne rencontra aucun obstacle; à son approche, les confédérés se retirèrent dans l'intérieur du pays.

On préparait une nouvelle expédition contre le Sud, et on avait désigné le *Monitor* pour en faire partie avec le *Passaic,* autre batterie blindée, construite à peu près sur le même modèle; ces deux bâtiments avaient quitté la rade de Hampton, le 29 décembre, sous la remorque de deux puissants vapeurs, bien qu'ils marchassent par l'effet de leurs propres machines. Le lendemain, dans la soirée, le vent s'éleva, devint en quelques instants une effroyable tempête, et l'eau, en balayant le pont du *Monitor*, pénétra dans l'intérieur par les ouvertures destinées à donner de l'air. Le navire résista tant que sa machine put fonctionner, mais l'eau montait malgré les pompes, et menaçait d'éteindre les feux. On fit alors des signaux de détresse; la mer était victorieuse de la terrible machine. Les amares se brisèrent, et l'une d'elles s'enroula sur l'hélice du remorqueur le *Rhode-Island*, qui ne pouvait plus manœuvrer, et contre lequel la masse de fer était

poussée par les vagues. Il semblait que l'élément furieux allait tout engloutir, lorsque l'hélice fut dégagée.

On mit des canots à la mer pour sauver l'équipage; une de ces embarcations disparut; les autres abordèrent le *Rhode-Island* avec beaucoup de peine pour voir le *Monitor* s'enfoncer graduellement et disparaître avec ses feux de détresse. Deux officiers et vingt et un hommes du *Rhode-Island*, quatre officiers et douze matelots du *Monitor* ont péri dans cette catastrophe.

Si les Américains des deux partis ont mis en jeu des machines de guerre nautique extraordinaires, on est forcé de reconnaître que leur action n'a pas été longue, et qu'elles ont fini d'une façon aussi étrange que violente.

OPÉRATIONS PENDANT L'ANNÉE 1863.

Les événements arrivés en 1862 avaient fait reconnaître la nécessité d'apporter de notables modifications dans l'organisation de l'armée, principalement en ce qui concernait l'administration militaire. Ce service, qui a tant d'influence sur la mobilité des troupes, était organisé avec un grand luxe dans l'armée régulière, antérieurement à la sécession, puisque, pour l'effectif de dix-sept mille hommes, il y avait un quartier-maître général, ayant rang de brigadier général; c'était le général Meigs, qui a déployé dans ses laborieuses et utiles fonctions un zèle et une intelligence remarquables; il était secondé par deux quartiers-maîtres généraux adjoints ayant rang de colonel; deux sous-quartiers-maîtres généraux (lieutenant-colonel); quatre

quartiers-maîtres (majors), et trente-huit quartiers-maîtres adjoints (capitaines), ce qui répond à la hiérarchie de notre intendance militaire, de l'intendant à l'adjoint de 2e classe. Ce personnel avait sans doute peu de choses à faire, bien qu'il eût la direction du train, fort nombreux aussi, parce qu'il devait porter les vivres, les fourrages et le campement des troupes.

On comprendra facilement que la transformation de l'armée du Nord, portée à près de sept cent mille hommes, dut laisser un peu en arrière ce qui n'était pas corps combattant ; il y avait déjà une rude tâche à remplir pour faire suivre chaque régiment par les voitures qui lui étaient indispensables pour subsister, se mouvoir et se reposer. On a organisé, pendant le cours de l'année 1862, toute une administration nouvelle qui, à son tour, et sous la direction du même général, a développé le service des magasins et des transports sur une immense échelle, ainsi que le prouvent les quantités de denrées et d'objets pris ou détruits par les vainqueurs après chaque bataille. Bien que les fonctionnaires militaires qui dirigeaient les services administratifs eussent toujours le titre de quartiers-maîtres, l'ensemble prit le nom de commissariat. Il y avait à la tête de chaque branche un officier et un employé civil qui était chargé des recherches relatives aux achats, et de maintenir à un chiffre suffisant le nombre de voitures, d'attelages et de conducteurs. Le défaut de routes réduisit souvent les troupes de l'administration à rester près de la tête d'un chemin de fer ou dans le voisinage d'un port pour servir seulement d'intermé-

diaires entre les magasins et la troupe. Malgré une organisation très-bien entendue, mais dont le personnel tout nouveau était souvent embarrassé, les troupes se plaignirent vivement de la qualité des rations lorsqu'il leur en était distribué. Dans cette partie du service des armées en campagne, il fut exécuté beaucoup, mais avec les inconvénients de l'improvisation.

Il en fut de même quant au service de santé, très-largement organisé pour l'armée régulière, mais auquel il fallut donner des proportions qui ne permirent pas toujours de le recruter convenablement. Après avoir appelé en 1862 tous les hommes ayant terminé leurs études de médecine ou de chirurgie, qui pouvaient donner des soins aux malades et aux blessés, on en vint à prendre tous ceux qui avaient quelques notions élémentaires de l'art de guérir. Les pseudo-médecins furent peu goûtés des soldats, et dans beaucoup de circonstances, ceux-ci refusèrent leur confiance à ces docteurs d'un nouveau genre. Si le personnel était inférieur sous beaucoup de rapports, les établissements ne manquaient pas ; on avait construit dès le printemps des hôpitaux immenses dans le Maryland, New-York, la Pensylvanie, l'Ohio et l'Illinois; les malades, relativement très-peu nombreux, et les blessés, rapidement transportés dans ces hôpitaux, y recevaient tous les soins nécessaires, et en sortaient pour reprendre leur rang ou rentrer dans leurs foyers, si leur engagement était terminé. Aux armées, où se trouvaient les médecins fictifs dont je parlais tout à l'heure, bon nombre d'hommes préféraient se soigner eux-mêmes, surtout

parmi les indigènes venus des États du nord et de l'ouest, où ils avaient laissé leurs exploitations de pionniers dans lesquelles ils n'avaient que peu ou pas de médecins, et ne s'en portaient pas plus mal. Sous le rapport de la santé comme de la force, ces hommes endurcis aux fatigues, ainsi que les émigrants de l'Irlande et de l'Allemagne, qui venaient pour vivre de la même manière, et se livrer à des travaux analogues, fournissaient de très-bons soldats; on a constaté que le nombre des maladies était de beaucoup inférieur à celui qui se produit en campagne au milieu des armées européennes.

Le service des subsistances était dirigé par le général Taylor, et le service de santé par le général Hammond. Dans le Sud, les conditions étaient à peu près les mêmes, et il y eut, en 1862, des progrès analogues à ceux que je viens d'indiquer pour les armées unionistes. Les planteurs, les habitants du littoral étaient robustes et vigoureux; ils trouvaient dans le pays même où ils combattaient tous les secours, tous les soins nécessités par les blessures ou les maladies, qui n'étaient pas plus fréquentes que dans les troupes du Nord; on avait également construit de grands hôpitaux.

L'armement des différents corps avait reçu de notables améliorations; l'infanterie avait épuisé promptement les arsenaux, ce qui n'avait pas été difficile, car les approvisionnements d'armes n'étaient calculés que pour une armée de 50 000 hommes au plus; elle avait reçu ensuite des fusils achetés en Europe, en Angle-

terre surtout, la plupart à canons lisses, et d'une si mauvaise fabrication qu'ils étaient plus dangereux pour ceux qui s'en servaient que pour l'ennemi. Ces inconvénients, promptement reconnus, appelèrent une transformation de l'industrie privée; au lieu de fabriquer des machines, de la coutellerie, de la serrurerie, on fabriqua des armes, et la guerre enrichit bon nombre de districts manufacturiers qui avaient commencé par se croire ruinés. La marine, avec ses nouveaux et formidables navires, produisit le même effet, et les usines métallurgiques du Nord eurent de la peine à fournir l'énorme quantité de fer employée à construire les bâtiments cuirassés et les monitors, à New-York, Boston, Baltimore et Annapolis.

L'infanterie eut donc presque tous fusils rayés au commencement de 1863; le génie inventif des Américains ne s'en était pas tenu à fabriquer des armes semblables à celles de l'Europe; plusieurs régiments avaient des carabines-revolvers à cinq coups, qui produisirent de grands effets là où elles furent employées à propos.

Les volontaires de l'infanterie avaient formé, en premier lieu, de véritables bandes, composées de plusieurs régiments. A la fin de la seconde année de guerre, toute cette arme était endivisionnée, et même il y avait eu quelques réunions de divisions constituant des corps d'armée. Cette disposition prévalut en 1863, et ce fut seulement alors que les forces fédérales furent organisées, ainsi que je l'ai dit au quatrième chapitre de ce travail. La difficulté avec laquelle se mouvaient les

troupes, même sur le champ de bataille, donna lieu à l'organisation de régiments d'infanterie *à cheval*, qui ne combattaient jamais que comme infanterie, et ne se servaient de leurs chevaux ou mulets que pour se transporter rapidement sur un point menacé. Les Américains ont inventé des dragons d'une nouvelle espèce.

La cavalerie comptait cent seize régiments de volontaires et cinq réguliers; l'armement, d'abord incomplet, avait suivi la marche imprimée à celui de l'infanterie; chaque cavalier avait un sabre et un revolver ou une carabine. L'habillement était à peu près uniforme à la fin de 1862, mais la remonte laissait beaucoup à désirer; l'Américain du Nord n'a pas, comme celui du Sud, l'habitude du cheval; il ne sait pas le soigner et ne s'y intéresse nullement; aussi les 36 régiments de cavalerie de l'armée du Potomac reçurent-ils, dans le courant de cette année, plus de 37 000 chevaux, sans compter ceux pris à l'ennemi ou trouvés dans le pays et enlevés aux habitants. La remonte des États du nord a fourni annuellement aux armées, de 1861 à 1865, 400 000 chevaux, dont le prix moyen était de 1800 francs, soit une dépense annuelle de 720 millions. Au commencement des hostilités, chaque régiment était attaché à une brigade d'infanterie; il était conséquemment impossible de produire un effort avec cette arme, que la cavalerie du Sud mettait toujours en déroute; on forma en 1862 des brigades et des divisions, qui furent quelquefois réunies de façon à constituer des masses de 3 à 6 000 chevaux.

L'artillerie, au commencement de la guerre, avait des bouches à feu en bronze, quelques-unes en fer; il fut bientôt nécessaire de pourvoir au remplacement d'une grande quantité qui avait été prise par l'ennemi ou détruite. C'est alors que se sont produits les systèmes du commodore Dahlgren, du major Rodman et du capitaine Parrott; les premiers furent employés dans la marine, dans les places et pour les siéges; leurs calibres étaient de 30, 60, 100, 200 et 300; ces pièces étaient en fonte. Celles du système Parrott étaient de la même matière, mais revêtues, de la culasse à la volée, avec une enveloppe en fer forgé; ces dernières se chargeaient par la bouche, avec un projectile explosible. Le revêtement avait pour objet de résister à l'effort du projectile; ce but était atteint en partie; les canons ne crevaient pas, mais l'âme en était promptement détériorée vers le milieu et près de la bouche.

30 000 chevaux étaient employés à l'attelage de l'artillerie, qui formait 450 batteries de quatre canons rayés de 6, 8 ou 12, et deux obusiers lisses. Ces batteries étaient réunies par trois sous le nom de bataillon, commandé par un officier supérieur.

L'arme du génie n'a point été organisée dans les armées américaines; on y a suppléé en formant dans chaque brigade une compagnie volontaire de pionniers qui faisait le service des sapeurs en campagne.

Au moment où commencèrent les opérations de l'année 1863, les états-majors étaient fort augmentés, complétés ou compliqués peut-être; on en jugera. Outre des officiers de l'armée régulière, des militaires

étrangers et des volontaires de tous les grades, il avait été ajouté des topographes, ingénieurs et dessinateurs, en grande partie d'origine civile, des aérostiers, des mécaniciens, des ingénieurs de chemins de fer, ayant avec eux des subalternes, un service de postes, des photographes, des journalistes, et enfin un corps dit des signaux, dont la mission était de transmettre aux divisions les ordres du général en chef par des pavillons ou fanions pendant le jour, et au moyen de feux pendant la nuit. Ce corps a rendu de véritables services, et il a été augmenté pendant la durée de la guerre.

La marine de l'Union comptait, au 1er janvier 1863, 389 navires, armés de 3287 canons, employés aux trois quarts pour bloquer ou attaquer les côtes des États du sud et sur les grands fleuves ; il y avait en outre un très-grand nombre de transports et une activité incessante dans les arsenaux de construction.

L'organisation des armées séparatistes a suivi en grande partie le même développement. Les négociants anglais ont approvisionné la confédération nouvelle d'armes, de poudre, de projectiles, d'étoffes, apportés à Charleston, Wilmington, Savannah, Mobile et Galveston, et échangés contre du coton ; le trafic n'était pas sans péril, et cependant il a été très-considérable en 1862. Toutefois, le gouvernement de Richmond, pensant que cette source pourrait être tarie à un jour donné, avait établi une fabrique d'armes et une fonderie de canons à Atlanta, dans la Géorgie. D'autres usines analogues, ainsi que des poudreries, furent créées à Richmond, Pétersbourg, Weldon, Raleigh,

Columbia, Augusta, Mâcon et Huntsville; les États du sud purent ainsi lutter avec des chances brillantes contre leurs puissants ennemis.

Les armées se composaient de 25 000 hommes de troupes régulières et d'environ 400 000 volontaires. L'infanterie était supérieure à celle du Nord; la cavalerie, recrutée en grande partie au Texas parmi les ranchos et partie dans les familles des planteurs, était très-belle et très-solide; les hommes, excellents écuyers, soignaient parfaitement leurs chevaux et en tiraient tout le parti possible; cette cavalerie écrasait celle du Nord, qui n'avait pas encore tenu une seule fois devant elle depuis le commencement de la guerre. L'artillerie était inférieure, pour le matériel, à celle des fédéraux, mais elle avait pris à ceux-ci un assez grand nombre de pièces, et il lui était dès lors possible de lutter avec chance de succès; elle avait quelques canons rayés des systèmes Armstrong et Withworth, dont elle ne fit pas grand usage, la diversité des munitions étant sur le champ de bataille un inconvénient des plus graves, qu'on évita dès que cela fut possible, en rejetant les pièces de calibres variés quand on en eut suffisamment d'une seule espèce.

Les états-majors, l'administration, le service de santé et les diverses branches accessoires, successivement modifiés et améliorés, avaient beaucoup de rapports avec ceux de l'armée unioniste; il y avait moins de nègres employés dans le train et beaucoup plus d'officiers militaires; sur 137 généraux, 82 avaient été élèves de West-Point.

La répartition de l'armée en brigades et divisions était parfaitement établie au mois de décembre 1862; on avait pensé, comme dans le Nord, à former des corps d'armée, mais on n'en vint jamais à l'application, et ce fut sur le champ de bataille seulement que plusieurs divisions furent réunies momentanément sous les ordres d'un général en chef.

La marine du Sud était réduite à quelques navires cuirassés, corvettes ou canonnières, et à des corsaires qui faisaient, ainsi que je l'ai déjà rapporté, une rude guerre au commerce de l'Union.

Telles furent les modifications apportées de part et d'autre dans l'organisation des armées belligérantes de l'Amérique septentrionale, au bout de deux ans de guerre et après des pertes réciproques par lesquelles avaient été chèrement payées les alternatives victorieuses. Je vais exposer maintenant la situation et les opérations des armées en 1863, et je crois devoir conserver la division que j'ai suivie pour le précis des événements de l'année précédente, d'autant que l'indépendance des séries de faits de guerre dans l'est, l'ouest et sur les côtes, a été peut-être plus tranchée encore en 1863 qu'en 1862.

OPÉRATIONS EN VIRGINIE.

La proclamation du président Lincoln, prononçant l'émancipation des esclaves dans les États soulevés, et conservant les noirs à la condition de bétail dans les États loyaux, c'est ainsi que se dénommaient elles-

mêmes les provinces du Nord, ne produisit pas l'effet politique ou même stratégique sur lequel on avait compté ; les nègres restèrent avec leurs maîtres ; malgré l'affaiblissement de la population blanche, il n'y eut pas une seule tentative de désordre au moment où l'esclavage était en partie aboli ; les nègres ne quittaient les plantations que sous l'influence des fédéraux, dont la présence les décidait à courir, libres de nom, endurer le mépris et les injures des blancs du Nord, soi-disant abolitionnistes, mais gardant l'esclavage chez eux et à leur profit. Les esclaves de la Virginie ne se soulevèrent pas contre leurs propriétaires, et s'ils ne les défendirent pas, du moins ils ne les ont attaqués d'eux-mêmes nulle part.

Le bill d'émancipation, et surtout celui qui prescrivait l'armement des noirs et leur incorporation dans l'armée fédérale, produisirent à Richmond une irritation très-vive, qui fut partagée dans toute la Virginie et ensuite dans les autres États. Le congrès de Richmond déclara le président Lincoln spoliateur de la propriété particulière, et ordonna que tout officier fédéral fait prisonnier après le 1er janvier fût employé à des travaux forcés, et que tout officier blanc pris à la tête d'une troupe nègre fût immédiatement fusillé. A mesure que grandissait la lutte, les passions se développaient et devenaient intraitables ; cette nation, si avancée dans l'industrie et le commerce, qui sont des corollaires de la civilisation, revenait, par des procédés réciproques, aux traditions de la barbarie. La défaite de Frédéricksbourg avait tellement désorganisé l'ar-

mée du Potomac, qu'il fallut plus de trois mois pour la mettre en état d'agir, et au commencement de 1863 il n'y eut aucune action de guerre dans l'est, mais en revanche il y eut de nombreuses et lourdes opérations financières à Washington et dans tous les États dits loyaux, pour recruter et entretenir l'armée.

Le ministre des finances émit un emprunt de 1590000000 à 6 p. 100, remboursable en dix à quarante ans, pour les dépenses de la guerre, jusqu'au 1er juillet, plus 3180000 000 pour les dépenses des six derniers mois. Cet emprunt était sous forme de bons du trésor, qui servaient de monnaie courante. Il fut émis, en outre, 2210000000 de billets à 4 pour 100, ayant cours forcé ; total, en 1863, 6890000000.

Une loi, rendue au commencement de l'année, établissait la conscription et partageait la population mâle en deux classes : 1° célibataires de vingt à quarante-cinq ans et mariés de vingt à trente-cinq ans ; 2° mariés de trente-cinq à quarante-cinq ans. Cela n'empêchait pas les primes de s'élever toujours, parce que les populations n'admettaient pas l'obligation du service militaire. On verra quels furent les résultats de ces dispositions populaires, et comment, deux ans plus tard, la prime d'engagement s'élevait à 3180 francs ; mais n'anticipons pas.

Le général Burnside avait assumé la responsabilité du désastre de Frédéricksbourg ; il fut relevé de son commandement le 24 janvier et remplacé par le général Hooker, qui s'était fort distingué à la bataille de Sharpsbourg, au mois de septembre. Le nouveau

général en chef ne songea pas à prendre l'offensive, son armée était encore loin d'avoir réparé ses pertes ; il n'y eut même pas d'escarmouches jusqu'au 25 février, où un combat fut livré près de Strasbourg, dans la Virginie orientale. Un détachement de cavalerie du Sud avait attaqué des piquets d'infanterie fédérale et emmenait douze prisonniers. Cinq cents cavaliers de Pensylvanie et de New-York attaquèrent à l'improviste ce détachement, le battirent et lui reprirent les prisonniers, puis, fiers de leur victoire, ces cavaliers s'arrêtèrent pour bivouaquer, sans prendre de précautions suffisantes. Surpris à leur tour par les confédérés revenus en force imposante, ils furent battus et obligés de se mettre précipitamment en retraite.

Le 3 mars, un partisan du Sud, le capitaine Mosely, envahit Fairfax-Court-House, en arrière des lignes fédérales, fit prisonnier le général Sloughton, s'empara des papiers du général Wyndham et se retira avec ses prises sans être inquiété le moins du monde, tant il y avait encore de désordre dans les troupes du Nord.

Un corps de cavalerie confédérée, sous les ordres du général Fitz-Hugues Lee, partit de Culpeper vers le 15 mars et arriva le 17 au gué ou passage de Kelly, sur le Rappahannock, où il rencontra la division de cavalerie du général Averill, venue de Falmouth, au nombre de 2000 chevaux avec une batterie légère, pour effectuer une reconnaissance sur le cours du Rappahannock. Les confédérés furent d'abord repoussés, mais ils reprirent l'offensive, et après un combat de

cinq heures, chaque parti se trouvait dans ses positions primitives.

Cette affaire n'eut donc aucun résultat, mais elle fut le premier engagement entre deux corps de cavalerie, depuis le commencement de la guerre.

Quelques jours après, le 31 mars, il y eut une nouvelle escarmouche, dans laquelle les fédéraux furent battus près de Broad-Run, en Virginie.

Le général Burnside, auquel on reconnaissait une incontestable capacité, fut nommé au commandement de l'Ohio ; il accepta avec l'espoir de prendre part aux hostilités qui continuaient dans l'Ouest, ainsi qu'il a été dit au paragraphe précédent.

De leur côté, les confédérés firent une nouvelle répartition des commandements militaires ; le général Longstreet fut chargé, sous les ordres du général Lee, des défenses de Richmond ; son autorité s'étendait au sud sur le reste de la Virginie et sur la Caroline du Nord. Chaque province était en outre commandée :

1° La Virginie, à Richmond et au nord du James, par le général Elzey, à Richmond ;

2° La Virginie occidentale, à l'ouest des Alleghanys, par le général French, à Blackwater ;

3° La Caroline du Nord, par le général Hill, à Goldsboro.

Le général Beauregard commandait toujours dans la Caroline du Sud, où il dirigea la défense de Charleston avec autant d'énergie que de talent et de bonheur.

On eut recours à tous les moyens pour hâter la réorganisation de l'armée du Nord ; on savait que les

séparatistes étaient prêts à attaquer comme à se défendre, et l'on ne voulait pas être surpris. Une proclamation du président Lincoln, en date du 10 mars, adjurait les déserteurs, au nombre d'environ 125 000, de rentrer sous les drapeaux, où ils seraient admis sans aucune punition jusqu'au 1er avril. On accordait, en vertu d'un ordre du 20 avril, une nouvelle indemnité à ceux dont le temps de service expirait dans le courant de l'été, ainsi que le voyage gratuit pour retourner dans leurs foyers. Le général Hooker, de son côté, fit évacuer les hôpitaux de campagne, et tous les malades ou blessés qui les encombraient furent dirigés sur les grands établissements de l'intérieur. Il débarrassa en même temps son armée d'une foule de marchands qui la suivaient partout, ainsi que des nombreux correspondants des journaux, dont la discrétion ne lui inspirait aucune confiance. Il eut beaucoup de peine aussi à faire payer les arriérés de solde, non que les fonds manquassent, mais parce que les comptables prêtaient d'avance aux officiers, sous-officiers et soldats à un gros intérêt, et ne se trouvaient plus en fonds pour les payements réguliers. Les abus naissent et se développent avec une extrême facilité dans un personnel administratif, échappé aux comptoirs des boutiques ou des usines, pour venir manier les fonds et les denrées destinés à des troupes qui n'ont elles-mêmes rien de ce qui constitue l'esprit militaire et cherchent, avant tout, la satisfaction de leurs goûts et de leurs penchants.

L'armée du Nord occupait les lignes de Bull's-Run

c'est de là qu'elle partit le 26 avril pour attaquer les Sudistes. Elle comprenait sept corps d'armée, commandés par les généraux dont les noms suivent :

1er corps, général Reynolds; 2e corps, général Couch; 3e corps, général Sickles; 5e corps, général Meade; 6e corps, général Sedgwick; 11e corps, général Howard; 12e corps, général Slocum.

En y comprenant la cavalerie, sous les ordres du général Stoneman, l'effectif de cette armée était de 115 000 hommes, et il y avait, en outre, 25 à 30 000 hommes sous les ordres du général Heintzelman, qui couvraient immédiatement les rives du Potomac, et, par conséquent, les abords de Washington. Le général Hooker ne pouvait compter sur ce corps que dans le cas où il eût été forcé de se replier. Quant au corps de réserve du général Sigel, il avait été réduit de telle sorte par la désertion et les maladies, que son chef en avait quitté le commandement. L'armée principale, elle-même, avait souffert de ces deux causes d'affaiblissement, et elle était loin d'avoir le même effectif et les mêmes dispositions qu'avant la bataille de Frédéricksbourg.

Les généraux Dix et Keyes occupaient, avec les 4e et 7e corps fédéraux, l'extrémité de la presqu'île de York-Town; ils devaient marcher sur Richmond pour appuyer le mouvement du général Hooker. Ils n'eurent pas la possibilité d'exécuter cette manœuvre.

Le général Hooker forma trois colonnes des forces placées sous ses ordres; il indiqua Frédéricksbourg

comme premier objectif à celle de gauche; il dirigea celle de droite vers Culpeper, et celle du centre dans l'intervalle.

Le général Lee avait ajouté de nouveaux ouvrages à ceux qui avaient si bien défendu les hauteurs de Frédéricksbourg; il pensait que les fédéraux tenteraient une seconde attaque sur ce point, dans l'espérance de se rendre maîtres de la route la plus directe et la plus facile pour se porter contre Richmond. Le corps du général Jackson, qui formait l'aile gauche de l'armée du Sud, pouvait facilement rallier le général Lee, et c'est ce qui arriva.

Le général Hooker, pensant que les confédérés n'avaient pas reçu tous les renforts qui devaient compléter leur armée, ordonna au général Stoneman de se porter par un mouvement tournant à droite, entre le général Lee et Richmond; il lui donna un corps de 5 000 chevaux avec de l'artillerie pour opérer cette diversion.

Le général Stoneman se porta le 17 avril sur le passage de Kelly, pour y franchir le Rappahannock, mais de fortes pluies le retinrent jusqu'au 28, et le passage ne fut effectué qu'au moment où les 11e et 12e corps fédéraux exécutaient la même opération. Le général Stoneman prévint les colonels placés sous ses ordres qu'ils devaient emporter pour huit jours de vivres et de fourrages, et renvoyer de leurs troupes les chevaux et mulets qui ne pourraient pas parcourir dix-neuf kilomètres par jour. Cette précaution donne une idée du peu de mobilité des armées américaines;

on a de la peine à comprendre une semblable lenteur dans les mouvements, surtout si l'on observe que le corps du général Stoneman était destiné à faire la guerre de partisans.

La division du général Averill forma l'avant-garde ; elle s'avança entre le Rapidan et la rivière James, détruisant les ponts et pillant le pays. Le reste du corps franchit le Rapidan le 29 et détruisit le lendemain, à Louisa-Court-House, une partie du chemin de fer de la Virginie centrale. Le 1er mai, le général Stoneman était à Thompson-Cross-Road, sur le South-Anna, d'où il envoyait des détachements pour détruire les ponts et les écluses du canal du James, brûler les stations des chemins de fer, ainsi que les dépôts ou ateliers qui s'y trouvaient, enlever le bétail des campagnes, prendre ou disperser les postes militaires que l'on rencontrerait.

La division sous les ordres du général Gregg ne réussit pas à détruire la station d'Ashland, à 25 kilomètres de Richmond, sur le chemin de fer de Frédéricksbourg, et elle poursuivait sa marche vers l'est, après avoir passé le Pamunkey, formé de la réunion des deux Anna et l'un des éléments de la rivière York, pour se relier aux 4e et 7e corps, lorsque le général Stoneman la rappela précipitamment pour réunir toutes ses forces et se retirer. Il venait d'apprendre l'issue désastreuse de la bataille de Chancellorsville, et les mouvements ordonnés par le général Lee à la cavalerie du général Hampton, pour couper l'expédition fédérale du gros de l'armée du Nord. Le ralliement

s'effectua le 5 et le 6, et la retraite eut lieu sans délai; le général Stoneman rejoignit le général Hooker le 8 près de Culpeper.

L'expédition du général Stoneman a fait beaucoup de mal dans la contrée qu'elle a parcourue, mais sans atteindre le but qu'elle se proposait et qui était de rejoindre les corps fédéraux occupant la presqu'île de Yorktown. Il a été détruit sept ponts de chemin de fer, vingt-sept ponts ordinaires, plusieurs stations et dépôts de machines, wagons et marchandises, beaucoup de fermes et un tronçon de chemin de fer de plus de 1200 mètres.

Il faut maintenant remonter aux derniers jours d'avril pour exposer les événements qui se sont produits sur la rive droite du Rapidan.

L'armée fédérale prononça son mouvement le 27, en dirigeant au sud-est, vers Frédéricksbourg, les 1er, 3e et 6e corps, tandis que les 2e, 5e, 11e et 12e passaient sans opposition le Rappahannock à Kellys, les 28 et 29. Le 30, ces quatre corps franchirent également le Rapidan à Germana, à peu près à égale distance entre Frédéricksbourg et Culpeper et à Élys, à l'est de Germana. Le 3e corps rallia ces forces qui appuyaient à l'est, le 1er mai, à Chancellorsville et le 1er corps suivit le mouvement la nuit suivante, mais en restant sur la rive gauche du Rapidan. Le général Hooker avait pensé qu'il aurait plus d'avantage à passer à la gauche des séparatistes; de cette façon, ainsi qu'il l'annonçait au président Lincoln, il choisissait son champ de bataille; il n'ajoutait pas ce qui était cepen-

dant la vérité : je ne risquerai pas une nouvelle bataille de Frédéricksbourg.

L'armée du Sud étant concentrée sur ce dernier point, le général Hooker choisit une forte position sur la rive droite du Rapidan, à Chancellorsville, poste important sur la route de Gordonsville et sur un terrain granitique couvert de bois, très-favorable à la défensive ; il appuyait sa droite à des mamelons isolés et sa gauche au Rapidan.

Les confédérés, menacés en flanc et par derrière, avaient laissé une forte division dans les ouvrages de Frédéricksbourg ; ils se portèrent vers l'ouest, en appuyant leur droite à la rivière ; ils couvraient ainsi leur première position. Le général Lee connaissait bien le terrain et possédait de bonnes cartes, tandis que son adversaire manquait des unes et n'avait pas eu le temps de se livrer à l'étude de l'autre.

Le général Hooker envoya le 1er mai, au point du jour, la division Sykes en reconnaissance sur la route de Frédéricksbourg, qui est parallèle au cours du Rappahannock. Cette division rencontra celle du général Mac-Law qui la ramena vigoureusement sur le gros de l'armée.

Le général Lee occupait, à 7 kilomètres de Frédéricksbourg, un terrain accidenté mais découvert et très-favorable à l'offensive ; il ne resta pas dans cette position ; il avait connaissance des projets du général Hooker par ses mouvements dont il avait deviné le but, et il se porta en avant, à l'appui de la division engagée ; il suivit le général Sykes dans sa retraite et

campa à la hauteur d'United-Staats, passage voisin du confluent du Rappahannock et du Rapidan. Il avait laissé à Frédéricksbourg le général Early avec une forte division.

L'armée fédérale campée sur une ligne perpendiculaire à la route, le centre couvert par la bourgade de Chancellorsville, avait à sa droite le 11e corps sous les ordres du général Howard avec les 2e et 3e en réserve; le 2e était formé par divisions en masse derrière la jonction du centre et de la gauche, au nord-ouest de Chancellorsville. Le 12e corps, commandé par le général Slocum, formait le centre, et le général Meade était à la gauche avec le 5e corps; la division du général Sykes le reliait au 12e corps.

La ligne de bataille, en partie dans les bois, était retranchée; elle dominait à la gauche et au centre un vallon assez profond, arrosé par le ruisseau Scott's-Creek, mais sa droite pouvait être tournée et manquait d'appui suffisant. Les confédérés s'étaient avancés lentement et avaient retranché une partie de leur ligne; ils engagèrent quelques escarmouches, à la faveur du terrain boisé, avec les 11e et 12e corps fédéraux, mais il n'y eut aucune affaire sérieuse. Le général Lee voulait savoir si son adversaire se déciderait à marcher dans la direction de Richmond ou s'il se porterait en avant.

Dans la nuit du 1er au 2, le général Hooker fit passer le Rapidan au 1er corps pour occuper le terrain compris entre la gauche de l'armée et la rivière. Au point du jour, les confédérés attaquèrent mollement le

centre et la droite des fédéraux, tandis que le général Jackson, à la tête des divisions Hill, Coulson et Rode, se portait vers le sud pour tourner et envelopper toute la droite de l'armée unioniste.

Le général Hooker, voyant la timidité de l'attaque au centre, crut que les confédérés se retiraient vers Orange-Court-House par un mouvement oblique ; il envoya la division Birney du 3e corps en la faisant suivre, pour couper en deux la ligne ennemie. Le général Birney fit occuper deux collines près du ruisseau, il comptait de là rompre les colonnes en retraite, mais il était trop tard, ses reconnaissances seules aperçurent les divisions que conduisait le général Jackson et qui étaient déjà loin; en voyant des traces de ce passage, le général Birney en informa son chef, le général Sickles, qui l'appuyait avec une autre division ; celui-ci demanda aussitôt au général Hooker l'autorisation de faire entrer en ligne tout son corps d'armée. Quatre compagnies du 28e régiment confédéré de Géorgie avaient été prises, mais leur présence sur ce point indiquait que d'autres troupes devaient s'y trouver aussi.

Le général Hooker envoya la division du général Whipple à la droite et, ne doutant pas que les confédérés fussent en retraite, il passa le Scott's-Creek avec tout son centre, pour refouler le général Lee. A ce moment, une canonnade meurtrière éclata en arrière de la droite des fédéraux, elle partait de hauteurs boisées; on voyait par les nuages de fumée le point occupé par les bouches à feu, mais rien de plus, et les

projectiles enlevaient des files entières de soldats. C'était l'attaque du général Jackson. Au lieu de céder le terrain en se retirant vers le sud, le général Lee opposa une vive résistance à l'attaque du général Hooker qui engagea successivement toutes ses réserves sans pouvoir entamer la ligne sudiste, tandis que les colonnes du général Jackson se précipitaient sur l'aile droite déjà ébranlée par l'action de l'artillerie et la mettait en fuite ; les cris que poussaient les confédérés en abordant leurs ennemis les frappèrent, assure-t-on, de terreur. « Les fédéraux ahuris, dit un écrivain très-partisan du Nord, ne trouvèrent d'autre parti à prendre que de fuir dans le plus grand désordre. » Ce désordre fut une déroute complète, malgré les efforts du général Sickles qui fit faire feu contre des masses de fuyards pour les forcer à s'arrêter. Il parvint cependant à mettre en batterie vingt-cinq pièces et retarda, par ce moyen, les colonnes confédérées prêtes à s'emparer des retranchements d'où les fédéraux étaient sortis le matin et qu'ils purent conserver grâce à la nuit.

Le centre de l'armée fédérale fut également fort maltraité, surtout par les feux d'artillerie partant de positions boisées et dont les canons étaient dérobés à la vue. Toute la ligne plia et l'armée entière aurait été prise ou détruite si le général Lee n'eût pas été obligé de porter son attention sur Frédéricksbourg qui pouvait être attaqué par des forces supérieures, ses positions prises, et par conséquent, la route directe de Richmond ouverte aux fédéraux. Frédéricksbourg n'est éloigné de Chancellorsville que de 17 ou 18 kilo-

mètres ; un échec des confédérés sur ce point pouvait donc compromettre également l'armée principale du Sud qui aurait été attaquée à revers tandis qu'elle était victorieuse sur son front. Quoi qu'il en soit, l'avantage était resté à cette armée dans la journée du 2, mais elle avait fait une perte immense, le général Jackson était blessé mortellement dans une reconnaissance qu'il avait faite lui-même ; au moment où l'artillerie du général Sickles arrêtait ses colonnes, il avait été atteint par trois balles dont une lui avait fracturé le bras gauche au-dessous de l'épaule en atteignant l'artère. Il mourut le 10.

Le général Hill remplaça Jackson ; mis hors de combat peu de moments après, le général Stuart lui succéda.

Le général Hooker avait espéré que le général Sedgwick, commandant le 6e corps, se serait emparé de Frédéricksbourg, et aurait fait ensuite la diversion que redoutait le général Lee ; il dut renoncer à cet espoir dans la soirée du 2, aucun avis ne lui étant parvenu du 6e corps, et il chercha le moyen d'opérer sa retraite en perdant le moins de monde possible.

Le 3 au matin, l'armée du Nord se disposait à se retirer, lorsqu'elle fut attaquée sur toute la ligne, mais principalement à sa droite où était le 3e corps. Les divisions confédérées Heath et Coulson, suivies de celle que commandait le général Rode, après avoir engagé le combat sur la lisière des bois par des tirailleurs, s'avancèrent, malgré une grêle de boulets qui arrivaient au hasard des batteries fédérales, mais pro-

duisaient un effet terrible sur les colonnes profondes qui marchaient couvertes par les taillis. En sortant des bois, les têtes de colonnes furent ébranlées par le feu des batteries du général Sickles qui plongeaient sur un terrain découvert et incliné. Le général Rode, en voyant cette hésitation, s'élança de sa personne sur le flanc et en avant de sa division ; il gravit les hauteurs et entraîna par cet exemple deux divisions qui occupèrent le terrain donnant accès aux retranchements. Ces derniers, couverts par des abatis résistèrent encore, mais le général Stuart fit monter sur la colline Fair-Wiew vingt pièces qui prenaient d'écharpe les retranchements fédéraux ; en même temps quatre nouvelles brigades du Sud vinrent appuyer l'attaque ; l'intérieur des lignes, bouleversé par les feux de l'artillerie, fut abandonné, et le général Sickles se retira sur Chancellorsville.

Le terre-plein des retranchements était jonché de morts, de blessés et de débris ; des rangs entiers avaient été abattus et de nombreux canons démontés. L'aspect du champ de bataille, le 2 au matin, était encore plus horrible là où avait donné le corps du général Jackson ; le sol était couvert de caissons et d'avant-trains brisés, broyés, brûlés, au milieu desquels gisaient des cadavres d'hommes et de chevaux, des blessés, des mourants, au milieu d'armes de toute espèce et de branches d'arbres abattues et hachées ; à ces marques on reconnaissait le chemin parcouru en combattant par les divisions du Sud.

Les fédéraux étant tournés, prirent une nouvelle

de Chancellorsville; s'il fût resté avec le 6e corps à Frédéricksbourg, le général Sedgwick eût pu sans doute exécuter la manœuvre sur laquelle comptait le général Hooker.

Cependant, le 6e corps n'était pas resté inactif; il avait franchi le Rappahannock à 1500 mètres au-dessous de Frédéricksbourg; mais il hésitait à attaquer les hauteurs retranchées en arrière de la ville, ignorant l'issue de la grande bataille engagée entre les armées principales; le général Sedgwick craignait de se heurter contre les divisions sudistes vaincues ou triomphantes et toujours très-supérieures en nombre aux forces dont il disposait.

Néanmoins il attaqua les positions retranchées dans la nuit du 2 au 3 avec les divisions Newton, Howe et Brooks du 6e corps et Gibbon du 2e. Frédéricksbourg fut occupé à trois heures du matin, et, après avoir donné l'ordre de jeter un pont pour assurer la retraite, il fit attaquer la position qui avait été fortement canonnée.

J'ai donné la description de ces collines fortifiées, en rapportant la première bataille de Frédéricksbourg, et je ne la donnerai pas de nouveau. L'attaque du général Sedgwick fut dirigée sur l'aile droite des confédérés, au lieu de l'être sur le centre comme la première fois, et elle eut plus de succès. La droite, conduite par le général Howe, ne fit qu'une démonstration contre les lignes sudistes, mais le centre et la droite, sous les ordres des généraux Newton et Gibbon, prirent plusieurs pièces d'artillerie et deux régiments

d'infanterie du Mississipi. Le général Early jugea sa position intenable et se retira à six kilomètres en arrière sur une chaîne de collines où il se retrancha.

De ce point le général confédéré surveillait encore les mouvements de son ennemi et pouvait agir selon les circonstances.

Le général Sedgwick laissa la division Gibbon à Frédéricksbourg et se mit en marche le 3 vers midi sur Chancellorsville, avec les divisions Newton, Brook et Howe. Le général Early chercha à retarder le mouvement en faisant attaquer le flanc gauche par quelques régiments et une batterie à cheval, mais les fédéraux rejetèrent ces troupes trop faibles sur leurs camps et continuèrent leur marche jusqu'à un profond ravin couvrant une colline boisée, où la division séparatiste du général Mac-Law leur opposa une vigoureuse résistance. Cette division se portait au secours du général Early. Malgré sa supériorité numérique, le corps du général Sedgwick fut repoussé et il campa en arrière du champ de bataille, pour recommencer l'attaque le lendemain à 10 heures. Après un engagement assez vif qui n'eut pas de résultat, les confédérés s'étant défendus avec énergie, le général du nord apprit que les positions de Frédéricksbourg avaient été reprises par le général Early, qui avait forcé le général Gibbon à repasser le Rappahannock. Dès lors, le général Sedgwick n'avait plus d'autre parti à prendre que de se porter vers le nord, et c'est ce qu'il fit dans l'après-midi, en se rapprochant du passage de Banks, sur le Rappahannock.

Le général Mac-Law croyant que le général Early

attaquait les fédéraux pour les pousser sur lui, resta dans sa position défensive et laissa le mouvement de retraite au nord s'effectuer tranquillement par le 6e corps fédéral.

Le général Lee relia le gros de l'armée aux corps des généraux Mac-Law et Early pour envelopper les fédéraux et les acculer à la rivière. Mais ceux-ci, campés dans une sinuosité du Rapidan et du Rappahannock, avaient leurs ailes appuyées aux deux cours d'eau; ils étaient fortement retranchés. Le pont était construit en arrière pour assurer la retraite, en faisant passer l'artillerie et le train.

Le général Lee regretta d'avoir laissé échapper le 6e corps fédéral, qu'il aurait pris en entier si, au lieu d'appuyer seulement la division du général Mac-Law, il eût débouché entre la gauche de cette division et le Rappahannock pour couper toute retraite aux fédéraux. Il revint vers le passage d'United-Staats, mais la position était évacuée; un conseil de guerre tenu le 4 à l'état-major fédéral avait décidé la retraite, et les restes de l'armée du Nord avait repassé le Rappahannock dans la nuit du 5 au 6 mai.

Cette campagne de neuf jours a coûté aux fédéraux près de vingt mille hommes, dont quatre mille cinq cents prisonniers, cent vingt pièces d'artillerie et un nombre considérable de chevaux ainsi que de munitions.

Les confédérés ont perdu presque autant de monde que leurs adversaires, mais seulement sept canons.

Les deux armées étaient incapables d'exécuter une

opération sérieuse; l'armée fédérale était désorganisée, celle du Sud avait subi de trop grandes pertes pour recommencer la lutte; les armées improvisées n'ont jamais su profiter d'une victoire, parce que l'esprit militaire est indispensable pour courir à de nouveaux combats quand on vient de combattre, et que cet esprit précieux a toujours manqué, manquera toujours aux bandes de volontaires.

Toutefois, on doit remarquer que la bataille de Chancellorsville diffère de toutes celles qui ont été livrées depuis le commencement de la guerre et se résumant par un choc en ligne contre des retranchements. Ici il y a eu quelques combinaisons, quelques manœuvres tactiques. Le général Hooker comptait sur une attaque des 2e et 6e corps, à revers contre le général Lee; c'est dans ce but qu'il s'était établi à Chancellorsville, après avoir dirigé une partie de ses forces sur Frédéricksbourg. La combinaison n'a pas réussi. Le mouvement du général confédéré Jackson, pour tourner la droite des unionistes sur un terrain dominant les positions de ceux-ci, était une belle combinaison de bataille; elle a décidé la victoire. Enfin, il y a eu pendant le combat, un changement de front des fédéraux, pour chercher une position nouvelle d'où l'armée pût assurer son passage sur la rive gauche du Rappahannock. Les troupes américaines avaient fait quelques progrès, mais il fallait plus d'un an de guerre encore pour aguerrir l'officier comme le soldat et les mettre en état de poursuivre une campagne après avoir remporté une victoire.

Pour réformer les armées, chacun se retira dans une forte position, et l'armée du Sud elle-même fut répartie de la manière suivante :

Le général Lee à Mildford (Virginie), le général Longstreet à Petersbourg, au sud et près de Richmond ; vers la gauche et sur les autres points du territoire, la répartition était la suivante : Les généraux Wise à Williamsbourg, Jones à Staunton, Hill à Goldsboro ; au sud, Beauregard à Charleston, Maury à Mobile, Bragg à Selbyville, dans le Tenessee, Buckner à Knoxville, Johnston à Chattanooga, Pemberton à Wicksbourg, Pegram à Monticello (Kentucky), Marmaduc et Madison dans l'Arkansas. Cette répartition fait connaître les limites de la confédération du Sud à l'époque du 15 juin 1863. L'armée séparatiste comptait à ce moment, outre M. Jefferson Davis, son général en chef, cinq généraux, dont les fonctions étaient celles des maréchaux en France, huit lieutenants généraux, quarante généraux majors, dont vingt-neuf élèves de Westpoint, et cent soixante-dix-huit brigadiers, au nombre desquels était le prince de Polignac, qui a été remarqué par son intelligence et sa bravoure. Soixante-huit de ces officiers avaient passé à Westpoint.

Il y avait eu, le 22 mai, un combat assez sérieux à Gum-Swamp, sur la route de Kingston à Raleigh ; deux régiments confédérés, les 25e et 56e de la Caroline du Nord, abandonnèrent la position qu'ils occupaient, mais qui fut reprise le lendemain par des troupes fraîches ; les fédéraux furent obligés de se

retirer sur Tuscalora, où, sous les ordres du colonel Jones, ils furent complétement battus.

Les deux armées principales commençaient à se réorganiser, mais l'embarras du gouvernement du Nord était immense; beaucoup de régiments formés en 1861 avec des volontaires engagés pour deux ans allaient quitter l'armée. Le président Lincoln eut, à cette époque, une conférence à Falmouth avec les généraux Halleck et Hooker; on y reconnut la nécessité d'établir la conscription et de faire désigner pour le sort les hommes qui seraient appelés à servir. On ne pouvait plus entretenir une armée sans cette condition, et il était impossible, dans la situation créée par la bataille de Chancellorsville, d'empêcher les séparatistes de pénétrer dans le Maryland et la Pensylvanie. Outre les pertes du champ de bataille, la désertion faisait de larges vides dans les rangs fédéraux, l'indiscipline était venue au point de menacer l'existence même de l'armée, et il fut résolu entre le président et les généraux que je viens de nommer que deux lois sévères seraient proposées au congrès, pour punir les déserteurs et l'insubordination.

En attendant ces bienfaisantes lois, il y avait dans toute l'armée du Nord des habitudes de maraude très-répréhensibles, mais la situation où étaient laissés les corps à une certaine distance du théâtre des opérations expliquait, si elle ne justifiait ce fâcheux état de choses. Dans l'intérieur du pays, où il n'y avait pas d'hostilités, mais où il était nécessaire d'avoir des troupes en observation, ces troupes n'avaient pas de

solde ni de vivres, aussi le soldat se livrait-il au vol, au pillage, et cela sous les yeux et avec l'exemple de ses chefs, même les plus haut placés.

Ce n'était donc pas seulement la loi promise par M. Lincoln qui pouvait porter remède à un semblable état de choses, c'était une administration militaire capable de remplir ses importantes fonctions en fournissant aux troupes ce qui leur était indispensable.

Il y avait moins de désordre dans les armées réunies, mais cependant tout n'y était pas suffisant, et il se faisait de nombreuses expéditions de maraudeurs dans les villages voisins des campements. La riche contrée de Virginie en souffrit beaucoup, et les exactions étaient à peu près les mêmes des deux parts.

Dans la réorganisation de l'armée du Nord, on fit disparaître, par esprit de jalousie nationale, les corps composés exclusivement d'émigrés venus d'Allemagne; on dispersa dans les régiments américains ces auxiliaires, qui avaient cependant rendu de brillants et utiles services; rien ne justifie ce mauvais procédé.

L'armée du Sud reçut très-promptement des renforts, qui portèrent son effectif à cent quatre mille hommes, dont quinze mille de cavalerie, à la tête desquels était le général Stuart. L'infanterie était divisée en trois corps sous les ordres des généraux Ewell, Hill et Longstreet; ces derniers n'avaient été que temporairement à Goldsboro et à Petersbourg; chaque corps, composé de trois divisions, comptait environ trente mille hommes.

On avait fait de part et d'autre des reconnaissances

en ballon, quelques-unes sur le terrain, et chaque général connaissait aussi bien que son adversaire les forces dont celui-ci pouvait disposer; les soldats, comme il arrive souvent pendant les suspensions d'armes, même sans armistice, s'entendaient sur certains points; par exemple, le Rappahannock était un lieu neutre; c'était la grande salle de bains du Sud et du Nord.

Cependant, M. Jefferson Davis pressait le général Lee de porter la guerre sur le territoire ennemi, de marcher sur Washington, de s'en emparer ou du moins de faire un riche butin dans le Maryland. Ce pays ayant conservé l'esclavage et reniant la confédération nouvelle, était l'objet d'un sentiment très-hostile dans les états du Sud, principalement en Virginie et dans les Carolines, contrées les plus voisines du Potomac.

Le 3 juin, les divisions des généraux Mac-Low et Heth se mirent en marche sur Culpeper. Elles furent suivies, le 4, par tout le corps du général Ewell et le reste de celui que commandait le général Longstreet; la division Mac-Low appartenait à ce corps. Le général Stuart, avec quatre brigades de cavalerie et deux brigades d'infanterie à cheval, était le 8 à Culpeper, et poussait jusqu'à la station de Brandy, sur le chemin de fer d'Alexandrie. Ces mouvements indiquaient soit une attaque, soit une invasion en tournant la droite des fédéraux, aussi le général Hooker envoyait-il, le 7, les divisions de cavalerie des généraux Gregg et Buford, réunies sous les ordres du général Pleasaton,

à la station de Catletts, à l'est de Warrenton. Ces divisions furent appuyées par deux brigades d'infanterie, qui passèrent le Rappahannock à Kellys et à Bewerly le 9, se dirigeant sur Brandy où était l'avant-garde du général Stuart. Presque en même temps le général fédéral Milroy arrivait avec sept mille hommes à Winchester, place importante qui barre la vallée de la Shenandoah et que ce général devait défendre à outrance.

Le corps du général Pleasaton rencontra, le 9, la cavalerie confédérée dans une forte position couverte par des bois; il poussa devant lui la ligne des avant-postes, qui cédèrent le terrain, mais arrivé dans la plaine, il se trouva en face de forces supérieures qui l'obligèrent à se retirer.

A ce moment, l'armée fédérale était réduite à soixante-cinq mille hommes, le Rappahannock, qui couvrait ses positions, était presque à sec et très-facile à franchir, il n'y avait plus de sûreté pour cette armée et le général Hooker songea sérieusement à se retirer au delà du Potomac.

De son côté, le général Lee porta le corps du général Ewell sur la vallée de la Shenandoah, en conservant, pour couvrir Richmond, les corps que commandaient les généraux Hill et Longstreet, jusqu'à ce que l'armée fédérale se fût retirée du pays. Ces deux corps devaient ensuite franchir le Potomac.

Le corps du général Ewell partit de Culpeper le 10 juin, et marcha directement sur Winchester par Front-Royal, l'un des meilleurs passages donnant accès

dans la vallée de la Shenandoah. La division Rode fut détachée à droite sur Berry-Ville pour observer les débouchés par lesquels des renforts pouvaient arriver à Winchester, et le 13 juin au matin, le général Ewel attaqua la place avec environ vingt mille hommes.

Le général fédéral Milroy avait fait des préparatifs de défense, bien qu'il eût ordre de se replier sur Harpers-Ferry dans le cas où il serait attaqué par des forces trop supérieures. Il se défendit le 13 et le 14 par des escarmouches répétées, puis il se mit en retraite. Mais à environ sept kilomètres au nord de Winchester, il fut attaqué par la division confédérée du général Johnson, battu, mis en déroute, et il arriva à Harpers-Ferry avec environ 1600 hommes, ayant laissé entre les mains des sudistes une batterie de campagne, 6000 prisonniers et presque autant de fusils ou revolvers.

Bien que cette affaire, au premier abord, fût de minime importance, elle eut un grand retentissement dans tous les états du Nord et elle jeta dans une profonde inquiétude tout le gouvernement du Nord. On résolut de faire venir des troupes de l'ouest, aussitôt que Wicksbourg serait pris, mais en attendant il fallait remplir les vides de l'armée, ainsi que je l'ai expliqué plus haut. Il y eut à cette occasion un mouvement d'enthousiasme; quelques régiments reprirent du service, on en forma de nouveaux avec d'anciens soldats, enfin le président Lincoln appela dans l'armée active 10 000 hommes de milice du Maryland, 50 000 de Pensylvanie et 10 000 de la Virginie occidentale;

en quelques jours l'armée fut remise sur un pied plus respectable; on éleva des retranchements à Philadelphie, Pittsbourg, Harrisbourg et Baltimore. On mit en sûreté le matériel des chemins de fer dont l'ennemi aurait pu faire usage et on enleva des habitations, qui par leur situation pouvaient souffrir de la guerre, les meubles les plus précieux.

Le général Hooker ne pouvait plus songer à reprendre l'offensive et il pensait même qu'il lui serait très-difficile de maintenir une retraite en bon ordre, du Rappahannock à Alexandrie; dans le but d'alléger ses troupes pour les faire marcher plus vite, ce général fit embarquer à Acquia-Creek tous les bagages de l'armée et jusqu'aux sacs des soldats, il se mit alors en marche et vint camper à Manassas pour couvrir Washington avec le 3e corps, tandis que les 1er et 11e étaient à Centreville, où passaient dans la nuit du 15 au 16, les 2e, 5e, 6e et 12e corps.

Aussitôt que le général Lee eut eu connaissance du mouvement définitif de retraite qu'effectuait l'armée du Nord, il fit suivre ce mouvement par les corps des généraux Longstreet et Hill; le premier tenait la tête du mouvement et suivait le pied des pentes des Montagnes-Bleues, le second marchait à vingt-quatre heures en arrière sur les traces des fédéraux, par conséquent un peu à l'est du premier.

La cavalerie confédérée que commandait le général Stuart occupait les passages donnant accès dans la Virginie orientale. Ces troupes livrèrent les 17, 18 et 21 juin à Aldie, Middlebourg et Ashby des combats san-

glants à la cavalerie du Nord, sous les ordres des généraux Stoneman et Pleasaton; celle-ci eut d'abord l'avantage, mais les confédérés ayant rejoint les postes d'infanterie, réduisirent à l'observation de loin le rôle de leurs adversaires.

Le général Lee jugeait, au point de vue militaire, que le conflit ne pouvait être résolu ailleurs que sur le territoire du Nord; il était pressé par le gouvernement de Richmond de pénétrer dans les provinces unionistes, il prescrivit alors au général Ewell de passer le Potomac, à l'ouest de l'Antietam et de Sharpsbourg, pour occuper Williamsport et se diriger ensuite sur Hagerstown et Chambersbourg.

Le 16, une division sudiste, sous les ordres du général Jenkins, avait effectué le passage du fleuve, que le général Ewell franchit à son tour le 21, puis, d'après un nouvel ordre du général en chef, il dirigea les divisions des généraux Early et Rode au nord-est, vers York et Carlisle. L'armée du Nord passa le Potomac presque en même temps pour couvrir Washington, qui semblait sérieusement menacé. Le général Lee n'hésita plus lui-même à se porter sur la rive gauche du fleuve avec les corps des généraux Longstreet et Hill; en même temps il rappela le général Stuart et la cavalerie dans le voisinage d'Harpers-Ferry, afin d'avoir cette force à sa disposition, soit pour opérer avec les corps principaux, soit pour harceler l'armée du Nord.

Le général Ewell détruisit, dans la direction de Washington, une assez grande longueur du chemin

de fer de Baltimore à l'Ohio, qui passe à Harpers-Ferry et suit la vallée du Potomac. Il marcha ensuite dans la direction qui lui était indiquée, occupa Carlisle le 25 et York le 27. Il s'avança vers les bords de la Susquehannah et fit détruire le magnifique pont Columbia, qui avait coûté cinq millions à bâtir et servait au passage d'un chemin de fer.

Le général Lee soutenait ce mouvement avec les deux autres corps confédérés et marchait sur Harrisbourg; son but était de se rendre maître de tout le pays compris entre le Potomac et la Susquehannah, pour diriger ensuite une attaque vigoureuse contre Philadelphie, Baltimore ou Washington, selon que les circonstances rendraient l'une de ces entreprises plus utile que l'autre. Un projet plus précis avait de grandes chances de réussite à ce moment; il aurait fallu marcher sur Washington pour y achever la victoire de Chancellorsville; le peu de jours écoulés depuis le passage du Potomac et perdus alors, avaient suffi pour changer entièrement la situation des deux armées.

En effet, le général Hooker, ne trouvant personne devant Washington, s'avança vers l'ouest et pénétra dans la vallée du Monocacy, qui descend du nord au sud par Gettysbourg et Frédérick-City. Le général Stuart, qui devait le harceler, avait pris une autre route plus près du Potomac et avait fait, jusqu'aux portes de la capitale, une expédition d'où il rapportait une grande quantité de butin.

Les confédérés avaient trouvé dans le Maryland et

plus encore dans la Pensylvanie, de nombreux obstacles provenant du fait des habitants ; malgré un respect complet des propriétés particulières, ils n'avaient éveillé aucune sympathie, leur sécession, cause unique de la guerre, avait amené beaucoup de mal ; on ne se soulevait pas contre eux, mais nul n'était disposé à les aider. Dans cette situation, qui pouvait devenir très-grave, le général Lee avait demandé que toutes les troupes disponibles dans les Carolines, l'Alabama et la Floride, lui fussent envoyées ; le gouvernement de Richmond répondit par un refus péremptoire ; son intention étant de porter toutes les forces qui pourraient sans danger être éloignées du littoral, au secours de Port-Hudson et de Wicksbourg, contre lesquels les fédéraux déployaient des forces écrasantes. Il fallait d'ailleurs continuer de couvrir Richmond, car il y avait dans la presqu'île de Yorktown trente mille fédéraux qui auraient pu tenter un coup de main sur la capitale de la Confédération, ce qui eût eu les plus graves conséquences. Le général Lee dut donc agir avec les seules forces qu'il avait amenées de Virginie ; sa position avait plus d'un rapport avec celle du chef des fédéraux sur le Rappahannock quelques semaines avant.

Le 27 juin, le général Hooker se démit de son commandement sur le conseil du général Halleck, qui désigna pour son successeur, au président Lincoln, le général Meade ; celui-ci avait montré autant d'intelligence de la guerre que de bravoure dans la désastreuse campagne de Chancellorsville, et le gouver-

nement espérait qu'il réussirait mieux que ses prédécesseurs Burnside et Hooker. Ce changement de général en chef aurait motivé partout une agression de l'adversaire, mais en Amérique, on ne songea pas même à s'en occuper. Les confédérés étaient, il est vrai, trop dispersés et la difficulté des communications ne leur permettait pas de se mouvoir avec rapidité.

Dès le 28 juillet, le général Meade fit partir l'armée dans la direction de Gettysbourg ; il s'avança jusqu'à Emmetsbourg qui n'est guère qu'à 20 kilomètres au sud de cette ville occupée déjà par la cavalerie du général Buford, tandis que le général Kilpatrick, avec un autre corps de la même arme, se tenait dans la direction de Hanovre, au nord-est, observant la cavalerie confédérée du général Stuart.

Le 30 juin, les 1er, 3e et 11e corps fédéraux étaient réunis à Emmetsbourg sous les ordres du général Reynolds, les 2e et 12e étaient en arrière vers Middebourg, et le 6e avait été porté dans la direction de Carlisle, au nord, pour chercher et combattre le corps confédéré du général Ewell.

Le général Reynolds occupa Gettysbourg le 1er juillet avec les 1er et 11e corps; il en délogea l'avant-garde séparatiste, et la fit poursuivre dans la direction de Chambersbourg où elle se retirait. Une division du 1er corps, soutenue par les deux autres et par le 11e corps tout entier, poussaient devant elle cette troupe, relativement peu nombreuse, lorsque la colonne fédérale, qui était à 2 kilomètres de la ville, se heurta contre la division Heth du corps du général Hill, éta-

blie dans une forte position. Le général Reynolds ne crut pas devoir engager sur ce point une action sérieuse, et il se replia lentement vers Gettysbourg.

Cette ville est située dans la vallée du Monocacy, au pied des pentes d'une chaîne de hauteur allant du Potomac à la Susquehannah, qui se nomme South-Mountain, et qui jette des ramifications dans plusieurs directions. Le terrain est granitique. Le Monocacy, assez étroit, mais profond et rapide, enveloppe la ville, en décrivant autour d'elle un fer à cheval, dont la convexité est tournée vers l'ouest. La ville est dominée elle-même, et son cimetière, entouré de murs, couronne un mamelon qui s'avance au sud jusque auprès du cours d'eau. Sur l'autre rive, et vis-à-vis la colline du cimetière, se trouve une autre élévation où sont construits le séminaire et le collége. Toutes les hauteurs, ainsi que le fond de la vallée, sont couverts de bois très-épais par place, mais semés de clairières, dont quelques-unes sont cultivées, ce qui permet de voir beaucoup de terrain du haut du cimetière. Quatre voies de terre et un chemin de fer se réunissent à Gettysbourg ; le chemin de fer est un embranchement qui vient de la ligne de Baltimore à York, d'où il se détache à 20 kilomètres au sud de ce dernier point.

On voit, d'après cette disposition, que la ville ne pouvait être occupée, sur la défensive, que par l'armée maîtresse de la hauteur du cimetière. C'est ce qui eut lieu ; en se repliant, le général Reynolds laissa seulement une ligne de tirailleurs dans les jardins et les

premières maisons de la ville, et se porta sur les hauteurs à l'est.

Les confédérés firent une vive poursuite, et s'emparèrent de la colline du séminaire où une brigade fédérale faillit être prise; ils attaquèrent la ville, et le corps du général Ewell, rappelé de Carlisle en toute hâte, faisait en même temps un vigoureux effort contre la droite des fédéraux. Le général Reynolds fut tué dans cette affaire, et le général Howard prit aussitôt le commandement des deux corps d'armée. Le général Ewell avait réuni toute son artillerie pour ouvrir une brèche dans la ligne ennemie, et ses efforts étaient couronnés de succès; mais à la droite des confédérés, contre la colline du cimetière, les résultats n'étaient pas les mêmes : une brigade de 1500 hommes avait été mise en déroute, et, bien que les pertes des unionistes fussent considérables, il était difficile aux troupes du Sud de regagner l'avantage sur ce point.

Vers trois heures, le combat prit une nouvelle ardeur; les confédérés attaquèrent avec une vivacité extrême la colline du cimetière, d'où l'artillerie de réserve leur faisait beaucoup de mal; mais cette colline était fortement gardée, et la position de ses défenseurs était si avantageuse, qu'ils purent repousser toutes les attaques, bien qu'en perdant quatre généraux mis hors de combat, et quatre mille prisonniers.

Mais si la gauche des fédéraux avait résisté avec tant d'énergie et de succès, il n'en était pas de même à la droite, où l'action combinée de l'artillerie et de l'infanterie séparatistes avait presque détruit cette aile

de l'armée du Nord. Un mouvement vers le sud, après la conquête des hauteurs situées à l'est de la ville, pouvait décider la victoire, en permettant de prendre à revers la colline du cimetière ; mais il yavait là des forces trop considérables pour que les confédérés pussent espérer de les vaincre également.

Le combat cessa pendant la nuit; le 2 juillet, à sept heures, le 3e corps fédéral sous les ordres du général Sickles, et le 12e commandé par le général Slocum, arrivèrent à Gettysbourg ; le général Meade s'y était rendu en toute hâte, et n'avait pu parvenir sur le champ de bataille avant la fin du combat. Au jour il fit lui-même une reconnaissance minutieuse de la position, constata sa force défensive, et résolut, avec toute raison, de subordonner ses dispositions tactiques à cette qualité spéciale. Il appela à lui les autres corps militaires et les milices qui purent se rassembler. Tout ce qui se trouvait dans le voisinage de la Susquehanna put rejoindre dans la nuit même, en prenant le chemin de fer de York à Gettysbourg. On compléta en grande hâte les retranchements des hauteurs, y compris ceux du cimetière.

Le 2e corps fédéral, commandé par le général Hankock, rejoignit à son tour l'armée principale dans la matinée du 2, ainsi que deux brigades du 5e corps. A midi, la plus grande partie de l'armée unioniste était en bataille : à l'aile gauche, près du cimetière, la division Wadsworth du 1er corps et le 12e ; au centre, deux autres divisions du 1er corps avec le 11e ; et à droite, les 2e et 3e corps entiers. Le 5e corps arrivait à

une heure et le 6e à cinq heures du soir, après avoir parcouru l'un et l'autre plus de 60 kilomètres depuis le matin. Le premier fut placé à la gauche, et le second en réserve dans l'ouverture du fer à cheval, c'est-à-dire à l'est de la ville et au centre du combat, au foyer de la fournaise, pouvant se porter avec rapidité au secours d'une aile ou d'un autre point plus vivement attaqué. Le développement de la ligne défensive avait moins de 9 kilomètres ; le front des confédérés en avait plus de 15 : c'étaient deux courbes concentriques. La droite des fédéraux s'appuyait à un bois très-épais, et la gauche était protégée par le cimetière.

Dans la position de l'armée du Sud, à laquelle je viens de faire allusion, le corps du général Ewell occupait la gauche au-dessus de la ville ; le général Hill était au centre, ayant devant lui le saillant du fer à cheval ; enfin le général Longstreet était chargé d'attaquer la gauche des unionistes, c'est-à-dire la colline du cimetière. En arrière de ce croissant, sur les pentes des South-Mountain, il y avait un mur en pierres sèches, derrière lequel étaient les nombreuses batteries des trois corps du Sud. Les routes de Chambersbourg et d'Emmetsbourg étaient couvertes par cette ligne qui passait sur la hauteur du séminaire, et avait son extrême droite dans les bois épais du Monocacy. La division du général Johnston était restée à Williamsport, près du Potomac ; mais toute la cavalerie était appelée au canon.

L'effectif total des fédéraux était au plus de 80 000 hommes, celui des séparatistes dépassait 85 000 hom-

mes; mais les 180 canons du général Lee étaient inférieurs à l'artillerie du Nord.

La matinée du 2 juillet se passa sans hostilités; chacun était occupé de ses préparatifs, le général Lee pour attaquer, le général Meade pour se défendre; il semblait qu'il y eût une convention tacite pour s'éviter un dérangement réciproque, et nul ne paraît avoir eu l'idée de troubler l'ennemi dans son travail préliminaire.

Le même jour, à trois heures vingt minutes, les confédérés engagèrent le combat par une violente canonnade, à laquelle répondirent énergiquement les batteries fédérales. Vers quatre heures et demie, le général Longstreet fit attaquer l'aile gauche des fédéraux avec la vivacité qui caractérisait les soldats du Sud; le 3e corps fédéral, sous les ordres du général Sickles, couvrait cette partie du front de bataille; il fut rejeté sur la seconde ligne de défense dans un tel désordre que l'aile gauche entière fut ébranlée. Tout le monde comprenait que cette bataille allait décider du sort de la campagne, peut-être même du différend élevé entre le Nord et le Sud, et le combat se ressentait de cette disposition des esprits, de cette situation des choses qui le rendait impétueux et opiniâtre. Le général Sickles, grièvement blessé, fut emporté du champ de bataille, et cette circonstance, jointe à l'échec subi par le 3e corps, faillit entraîner toute l'armée. Le général Birney remplaça le général Sickles. Les 5e et 6e corps vinrent au secours de la gauche, mais le 1er retarda de peu d'instants le

mouvement de retraite du 3e. Le 6e corps, aidé par la brigade Lockwood du 1er corps et par la division Geary du 12e, rétablit le combat et donna le temps au 3e de se reformer. Malgré leur bravoure, leur entrain et la brillante initiative du général Longstreet, les confédérés furent forcés de regagner leur première position.

Le général Lee donna l'ordre au corps du général Hill d'attaquer le centre, c'est-à-dire la ville de Gettysbourg. Il était huit heures ; le mouvement rétrogade du corps sous les ordres du général Longstreet était décidé, la résistance était opiniâtre, les rues étaient barricadées, l'artillerie du cimetière dominait tout. Néanmoins, les colonnes sudistes atteignaient les murs du cimetière, lorsque le 2e corps, dégagé par la reraite du général Longstreet, vint au secours du 11e, ainsi que le 1er, et ces trois corps réunis forcèrent les confédérés à se retirer.

Après ce second échec, le général Ewell attaqua la droite des fédéraux ; les retranchements furent pris, leurs défenseurs rejetés vers la gauche, et la division du général Early parvint même, au moyen d'un mouvement tournant, à occuper la pente orientale de la colline du cimetière, c'est-à-dire le terrain en arrière de la ligne de bataille. Les premiers retranchements furent pris, et tout semblait favoriser cette entreprise audacieuse, lorsque les décharges à mitraille de près de quarante bouches à feu arrêtèrent le mouvement agressif. Il résulta de ce combat un carnage horrible qui dura jusqu'au milieu de la nuit.

Au jour, les confédérés étaient rentrés dans leurs premières positions, excepté à la droite de l'armée fédérale, où ils avaient conservé le terrain conquis.

Pendant cette sanglante journée, la cavalerie fédérale, commandée par le général Buford, gardait les bagages, tandis que les corps sous les ordres des généraux Kilpatrick et Gregg observaient et tenaient en échec la cavalerie confédérée.

La vivacité de l'attaque avait fait craindre au général Meade une défaite dont la portée eût été immense, et il assembla un conseil pour aviser au parti le meilleur à prendre. Les avis eussent été partagés sans une dépêche de Richemond, adressée au général en chef de l'armée du Sud, refusant toute espèce de renfort. Cette dépêche avait été interceptée et livrée aux fédéraux. L'armée du Nord garda sa position.

Si le général Lee, secondé par le général Jackson, avait pris des dispositions avantageuses à Chancellorsville, on doit reconnaître que les attaques successives des généraux Longstreet, Hill et Ewell, contre Gettysbourg, ne pouvaient avoir d'autre résultat qu'une défaite, puisque les fédéraux ont pu opposer successivement toutes leurs réserves réunies à chacune des trois attaques, ce qui, en réalité, triplait leurs forces. Si, renversant le système, l'attaque eût commencé par la gauche et y eût eu le même succès, l'agression combinée des corps des généraux Longstreet et Hill aurait très-probablement triomphé des défenseurs du cimetière, ce qui aurait amené la capitulation d'une grande partie de l'armée fédérale et l'occupation de Washington par

les séparatistes. L'issue de la bataille fut directement contraire.

Le 3 juillet, dès le lever du soleil, le champ de bataille présentait le plus sanglant aspect; la terre était jonchée de cadavres, d'armes, de débris sur lesquels d'innombrables blessés cherchaient à se rattacher à la vie; une suspension d'armes était commandée par l'humanité; elle n'eut pas lieu, et la bataille recommença avec un nouvel acharnement. Pendant quelques heures de la nuit, où le combat avait cessé, on avait reformé les lignes, remplacé les munitions, et tout préparé pour continuer la lutte.

Le 12e corps fédéral reprit, avec l'aide des 1er et 6e, les retranchements qu'il avait perdus la veille, et repoussa toutes les tentatives faites par les troupes du général Ewell pour les occuper de nouveau. Sur les autres points, vers le sud, l'artillerie et la mousqueterie continuaient avec vivacité, mais une heure avant midi on ne tira plus avec autant de précipitation; une nouvelle phase allait nécessairement se produire dans ce prodigieux combat.

En effet, le général Lee avait reconnu les grands avantages que le terrain donnait aux fédéraux, et il essaya d'attirer le général Meade dans la vallée et sur les pentes des South-Mountain. Pour cela, un mouvement rétrograde était nécessaire; il fallait faire semblant de fuir pour que les hauteurs fussent abandonnées par un retour offensif. La ville de Gettysbourg ne fut pas entièrement évacuée, mais des masses considérables de troupes furent réunies en arrière, prêtes

à se mettre en marche pour quitter le champ de bataille.

Le général Meade ne se laissa pas prendre à ce stratagème, il resta dans ses positions, quelque séduisant qu'il fût pour sa gloire de poursuivre un ennemi vaincu; il devina que la retraite était une feinte, et laissa se jouer cette espèce de scène militaire. Les habitants de Gettysbourg, sortis de leur retraite au moment où les confédérés avaient commencé leur mouvement rétrograde, ne respirèrent pas longtemps en liberté; il leur fallut bientôt chercher de nouveau leur sécurité au fond de leurs caves.

Le général Lee était donc trompé dans son espoir; il ne comptait plus sur le succès d'une nouvelle attaque; il lui semblait que tous les efforts possibles avaient été tentés, et que dès lors il ne devait pas continuer une lutte qui pouvait compromettre toute l'armée séparatiste. Cependant il avait eu l'avantage partout, excepté au cimetière, et il résolut une dernière opération contre ce point d'une si grande importance, en réunissant plus de cent bouches à feu en avant des corps des généraux Hill et Longstreet pour concentrer leur action sur la fatale colline.

Le général Meade avait reconnu le point menacé; il y fit se porter en réserve le 5e corps. Des batteries furent disposées en avant du front des troupes, sur le centre, afin de battre tous les points découverts. Le feu des confédérés répondait avec calme, mais avec sa supériorité habituelle. On tirait à mitraille sur les colonnes qui sortaient du cimetière, on exécutait quel-

ques mouvements sur la partie visible de la colline. Ce duel d'artillerie dura trois heures; il eut lieu entre plus de deux cents bouches à feu, dont le tiers environ était rayé. Celles-là tiraient de la plus grande distance, environ 1500 mètres; c'étaient des pièces du système Parrot, de 10 et de 20; des obusiers lisses de 12 et de 24; enfin des petits canons de 3 pouces, de Rodmann, tous lançaient leurs projectiles : balles, grenades, schrapnels ou boulets, depuis la distance de 500 mètres; ils étaient étagés en gradins les uns au-dessus des autres. Cette effroyable canonnade produisait un roulement continu, la terre tremblait, une épaisse fumée s'étendait sur la ville et sur les hauteurs, masquant parfois, d'une manière complète, et le cimetière et les batteries des séparatistes; beaucoup d'officiers et de soldats furent tués auprès de leurs pièces, en arrière du front des batteries; les chevaux disparaissaient, les affûts étaient brisés; une batterie du 11e corps fédéral perdit, en une demi-heure, la moitié de son personnel et trente-huit chevaux; partout le terrain était labouré comme par une formidable charrue; les murs de la ville, ses monuments étaient détruits; enfin, dans l'espace resserré du cimetière, il n'y avait pas moins de quinze affûts brisés, malgré les parapets dont les canons étaient couverts du côté de l'ennemi. Quoique des masses considérables d'infanterie fussent en présence, elles ne pouvaient rien faire; les munitions leur manquaient; depuis le commencement, elles avaient généralement combattu à couvert, soit au

moyen de murs ou de retranchements, soit en profitant des plis du terrain.

Malgré cet état de choses, le général Lee crut pouvoir, vers quatre heures, faire enlever la terrible position du cimetière par une forte colonne d'infanterie sous les ordres du général Longstreet, formée de la division du général Pickett, soutenu à droite par la brigade Wilcor, et à gauche par la division Heth. Les fédéraux furent débusqués des bois qui couvraient l'extrémité de la position, et la colline fut abordée sans qu'il fût tiré un seul coup de fusil. Bien que la mitraille fît tomber un grand nombre de ces braves soldats, le 2e corps fédéral était repoussé et la division Pickett était maîtresse des pentes de la colline, lorsque le général Meade fit donner toutes ses réserves contre cette entreprise suprême, qui ne put achever son œuvre en s'emparant du cimetière. La division sudiste fut enveloppée; une de ses brigades, sous les ordres du général Armistead, fut presque entièrement prise. Néanmoins le général Lee fit soutenir la première colonne, et l'attaque fut recommencée plusieurs fois dans le cours de l'après-midi. Ce fut en vain; malgré des prodiges de bravoure et d'audace, les confédérés ne purent triompher des difficultés du terrain et de l'opiniâtre résistance des soldats du Nord.

A la nuit, le général Lee rappela les débris de ses colonnes et se retira en bon ordre dans les bois à l'ouest de Gettysbourg; il ne fut pas suivi; l'armée du Nord avait trop souffert pour prendre une offen-

sive quelconque, elle dut se contenter d'avoir conservé sa position et d'être restée maîtresse d'un terrain avantageux mais vigoureusement attaqué.

Les deux commandants des brigades de la division Pickett, les généraux Pender, Barksdale, Garnett et Semmes, avec 20 colonels et 3500 sous-officiers et soldats furent tués ; il y eut 25 000 blessés, sur lesquels 7000 seulement étaient en sûreté. Les confédérés ont fait 4000 prisonniers, pris plusieurs drapeaux et quelques canons. Les fédéraux ont eu 2834 tués, 13 709 blessés et 6643 disparus. Le rapport du général Meade accusait 13 000 prisonniers sudistes, 3 canons, 41 drapeaux et 25 000 fusils, mais cela n'a jamais été vérifié.

La bataille de Gettysbourg fut une des plus opiniâtres, des plus meurtrières et des moins décisives de la guerre américaine; s'il y eut de part et d'autre le déploiement d'une grande valeur, on doit convenir que l'armée du Sud n'a pas agi avec l'intelligence de la guerre qu'elle avait montrée à Chancellorsville. Quant à l'armée du Nord, encore réduite par l'issue de sa campagne en Virginie, elle a su profiter d'un terrain exceptionnellement favorable pour s'y maintenir avec ténacité. Les journaux du temps ont reproché au général Meade de n'avoir pas su profiter de sa victoire, cela se reproduisait à chaque bataille, et, selon l'opinion du journaliste, les explications suivaient et empruntaient parfois une forme singulière. On attribuait l'inertie après la victoire à diverses causes parmi lesquelles on mit la magnanimité : « N'était-il

pas horrible, s'écriait un écrivain très-unioniste, *d'égorger* des hommes auxquels on donnait le nom de frères quatre ans avant? Poursuivre une victoire, lorsque de sang-froid on voyait les pertes subies de part et d'autre, n'était-ce pas le comble de la cruauté! » Avec cette humanité-là, on décime vingt armées, tandis qu'avec la *barbarie* contraire, la paix suit la première bataille.

L'armée du Sud était plutôt démoralisée d'avoir été contrainte de quitter le champ de bataille que défaite par les armes fédérales, mais elle manquait de munitions; il fallait quatre à cinq jours pour faire venir les colonnes d'approvisionnement qui étaient restées près du Potomac; son chef savait que le général Meade recevait journellement des renforts; il ne pouvait en recevoir lui-même. Le but de l'invasion était manqué; on ne pouvait recommencer la campagne, il était donc dangereux de rester au nord du Potomac; la retraite fut décidée, et elle commença dans la nuit du 3 au 4 juillet.

Le train et les ambulances, escortés par la cavalerie du général Imboden, prirent le chemin de Williamsport. Le général Lee, avec les corps qui composaient l'armée séparatiste du Nord, se retira dans la chaîne des South-Mountain dont les passages praticables furent barricadés. Il établit son quartier général à Hagerstown le 6; malgré un très-mauvais temps, l'armée entière prit le 7 une forte position; elle reçut des munitions et repoussa une attaque du corps de cavalerie du général Kilpatrick. Néanmoins, dès le 11, le général Lee crut

devoir évacuer Hagerstown et se retirer dans une position fortifiée au nord de Williamsport et de Falling-Water qui couvrait le passage du Potomac. La division du général Johnson rejoignit l'armée dont l'effectif fut alors reporté à environ soixante-dix mille hommes.

Le général Meade avait pensé que le mouvement de l'armée sudiste était un simple changement de position; en apprenant que c'était une retraite, il envoya toute sa cavalerie à la poursuite des colonnes. Pendant ce temps, il travaillait à réorganiser ses troupes pour être en état de donner une suite à la bataille de Gettysbourg. Il faisait aussi rendre quelques soins aux vingt mille blessés qui couvraient le théâtre du combat, et le 6, il put se mettre en marche lui-même. Il dirigea l'armée parallèlement à celle du Sud, au pied du versant oriental des South-Mountain, suivant la route de Frédérick-City. Il menaçait ainsi le flanc gauche des confédérés, tandis que les milices et les réserves devaient les talonner sans relâche pour les forcer à prendre la vallée de Cumberland, c'est-à-dire le haut Potomac. Il y eut plusieurs combats d'arrière-garde dans lesquels la cavalerie du général Stoneman prit aux séparatistes un grand nombre de chariots de munitions ou d'objets enlevés dans le Maryland. Les pertes des confédérés furent insignifiantes dans ces diverses rencontres; toutefois, le 8 juillet, la cavalerie, sous les ordres du général Buford, attaqua, près de Boonsboro, les troupes sudistes de la même arme que commandaient les généraux Stuart, Hampton et Jones. Ces troupes couvraient la retraite; elles reçurent

vigoureusement l'attaque des fédéraux qui commençaient à céder le terrain en perdant beaucoup de monde, lorsque le général Kilpatrick arriva au secours du général Buford et rétablit le combat; les généraux sudistes se retirèrent alors, mais en résistant toujours. L'apparition du 3e corps fédéral décida la retraite et mit fin à l'action.

Si ces combats étaient peu meurtriers pour les soldats du Sud, il n'en était pas de même pour les autres, car dans l'espace de dix jours que dura la poursuite, la division du général Kilpatrick perdit plus de soixante officiers et environ mille cavaliers.

La division du général Johnson, laissée à Williamsport, avait été attaquée le 5 par un détachement sorti de Harpers-Ferry; elle avait repoussé cette agression et s'était maintenue à la garde des passages du Potomac; mais un obstacle qu'elle ne pouvait aplanir venait de s'élever, c'était la crue des eaux qui avaient détruit les gués et endommagé les ponts de façon à rendre très-difficile ou même impossible le passage du fleuve.

La situation devenait d'autant plus critique que le général Meade recevait toujours des renforts et se rapprochait de l'armée sudiste. Le général Lee fit alors un ordre du jour très-belliqueux, et cette pièce, parvenue dans les camps fédéraux, donna la pensée qu'une nouvelle bataille allait avoir lieu. Le général Meade assembla le 12 un conseil de guerre dans lequel il y eut trois voix pour une bataille et sept contre; de nouveaux renforts furent demandés à Washington et

des reconnaissances furent poussées aussi près que possible des lignes confédérées. Les rapports indiquaient dans les positions de l'armée sudiste de vigoureuses dispositions de résistance; les retranchements étaient armés et gardés avec attention et tout paraissait disposé pour la défensive la plus énergique. Les fédéraux jugèrent qu'il fallait proportionner les moyens d'attaque à cet état de choses, et pour cela des préparatifs et du temps étaient nécessaires; c'était tout ce que voulait le général Lee.

Le corps du général Ewell était près de Falling-Water à la droite; celui du général Longstreet au centre et celui du général Hill à la gauche, près de Williamsport. Les ponts avaient été rétablis, les eaux avaient baissé et, dans la nuit du 13 au 14, le passage s'effectua. Les bagages et l'infanterie commencèrent le mouvement, la cavalerie put passer à gué en amont, l'artillerie fut transportée sur des pontons et des radeaux. Toute l'armée était sur la rive droite dans l'après-midi. Cette remarquable opération fut faite avec tant d'ordre, que les avant-postes fédéraux ne s'en doutèrent pas. Le général Kilpatrick était à Hagerstown où il apprit le fait par un habitant du pays; il réunit aussitôt ses escadrons et se porta sur Williamsport, mais il ne trouva qu'une centaine de maraudeurs restés sur la rive gauche. Le général Buford eut plus de chance; envoyé à Falling-Water par le général Meade, qui venait d'apprendre la retraite des sudistes, il rencontra et prit environ quinze cents hommes, avec le général Pettigrew qui les comman-

dait. La cavalerie fédérale, sous les ordres du général Gregg, passa la première le Potomac et livra jusqu'au 18 plusieurs combats, sans avantage marqué, à la cavalerie du Sud. Ce jour-là, le général Lee fit occuper une forte position entre Winchester et Martinsbourg, pour donner le temps de se mettre en sûreté aux nombreux convois ramenés de Pensylvanie.

Quoique les milices eussent quitté l'armée fédérale, elle franchit le Potomac le 16 au-dessous de Harpers-Ferry, pour couper la retraite aux confédérés, en les empêchant de sortir de la vallée de la Shenandoah et sa position, indiquée à la fois par le terrain et par les faits, devait être celle de Manassas. Là, le général Meade apprit que l'armée du Sud devait reprendre l'offensive le 20 ; il se tint en observation. Pendant ce temps, le général Lee se porta avec une portion de ses troupes sur le haut de la vallée pour en occuper les passages; le reste était à Shepherdstown et dans les environs d'Harpers-Ferry. Une fois les passages gardés, les troupes furent massées rapidement et se dirigèrent vers Chester-Pass, près de la source du Rappahannock; elles ne trouvèrent aucun obstacle devant elles et débouchèrent le 24 et le 25 dans la Virginie orientale pour y reprendre les fortes positions qu'elles occupaient deux mois avant, en arrière de Culpeper et de Gordonsville.

Dès que le général Meade eut reconnu que le mouvement des confédérés sur Harpers-Ferry était une feinte, il réunit toute la cavalerie et le 3e corps pour les mettre à la poursuite de l'ennemi; il y eut le 23 une

rencontre où l'avantage resta indécis, mais où fut tué le général unioniste Spinola. L'état des troupes fédérales ne permettait pas de poursuivre l'offensive et le général Meade vint camper au nord du Rappahannock, coupant le chemin de fer d'Orange à Alexandrie et en face de l'armée séparatiste. Celle-ci avait détruit, avant de s'établir au sud du fleuve, tous les établissements faits et conservés par les fédéraux à Acquia-Creek, puis elle prit les positions suivantes : le corps du général Ewell à la gauche, vers les sources du Rappahannock, celui du général Hill au centre, couvrant le mouvement du chemin de fer; enfin, le général Longstreet occupait la droite, entre le passage nommé United Staats et Port Royal. La cavalerie surveillait les défilés de la Shenandoah, et le quartier-général était à Gordonsville.

Le 1er août, la division de cavalerie du général Buford effectua le passage du Rappahannock pour reconnaître au juste la position des confédérés; cette division rencontra une portion du corps du général Hill et un assez vif combat eut lieu, à la suite duquel l'infanterie séparatiste fut obligée de se retirer jusqu'à la station de Brandy. D'après les renseignements fournis par cette reconnaissance, le général Meade demanda à Washington l'autorisation de prendre l'offensive. Le président Lincoln donna cette autorisation, mais en faisant observer que l'armée du Potomac était affaiblie par le licenciement des corps dont le temps de service était achevé, que de plus il était nécessaire de détacher de cette armée une division pour renforcer les

troupes qui assiégeaient Charleston, et qu'ainsi le général Meade était en moins bonne situation que quelques semaines plus tôt devant Williamsport. D'après ces observations, rien ne fut entrepris.

Le général Lee avait dix mille hommes de plus que son adversaire, mais il n'était plus aussi libre dans ses mouvements qu'au commencement de l'année; la Virginie était dévastée, elle ne pouvait pas fournir les approvisionnements nécessaires, il fallait aller les chercher au loin, tandis que les fédéraux étaient plus près de leurs bases et avaient les cours d'eau maritimes pour recevoir de la flotte ce qui leur était nécessaire. En outre, il y avait une réserve de vingt-cinq mille hommes disponible à New-York.

Ces considérations et d'autres peut-être qui ne sont pas connues, jointes au caractère particulier d'inertie qui domine dans les troupes de volontaires après un effort, quel que soit le succès ou l'échec, amenèrent une espèce de trêve tacite entre les deux armées.

Tandis que ces événements s'accomplissaient aux armées de l'est, des faits inouïs de violence avaient lieu à New-York au sujet du recrutement. L'appel des volontaires fait par le président Lincoln avait échoué; au lieu des milliers que demandait la proclamation, quelques centaines seulement étaient venus et beaucoup avec l'idée fixe de s'en aller à la première occasion. On fut donc obligé d'avoir recours au tirage au sort pour désigner les jeunes gens qui devaient prouver les armes à la main leur amour pour l'Union. Cette méthode ne fut pas du goût de la population. La fa-

culté de s'exonérer du service en versant trois cents dollars parut aux classes pauvres un abus d'autorité, un privilége injuste ; des mouvements insurrectionnels eurent lieu à Portland, Buffalo, Boston, Baltimore et dans plusieurs autres villes. A New-York, l'émeute fut formidable; cinquante mille individus se précipitèrent sur le bureau du prévost-marshal, en chassèrent les officiers, brûlèrent les livres et mirent le feu au bâtiment. L'asile des enfants noirs, les habitations des hommes de couleur eurent le même sort; tous les nègres rencontrés dans les rues furent impitoyablement massacrés; la populace leur reprochait d'être une des causes de la guerre, et dans son élan abolitionniste, elle tuait tous ceux pour qui le Nord était, selon des utopistes, engagé dans la plus sanglante guerre.

Ces événements se passaient le 13 juillet; le 14, New-York était mis en état de siége et des troupes régulières y étaient envoyées. Le général O'Brien, qui commandait ces troupes, après avoir essayé de la persuasion sans rien obtenir, fit tirer sur les insurgés qui ripostèrent; le général fut blessé, pris et immédiatement pendu à un réverbère. De nouvelles troupes furent appelées, la répression prit un caractère très-énergique, et le 20, tout était rentré dans l'ordre; le recrutement continua. Les renforts successifs envoyés sur New-York portèrent à trente mille hommes le corps d'armée nécessaire pour assurer l'exécution d'une loi régulière. Le général Dix avait remplacé le général O'Brien et il triompha des barbares émeutiers; le tirage au sort fut terminé le 28 août.

De son côté, le président Jefferson Davis appela, dans une proclamation en date du 16 juillet, tous les hommes valides de dix-huit à quarante-cinq ans; c'était une levée en masse; si elle ne donna pas un résultat tout à fait satisfaisant, elle ne produisit de désordre sur aucun point.

Les opérations militaires, jusqu'à la fin de 1863 dans la Virginie, furent très-peu importantes; les 28 et 29 août, il y eut un engagement de cavalerie à With-Sulphur Springs; les fédéraux, conduits par le général Averill, furent battus.

Le 13 septembre, la cavalerie fédérale, sous les ordres des généraux Kilpatrick, Buford et Gregg, passa le Rappahannock et attaqua la cavalerie du général Stuart, qui fut repoussée de la station de Brandy. Les trois généraux du Nord parvinrent à Culpeper, dont ils se rendirent maîtres sans difficulté. Le général Caster fut chargé de garder la place, mais il n'y réussit pas longtemps. Dès le 16, les confédérés avaient repris la ville et toute la rive droite du Rappahannock.

L'armée séparatiste était notablement affaiblie; d'après les ordres du gouvernement de Richmond, le général Longstreet était parti de Virginie avec deux divisions pour renforcer le général Braxton-Bragg dans le Tennessée; ce mouvement fut exécuté rapidement et en grand secret par les chemins de fer des Carolines et de l'Alabama. J'indiquerai, dans le chapitre relatif aux opérations de l'ouest, le résultat de ce mouvement. Le général Lee n'avait plus sous ses ordres qu'environ cinquante mille hommes: le général

Meade n'en avait pas davantage; car on avait pris le corps qui faisait le siége de Charleston des troupes de l'armée du Potomac pour renforcer celle du Tennessée, et enfin pour réprimer l'émeute de New-York. Les deux adversaires étaient donc hors d'état, l'un et l'autre, de prendre une offensive sérieuse.

Cependant, vers les premiers jours d'octobre, l'armée séparatiste avait reçu des renforts importants; elle comptait quatre-vingt-dix mille hommes dont quinze mille de cavalerie et trois cent vingt-huit canons. Le corps du général Ewell se composait des divisions Heth, Pickett, Anderson; celui du général Hill, des divisions Trimble, Mohon, Ranson et Pender. Il y avait quelques détachements; en ne les défalquant pas, on arrive au chiffre indiqué plus haut pour l'armée de Virginie; il y en avait au moins autant dans l'ouest.

Le général Lee profita de ces circonstances pour faire un mouvement offensif par sa gauche dans le but de se placer entre Washington et l'armée du général Meade. Il fit franchir le Rapidan et concentra ses forces à Madison-Court-House, au sud-ouest de Culpeper, puis passa en arrière de la droite des fédéraux. La cavalerie du général Kilpatrick rencontra celle des confédérés sur le cours d'eau le Robertson, l'attaqua, mais fut ramenée en désordre dans la direction de Culpeper. Les séparatistes avaient abandonné cette ville; le général Meade y fit brûler tout ce qui n'était pas transportable, puis il se retira.

Jusqu'au 21, il y eut plusieurs engagements sur les

bords du Rappahannock; le 16, les fédéraux étaient à Chantilly et à Fairfax, le général Lee à Manassas, sur le Bulls'-Run, cette localité vouée aux batailles; mais son plan n'avait pas réussi, puisque l'armée du Nord couvrait encore Washington. Il dut se replier vers le sud. Ce ne fut pas sans faire le plus de mal possible à son ennemi en détruisant le chemin de fer d'Alexandrie à Orange entre la station de Bristow et le Rappahannock. Le dommage fut complet, car on estima qu'il faudrait plus de 100 000 francs par kilomètre et au moins un mois pour le réparer.

Les fédéraux suivirent l'armée du Sud dans sa retraite, et la cavalerie du général Gregg rencontra le 24, non loin de Morgansbourg, un corps d'infanterie confédérée qu'elle attaqua vivement mais qui la repoussa; deux brigades d'infanterie qui avaient rallié cette cavalerie furent également battues.

Le général confédéré Imboden était chargé de couvrir l'aile gauche de l'armée contre une attaque venant de la Shenandoah. Il ne se contenta pas de garder les passages, il pénétra dans la vallée et livra un combat avantageux pour le Sud, près de Charlestown, le 18 octobre.

Pendant ces jours de batailles, le président Lincoln avait décrété une nouvelle levée de 300 000 hommes; le 5 janvier fut indiqué comme la date extrême à laquelle la levée devait être terminée; le même décret portait que les contingents seraient complétés, si cela était nécessaire, au moyen d'un tirage au sort.

L'extrême gauche des confédérés, dans la Virginie

occidentale, eut une assez vive escarmouche les 5 et 6 novembre dans le comté de Pocohontas. Le général Averill, de l'armée fédérale, attaqua le détachement confédéré que commandait le colonel Jackson. Celui-ci évacua la petite ville de Mill-Point après s'y être défendu quelques heures, cédant à la supériorité du nombre. Les confédérés perdirent dans cette occasion environ trois cents hommes et ils se dispersèrent.

Du 7 au 9 novembre, l'armée du Potomac quitta ses cantonnements pour se rapprocher du Rappahannock. Il y eut le premier jour un combat assez vif près du fleuve entre deux divisions fédérales et deux brigades séparatistes; celles-ci furent battues et se retirèrent en désordre. Le lendemain, toute l'armée du Nord passa le Rappahannock près du chemin de fer et à Kelley; elle se porta sur Culpeper où le général Lee avait concentré l'armée du Sud, mais où il ne crut pas devoir attendre les fédéraux; il se retira derrière le Rapidan et y prit une forte position. Le général Lee excellait dans le choix du terrain destiné à établir l'armée qu'il commandait et savait le rendre très-fort par des ouvrages rapidement exécutés.

Jusqu'au 26 novembre, les deux armées restèrent dans leurs positions réciproques; mais à cette date, le général Meade résolut de faire une grande reconnaissance afin de s'assurer du départ du général Longstreet, dont on n'était pas certain et qui pouvait, par son concours, changer totalement la tournure des affaires dans l'ouest. L'armée fédérale franchit le Rapidan sur trois points, aux gués de Culpeper, Jacob et

Germana. Aussitôt le passage effectué, le général Meade fit exécuter un changement de front à droite et s'avança vers l'ouest; il trouva l'armée sudiste fortement retranchée derrière le Mine-Run, affluent du Rapidan, et après un combat dans lequel son aile droite fut repoussée, il se maintint quelques jours dans sa position; puis, jugeant que les confédérés avaient un avantage décisif par la nature du terrain et les ouvrages qu'ils y avaient élevés, il réunit un conseil de guerre dans lequel la retraite fut décidée. Cette opération s'exécuta le 30 novembre, et, selon l'usage américain, rien ne vint la troubler de la part des confédérés.

Deux expéditions, faites par des corps de cavalerie en arrière des armées principales pour inquiéter leurs communications, furent exécutées dans le courant de décembre; il y eut quelques ouvrages détruits sur les chemins de fer, mais le dommage fut bientôt réparé.

L'année 1863 est la plus laborieuse de toute la guerre; elle a vu les forces des deux partis se développer avec une rapidité surprenante, l'industrie se faire belligérante et envoyer ses produits sur le champ de bataille de terre ou de mer; il y eut des faits d'armes prodigieux, sans toutefois que les armées de l'un et de l'autre parti aient acquis les qualités nécessaires pour que leurs efforts, couronnés de succès, devinssent des victoires décisives.

II

OPÉRATIONS DANS L'OUEST.

Après la bataille de Murfreesboro et la tentative infructueuse contre Wicksbourg, qui avaient marqué les dernières semaines de l'année 1862, il y eut dans les États de l'Ouest une trêve tacite, pendant laquelle les deux partis réparèrent les énormes pertes qui les avaient frappés l'un et l'autre. Les fédéraux, restés dans les positions de Murfreesboro, s'étaient habilement retranchés; ils avaient fortifié Franklin à leur droite, Lebanon en arrière de leur gauche près du Cumberland, et se trouvaient ainsi présenter un angle saillant sur le chemin de fer de Nashville à Chattanooga; ils recevaient les renforts dont ils avaient grand besoin, et tous leurs approvisionnements, par ce chemin de fer et par le Cumberland; les ordres de Washington pressaient le général Rosencranz d'agir vigoureusement pour empêcher le général Braxton-Bragg de donner la moindre assistance au corps qui défendait Wicksbourg, pendant les opérations que le général Grant devait diriger contre cette place. Ces ordres, ainsi qu'il est arrivé souvent dans le cours de la guerre, étaient inexécutables; les troupes n'étaient pas en état de prendre l'offensive.

Les confédérés s'étaient également fortifiés dans la position qu'ils avaient prise : la droite à Mac-Minnville, le centre à Tullahoma et Shelbyville, enfin la gauche à Columbia; le front de cette ligne, dont le

développement total est de 130 kilomètres, était couvert, de Tullahoma à Columbia, par la Ducke, rivière assez large pour former un obstacle ; des corps de cavalerie et d'infanterie à cheval couvraient les ailes, et leur donnaient toute sécurité contre un mouvement tournant de l'ennemi. L'armée sudiste recevait pour la renforcer des détachements tirés des ports et des côtes de l'Océan, ainsi que du golfe du Mexique ; mais l'effectif ne s'augmentait pas dans une forte proportion, parce qu'il y avait des malades et des blessés qu'il fallait évacuer sur les hôpitaux ou renvoyer chez eux. L'armée du Nord avait encore plus de peine à se reformer et à reporter son effectif au chiffre qu'il atteignait avant la bataille de Murfreesboro ; les blessés, les malades, les expirations du temps de service, la désertion qui diminuait à la fois les rangs du drapeau et des recrues, retardaient l'instant où il eût été possible de prendre l'offensive. Toutefois, quelques opérations secondaires ont été entreprises de part et d'autre ; je les indiquerai plus loin dans leur ordre chronologique.

Après avoir renoncé à poursuivre l'attaque de Wicksbourg, le général Grant avait donné l'ordre au général Mac-Clernand de gagner l'embouchure de l'Arkansas pour remonter ce fleuve ainsi que la rivière Blanche, et de s'emparer des postes et des approvisionnements que les confédérés avaient formés dans le pays. Le général Mac-Clernand divisa son corps en deux fractions : la droite fut placée sous les ordres du général Sherman et la gauche eut pour chef le géné-

ral Morgan. La flottille entra le 8 janvier dans la rivière Blanche, qui a deux bouches : l'une sur le Mississipi et l'autre sur l'Arkansas. Après une reconnaissance exécutée par une chaloupe canonnière, l'expédition se mit en mouvement ; les chaloupes et les transports remontèrent l'Arkansas, et arrivèrent bientôt en vue du fort Hindman, situé sur la rive droite en face d'Arkansas-Post. Une brigade fut débarquée le 9 pour attaquer ce fort, qui résista énergiquement ; il en fut de même le 10 contre deux canonnières qui dirigèrent leur feu sur le même point ; mais, dans la nuit, le général Mac-Clernand disposa ses troupes de telle sorte, que leur artillerie pouvait réduire le fort au silence. Trois canonnières concoururent à cette attaque, qui réussit complétement ; les canons des confédérés furent démontés, le tir à schrapnels leur fit beaucoup de mal. Les efforts du général confédéré Churchill, qui, avec deux brigades, défendait Arkansas-Post, furent inutiles ; les sudistes, hors d'état de prolonger leur résistance et ne pouvant effectuer leur retraite, se rendirent sans conditions : le fort Hindman au commodore Porter et le général Churchill au général Mac-Clernand. Les fédéraux perdirent 100 hommes dans cette expédition ; ils firent 5000 prisonniers, et prirent 17 canons avec plus de 3000 fusils.

On ne pouvait songer à remonter jusqu'à Little-Rock, capitale de l'État ; on n'avait pas de forces suffisantes, et le temps pouvait manquer ; le général Mac-Clernand n'oublia pas que l'opération principale de la campagne dans l'Ouest était la prise de Wicksbourg,

et il jeta l'ancre à l'embouchure de l'Arkansas pour attendre l'armée que le général Grant devait conduire contre cette importante place. Il put néanmoins faire remonter la rivière Blanche par une expédition sous les ordres du général Morgan. Les chaloupes parvinrent jusqu'à 122 kilomètres seulement; à cette distance, elles trouvèrent des difficultés naturelles rendues insurmontables par quelques travaux.

Au moment où les fédéraux s'emparaient d'Arkansas-Post, un de leurs chefs, le général Brown, livrait près de Springfield, dans le Missouri occidental, un combat heureux au général confédéré Marmaduc, qui se retira au bout de quelques heures, et laissa entre les mains des unionistes d'immenses approvisionnements, réunis pour être expédiés à Wicksbourg et au bord du Mississipi. En revanche, sur un autre point, la cavalerie sudiste, commandée par le général Wheeler, s'avança de la droite des lignes de Shelbyville, trompa la vigilance des fédéraux, et, parvenue sur la rive du Cumberland, y détruisit plusieurs navires de transport. En se repliant, elle dévasta, le 15 janvier, la station de Lavergne, sur le chemin de fer de Chattanooga, à 20 kilomètres de Nashville. Cette expédition dut être conduite avec autant d'habileté que d'énergie, car Lavergne est en arrière de Murfreesboro et à l'ouest de Lebanoa, par conséquent au centre des cantonnements de l'armée fédérale.

Le 29, l'escadrille du Nord, portant les troupes commandées par le général Mac-Clernand, descendit le Mississipi d'après un ordre du général Grant;

elle arriva en face de Wicksbourg, et débarqua le corps d'armée sur la rive droite du fleuve. Le général Mac-Clernand fit reprendre aussitôt le travail commencé en 1862 par ordre du général Butler, dans le but de couper la presqu'île formée sous les batteries de Wicksbourg, par un détour du fleuve que j'ai déjà signalé en donnant quelques indications sur la ville et son camp retranché. Le canal, ainsi creusé de main d'hommes, devait, espérait-on, donner passage aux bâtiments fédéraux, hors de la portée des batteries de la place, et permettre de choisir le meilleur point d'attaque contre cette position redoutable. Malgré de puissants efforts, ce projet ne fut pas exécuté ou plutôt l'entreprise ne réussit pas ; les eaux passèrent bien dans le canal, mais elles ne le rendirent pas praticable aux navires de guerre. Ce fut par d'autres combinaisons que le général Grant parvint à conquérir le cours du Mississipi, ce qui était le but principal des forces placées sous ses ordres.

Avant le commencement de ces opérations décisives et pendant leur cours, il y a eu sur les autres points du territoire de l'ouest des faits militaires qui, pour n'avoir pas eu de conséquences graves, n'en sont pas moins importants, parce qu'ils dévoilent une partie des conditions de la guerre en faisant connaître les divers objectifs qu'avaient les armées en présence.

Pour les corps que commandait le général fédéral Rosencranz, l'objet était d'occuper les confédérés et d'arriver à Chattanooga, afin de couper le chemin de fer de Richmond à Memphis, tout en ayant empêché

le général Braxton-Bragg de secourir Wicksbourg; puis de pénétrer plus avant en Géorgie, de prendre et de détruire Atlanta avec ses fabriques de poudre, d'armes et d'artillerie. Les troupes fédérales, détachées dans le Missouri, devaient, en premier lieu, emporter ou détruire les nombreux approvisionnements que les confédérés tiraient de ce pays, et dont il se formait des dépôts dans le voisinage des rivières ainsi que du chemin de fer. Les confédérés, de leur côté, ne se contentaient pas de se tenir sur la défensive; ils voulaient encore repousser les fédéraux du Tennessée, et le meilleur moyen, à leurs yeux, était de gêner le mouvement sur les chemins de fer par des entreprises hardies, et d'intercepter également la navigation des grands cours d'eau.

C'est pour cela qu'une expédition forte de 7000 hommes avec 10 canons, conduite par les généraux sudistes Wheeler, Forrest et Wharton, attaqua le 3 février le fort Donnelson, où se trouvaient 600 hommes seulement sous les ordres du lieutenant-colonel Harding. L'agression fut vive; les munitions manquaient aux défenseurs, et ils allaient se rendre, lorsqu'un convoi de 42 embarcations venant de l'Ohio, et portant, avec des munitions de toutes espèces, 5 à 6000 hommes de troupe à destination de Nashville, sous l'escorte de 6 canonnières, parut sur le Cumberland. Le feu de ces navires fut immédiatement ouvert contre les confédérés, qui ne purent riposter assez énergiquement, et se retirèrent en désordre, laissant plus de 200 hommes sur le champ de bataille.

Par compensation, un mois plus tard, une reconnaissance sortie de Franklin sous les ordres du colonel Coburn, et forte de cinq régiments de cavalerie avec de l'artillerie, se heurta contre le corps d'armée confédéré que commandait le général Van-Dorn à Thompson-Station, à trois milles au plus des lignes fédérales et fut battu complétement.

Le 8 mars, un autre combat fut livré à Unions-Ville, dans le Tennessée, par les confédérés, sous les ordres du général Russel, qui furent battus, et obligés de se retirer en laissant à l'ennemi tous leurs équipages de campement.

Le 25, le général séparatiste Forrest, à la tête d'un nombreux détachement de cavalerie, s'était porté sur Franklin dans le but d'y brûler un pont du chemin de fer de Nashville et d'enlever la petite garnison de Brenntwood, entre Franklin et cette dernière ville. Le général fédéral Smith, à la tête de 600 chevaux, repoussa cette expédition, et lui reprit le butin qu'elle avait déjà fait. Dans le courant d'avril, il y eut encore quelques opérations du même genre. Le 10, le général Van-Dorn surprit Franklin à la faveur d'un épais brouillard; mais son succès ne fut pas long ; mitraillé de près et menacé sur son flanc droit par la cavalerie fédérale du général Stanley, il n'eut que le temps de se mettre en retraite.

Ce fut le dernier fait d'armes de ce général, qui succomba dans un duel à Columbia peu de temps après.

Le 22 du même mois, le général fédéral Reynolds fit une pointe contre le chemin de fer de Manchester

à Mac-Minnville ; le général Morgan, qu'il ne faut pas confondre avec le partisan du même nom, essaya de repousser cette agression ; il fut battu, et les fédéraux se retirèrent après avoir dévasté beaucoup de propriétés particulières.

Vers la même époque, le colonel fédéral Straight, jaloux des succès audacieux du partisan sudiste Morgan, sollicita et obtint du général Rosencranz le commandement d'une expédition destinée à opérer en arrière de l'armée séparatiste. En même temps, le général Dodge poussait devant lui, sur le chemin de fer de Memphis à Chattanooga, les généraux confédérés Roddy et Chalmers. Il s'établit à Tuscumbia, sur la rive gauche du Tennessée, en face de Florence, mais il fut chassé de cette position, le 28 avril, par le général confédéré Forrest, venu rapidement de Columbia. Ce dernier ne poursuivit pas son adversaire ; il se rejeta sur la troupe du colonel Straight, qui avait été renforcée de 1800 hommes par le général Dodge, et la poursuivit très-vivement. Le colonel Straight dut céder au nombre ; coupé de sa ligne de retraite, il s'avança vers la frontière de Géorgie, et fut contraint de déposer les armes près de Rome, le 3 mai.

Après ces événements, le général Braxton-Bragg fit sortir l'armée de ses cantonnements et la porta vers le nord, dans la direction de Murfreesboro, après avoir passé la Ducke près de Shelbyville ; mais cette démonstration n'eut pas de suites ; elle s'arrêta, après une marche d'environ 12 kilomètres, à Wartrace, petite ville où passe le chemin de fer de Chattanooga ;

les ailes de l'armée continuèrent à s'appuyer, la droite à Mac-Minnville, et la gauche à Columbia.

Les combats, ou plutôt les expéditions qui se firent de part et d'autre, n'ont eu pour résultat que de fournir des vivres aux colonnes qui les entreprenaient, lorsqu'il leur était possible de rentrer dans les cantonnements principaux. Cet état de choses dura jusqu'à la fin de l'été dans le Tennessee. Les expéditions eurent plus d'importance à l'est, vers le haut Cumberland et la Virginie occidentale, mais toutefois sans amener aucun avantage décisif.

Le général Rosencranz manquait de cavalerie ; il avait demandé à Washington des troupes de cette arme, ou du moins de l'infanterie à cheval ; il ne pouvait songer à prendre l'offensive dans un pays comme celui qu'occupait l'armée du Sud, sans avoir le moyen de couvrir rapidement ses ailes ou sa ligne de retraite.

Le corps d'armée séparatiste, sous les ordres du général Johnston, avait été envoyé, dès le mois de février, dans le Mississipi pour secourir Wicksbourg ; le gouvernement de Washington croyait donc le moment favorable pour faire un effort contre le centre de la sécession ; il donna l'ordre de former un corps de réserve composé des divisions J.-D. Morgan, Baird et Granger ; ce dernier en eut peu de temps après le commandement en chef ; il était subordonné au général Rosencranz, et portait l'effectif de l'armée à environ 45 000 hommes, répartis dans trois corps de bataille, sous les ordres des généraux Thomas, Mac-

Cook et Crittenden, auxquels il faut ajouter le corps de réserve dont je viens de parler,

L'armée séparatiste comptait trois divisions d'infanterie sous les ordres des généraux Breckinridge, Anderson et Cleburne, plus une division de cavalerie commandée par le général Wheeler. Son effectif, à la fin de juin, était d'environ 28 000 hommes.

Le général Rosencranz commença son mouvement offensif le 24 juin ; son avant-garde délogea les avant-postes du général Braxton-Bragg de la petite ville de Wartrace, au nord de la Ducke. Le 27, l'aile droite des confédérés était tournée à Manchester, que le général Cleburne était obligé d'évacuer ; tandis que le général Braxton-Bragg, attaqué par le corps de réserve du général Granger, se retirait de Shelbyville sur Tullahoma, et abandonnait les ouvrages auxquels ses troupes avaient travaillé pendant plusieurs mois. Mais cette nouvelle position n'offrait pas assez de sécurité ; les opérations des fédéraux tendaient à isoler la droite de leurs adversaires en menaçant la ligne de retraite. L'aile gauche était tenue en échec, et le général Braxton-Bragg jugea qu'il ne pouvait rester avec avantage dans ses lignes ; il se porta en arrière sur les hauteurs de Chattanooga, où il parvint le 1er juillet au matin.

Il faut quitter ici les armées en présence dans le Tennessee, et se porter à l'ouest pour faire connaître les opérations importantes qui ont eu lieu sur le Mississipi.

Le général Banks, dès son arrivée à la Nouvelle-

Orléans, avait cherché le moyen d'appuyer, par des opérations sur le Mississipi inférieur, les combinaisons employées par le général Grant contre Wicksbourg. A cet effet, il voulait s'emparer de Port-Hudson, jadis simple village dominant le cours du Mississipi, à 190 kilomètres en amont de la Nouvelle-Orléans, à 30 kilomètres de Bâton-Rouge et à 300 de Wicksbourg. La position permettait, avec quelques batteries, d'interdire la navigation du fleuve ; les confédérés l'avaient reconnu, et s'étaient empressés de transformer ce village en une redoutable forteresse dont il fallait se rendre maître en même temps que de Wicksbourg pour conquérir le Mississipi tout entier. Mais la basse Louisiane, c'est-à-dire le territoire compris entre le Mississipi, la Sabine et le golfe du Mexique, était au pouvoir des confédérés, et il importait de les repousser au moins au nord de la rivière Rouge, qui tombe dans le Mississipi au-dessus de Port-Hudson. A cet effet, dès le mois de janvier, le général Weitzel avait occupé en force Brashear, port établi sur le canal d'Atchafalaya, et relié par un chemin de fer avec la Nouvelle-Orléans, ainsi que Berwick-City, en face de Brashear, de l'autre côté du canal, entre le lac Chestimacha et la mer. Ces deux places formaient la base d'opérations contre Opelousas et ensuite Alexandria, sur la rivière Rouge, villes principales de la contrée, qui fournissaient des approvisionnements aux armées séparatistes.

A la fin de mars, 25 000 hommes étaient réunis à Berwick-City sous les ordres des généraux Weitzel,

Emory et Grower; ils avaient devant eux, à Patersonville et à Centreville, toujours entre le lac et la mer, environ 10 000 confédérés que commandaient les généraux Sibley, Taylor et Mouton. Plusieurs canonnières fédérales, sur le lac Chestimacha, appuyaient le mouvement de l'armée, et pouvaient prendre les séparatistes en flanc ou à revers. Le mouvement offensif commença le 11 avril, le général Banks en prit la direction ; les confédérés, n'étant pas assez nombreux pour résister avec avantage, se retirèrent dans une forte position à Vermillionville; Franklin, à 32 kilomètres de Berwick-City, et New-Iberia, à 40 kilomètres plus loin, furent occupés le 15 et le 16 ; le 17, d'importantes fonderies établies dans ces deux villes, ainsi que de riches salines, étaient détruites, et l'armée fédérale se portait en avant, après avoir pris sur le lac deux navires à vapeur. A la suite d'un très-vif combat, les confédérés furent repoussés de Vermillionville, et se retirèrent dans la direction du nord-ouest, abandonnant toute la contrée avec ses établissements industriels et militaires. Les troupes fédérales occupèrent le 21 avril Opelousas, où le gouvernement de la Louisiane avait été transféré après la prise de la Nouvelle-Orléans, et le 6 mai elles entraient à Alexandria, après avoir parcouru environ 250 kilomètres depuis Berwick-City. La flottille de l'amiral Porter avait remonté la rivière Rouge, et se trouvait devant cette ville, où les fédéraux firent un butin considérable ; tout fut expédié à la Nouvelle-Orléans : matériel de guerre, coton, sucre, mulets, chevaux ; enfin on ras-

sembla tous les nègres qui se trouvaient dans le pays, et on les fit également conduire à la Nouvelle-Orléans.

Les troupes séparatistes s'étaient retirées à Shreveport, au delà des brisants de la rivière Rouge et près de la frontière du Texas; il était peu probable qu'elles fussent de longtemps en état de reprendre la campagne; le général Banks laissa une forte garnison à Alexandria, et prit la route de Point-Coupé sur le Mississipi, en face de Saint-Francis-Ville, au-dessus de Port-Hudson; il passa le fleuve le 21 mai, et commença aussitôt les opérations du siége de cette dernière place.

Il faut ici retourner une seconde fois en arrière pour exposer, sans interruption, l'investissement et le siége de Wicksbourg.

Le général Mac-Clernand était arrivé sur la rive droite du Mississipi, en face de cette ville, à la fin de janvier; il fut rallié par des troupes venues de Memphis, et bientôt après, le 4 février, le général Grant prenait le commandement d'une armée composée ainsi qu'il suit: 13e corps, général Mac-Clernand; 15e, général Sherman; 16e, général Hurlburt, et 17e, général Mac-Pherson. L'effectif total était de 60 000 hommes; il y avait une artillerie nombreuse, et 117 navires, en partie cuirassés, canonnières, mortiers et transports, sous les ordres de l'amiral Porter, devaient concourir au résultat final.

La première condition pour s'emparer de Wicksbourg était d'avoir des navires de guerre en amont et en aval, afin de croiser des feux sur les batteries qui

bordaient le fleuve ; il fallait donc que le passage fût forcé, et il y eut plusieurs tentatives pour cet objet. La première eut lieu le 2 février par la canonnière *la Reine de l'Ouest*, qui se hasarda en serrant le plus possible la rive droite du fleuve. La *Reine de l'Ouest* était cuirassée avec des balles de coton ; elle essuya quelques coups de canon ; mais au moment où elle allait sortir de la portée des batteries, elle fut attaquée par la canonnière confédérée *le Wicksbourg*, qui l'endommagea, puis laissa descendre contre elle des balles de coton imbibées d'essence de térébenthine et enflammées ; ces balles mirent le feu à la garniture de la canonnière, qui chauffa à toute vapeur pour se mettre à l'abri ; elle y parvint : son commandant et les cent volontaires qui la montaient éteignirent le feu, la remirent en état, détruisirent par son artillerie tout ce qui était à leur portée, puis jetèrent l'ancre à l'embouchure de la rivière Rouge, pour empêcher les embarcations de cette rivière de ravitailler Wicksbourg et la rive orientale du Mississipi. Quelques jours après, le commandant Ellet résolut de s'emparer du fort Russy ; la *Reine de l'Ouest* était accompagnée du petit vapeur *le De Soto ;* elle prit un pilote pour aborder le fort ; ce pilote la fit échouer à 400 mètres des batteries, qui ouvrirent contre elle un feu des plus vifs ; l'équipage se réfugia sur le *De Soto*, non sans laisser quelques hommes prisonniers des sudistes. Ceux-ci s'emparèrent de la *Reine de l'Ouest*, la remirent à flot, et en firent une canonnière confédérée. L'*Indianola*, autre canonnière, avait aussi forcé le passage pour

aller au secours de la première ; elle la rencontra devant Grand-Gulf le 24 février, accompagnée de deux autres navires du Sud, et en fut attaquée. Elle accepta le combat, mais fut bientôt forcée de se rendre ; elle subit la même transformation que la *Reine de l'Ouest ;* plus tard, le 3 mai, la flotte de l'amiral Porter attaqua ces deux transfuges, et reprit la *Reine de l'Ouest;* les confédérés firent sauter l'*Indianola.*

Malgré l'inutilité reconnue des bombardements contre Wicksbourg, l'amiral Porter avait fait ouvrir, le 18 février, un feu de canons et de mortiers des plus vifs contre la place et ses batteries, comptant forcer le passage avec une partie de sa flottille ; après plusieurs heures, pendant lesquelles l'opération fut essayée vainement, les navires remontèrent hors de la portée des batteries.

Le général Grant reconnut alors qu'il ne pourrait se rendre maître de Wicksbourg qu'après un investissement complet, au moyen duquel, le corps d'environ 35 000 hommes qui occupait la place et le camp retranché, sous les ordres du général Pemberton, serait isolé de la terre ferme. Pour cela, il fallait communiquer de l'amont à l'aval, et couper les communications vers l'est avec Jackson, capitale de l'État de Mississipi. On continua donc les travaux du canal, mais, comme je l'ai dit plus haut, on ne put le rendre praticable aux grands navires, et, de plus, les confédérés élevèrent une formidable batterie sur la rive gauche du Mississipi, en face de l'embouchure inférieure de ce canal. L'entrée du Yazoo était défendue également par de

puissantes batteries, et il fallut recourir à une autre voie pour se porter par le côté septentrional en arrière de Wicksbourg.

A 400 kilomètres au nord de cette place, en suivant les sinuosités du Mississipi et vis-à-vis le port d'Héléna, se trouve une espèce de golfe formé par un ancien lit du fleuve qui est appelé Yazoo-Pass, et qui communique, au moyen d'un canal entre le Cold-Water et le Tallahatchee, avec le Yazoo. Le général Grant fit passer quelques navires légers que devait accompagner le 17e corps, après avoir laissé une division pour garder la brèche communiquant au Mississipi, et servir au besoin de réserve. Les navires ne purent embarquer qu'une division du 13e corps, celle du général Ross et deux régiments. On parvint avec grande peine jusqu'au Tallahatchee, mais on y trouva un fort, dont les remparts de terre et de balles de coton opposèrent une résistance opiniâtre; il portait le nom de *Pemberton*. Les troupes débarquèrent le 11 mars; le fort fut bombardé inutilement le 13; la division attendit quelques jours, et se rembarqua le 23 pour retourner à Héléna.

Pendant cette tentative, le général Grant en fit faire une autre, d'une nature analogue, par le Clear-creek et le Sun-Flower, cours d'eau parallèles au Tallahatchee, ainsi qu'au Mississipi, et reliés à ce fleuve par des canaux qui partent de Bolivar. L'amiral Porter entra le 14 mars dans le Clear-creek, et eut beaucoup de peine à gagner le Sun-Flower, d'où il espérait prendre à revers le fort Pemberton. Une division du 15e corps, commandée par le général Sherman en

personne, parvint jusqu'au Sun-Flower; mais on apprit que 8000 confédérés marchaient au secours du fort Pemberton, et cette seconde expédition reçut, en même temps que la première, le 23 mars, l'ordre de rétrograder.

Les officiers, faisant fonctions d'ingénieurs à l'armée fédérale, avaient cherché un moyen de communication à l'ouest par le lac Providence et le bayou de Macon, canal qui tombe dans le Tensas et joint la rivière Rouge. On ouvrit la digue du Mississipi au point convenable; les eaux creusèrent bien un bief entre le fleuve et le lac; elles couvrirent une vaste plaine, dont les productions furent détruites; mais aucun bâtiment de guerre ne put suivre cette voie.

Lorsque les deux expéditions furent rentrées sur la rive droite du Mississipi, aux environs de Millikens-Bend, à 20 kilomètres en amont de l'embouchure du Yazoo, le général Grant reconnut qu'il ne pouvait songer à investir Wicksbourg par le nord, qu'il fallait franchir le grand fleuve au-dessous de la place, et se placer résolûment sur les communications conduisant à Jackson. Il y avait d'autant plus de raison d'agir ainsi que l'amiral Ferragut avait forcé, le 15 mars, le passage de Port-Hudson, et, bien qu'il n'eût que deux bâtiments, *Hartfort* et *Albatros*, les autres n'ayant pu passer, il pouvait coopérer aux mesures prises contre Wicksbourg. L'entreprise de l'amiral Ferragut avait été soupçonnée par le général Gardner, qui commandait à Port-Hudson, et cet officier général avait fait disposer en face des batteries, sur la rive droite, une

grande quantité de fagots secs sur une étendue de 2 kilomètres. Dès que le mouvement de la flottille fut aperçu, on tira des signaux de la place, les amas de branches sèches furent enflammés; les canonniers confédérés purent pointer facilement contre les navires qui se détachaient en masses noires sur ce rideau de flammes, et les forcèrent à rétrograder.

Au commencement d'avril, les fédéraux élevèrent en face de Wicksbourg une formidable batterie armée de canons Parott, pour occuper les défenseurs de la place, et le général Grant conduisit le 13e corps à New-Carthage, à 50 kilomètres en aval. Il trouva cette ville entourée d'eau, par suite de la rupture d'une digue ouverte par les confédérés, et dut se porter à 20 kilomètres plus bas. Les 15e et 17e corps suivirent ce mouvement, le 16e resta pour couvrir le camp de Millikens-Bend.

L'amiral Porter s'était approvisionné de charbon, et avait fait avancer de vieux transports, auxquels il avait fait donner l'aspect de bâtiments cuirassés, espérant que les séparatistes useraient une grande quantité de munitions contre ces carcasses, et qu'il serait moins exposé lorsque les véritables canonnières passeraient. A la nuit, le *Lancastre* et le *Switzerland* s'engagèrent sous le feu des batteries; le premier reçut quarante boulets dans sa coque et coula : l'équipage put se sauver; le second eut un boulet de 60 dans sa machine, mais il fut recueilli par un des navires de l'amiral Ferragut.

Dans la nuit du 15 au 16 avril, huit canonnières et deux transports effectuèrent le passage sous Wicks-

bourg. Un troisième transport fut coulé ; ces derniers navires étaient revêtus de foin et de coton. Le 25, un convoi de dix-huit transports et de douze barques s'engagea dans la passe, un transport et six barques y restèrent. Les amiraux profitèrent de leur réunion pour faire main basse sur toutes les embarcations qu'ils rencontrèrent tant dans le fleuve que sur la rivière Rouge, qu'ils remontèrent jusqu'à Alexandria, dans les intervalles que leur laissa l'opération du passage du Mississipi par toute l'armée fédérale. Le matériel nécessaire au passage du fleuve étant réuni, le général Grant fit embarquer une partie du 17e corps sur sept transports et six barques escortés par sept canonnières. Cette expédition aborda à Grand-Gulf, au confluent du Big-Black et du Mississipi. Grand-Gulf, relié par un chemin de fer à Port-Gibson, ville importante, était défendu par quatre batteries, qui soutinrent une vive canonnade de huit heures du matin à deux heures après-midi. Une des canonnières fut mise hors de combat, les autres plus ou moins endommagées, et les transports retournèrent avec les troupes à leur point de départ.

Le Mississipi n'était plus libre pour les confédérés, et Wicksbourg était séparé de l'ouest ; afin de l'isoler du côté de l'est, le général Grant forma une colonne de trois régiments de cavalerie commandés par le colonel Grierson, qui partit le 17 avril, passa le Tallahatchee le 19, détruisit le 21 un tronçon du chemin de fer de Mobile à l'Ohio, ruina plusieurs villes, et rejoignit l'armée le 2 mai, après avoir échappé au général

Chalmers qui le poursuivait; il avait parcouru plus de 1200 kilomètres en treize jours.

Le 30 avril, le passage du Mississipi eut lieu à 20 kilomètres, en aval, de Grand-Gulf, près de Bruinsbourg. Le 13e corps s'établit sur la rive orientale du fleuve, et dirigea son avant-garde sur Port-Gibson. Pendant ce temps, le général Sherman s'était mis en communication avec les canonnières restées au-dessus de Wicksbourg; il passa le Mississipi, et fit une démonstration contre les hauteurs de Haines-Bluf, qui terminent au nord le massif du camp retranché. Toute l'armée passa ensuite à Bruinsbourg. Le général confédéré Bowen, qui commandait 5000 hommes à Grand-Gulf, se porta rapidement sur Port-Gibson pour défendre ce point important le plus longtemps possible; il informa par le télégraphe le général Pemberton de ce qui se passait. Celui-ci avait reconnu le caractère de la démonstration exécutée par le général Sherman; au lieu de porter toutes ses forces disponibles sur Grand-Gulf pour disputer le passage aux fédéraux, il demanda des instructions au général Johnston. Il croyait que l'armée unioniste abandonnait l'attaque de Wicksbourg, parce qu'il avait vu travailler avec ardeur au canal du Mississipi jusqu'au dernier moment. Cette hésitation permit au général Grant de faire passer le fleuve à toutes ses forces, de s'emparer de Port-Gibson après un combat dans lequel 8000 confédérés, sous les ordres du général Bowen, résistèrent pendant toute la journée à près de 30 000 fédéraux.

Pendant le combat de Port-Gibson, les canonnières

avaient engagé une action très-vive avec les batteries de Grand-Gulf, mais sans parvenir à éteindre leur feu. Une grande partie du corps d'occupation de Wicksbourg avait enfin été dirigée sur Grand-Gulf ; il était trop tard, et le général Pemberton reconnut aux dispositions prises par les fédéraux que leur but était toujours de s'emparer de Wicksbourg ; il fit rentrer dans les lignes toutes ses troupes avec une partie du matériel qui se trouvait à Grand-Gulf. Les canons qu'on ne put emmener furent encloués, les poudres noyées, et le 2 mai au matin, il n'y avait plus de troupes confédérées sur ce point ; les marins de la flottille y entrèrent sans résistance.

Le général Grant y vint à son tour, poussa une reconnaissance au nord vers Warrenton, et apprit que le général Johnston s'avançait vers Wicksbourg avec un corps d'environ 25000 hommes. Dès lors, la rive du Mississipi entre Bruinsbourg et Grand-Gulf fut la base d'opérations des fédéraux, et ils y firent concentrer tous les approvisionnements qu'il fut possible de réunir. Ils occupaient la rive gauche du Big-Black, rivière sur laquelle j'ai déjà donné quelques indications et qui couvrait le front du corps séparatiste de Wicksbourg.

Le 8 mai 1863, l'armée fédérale se mettait en marche pour remonter la vallée du Big-Black et se porter sur Jackson, où se trouvait l'armée de secours. Ce mouvement avait de la témérité ; en cas d'échec, 'armée nordiste était coupée de sa base et rejetée en plein pays ennemi ; mais si elle réussissait à battre

le général Johnston avant d'être attaquée par le général Pemberton, elle empêchait la jonction des deux corps et elle avait le double avantage de la force et du prestige, pour achever son œuvre par la reddition de Wicksbourg.

Le corps du général Mac-Clernand formait, à l'origine du mouvement, la droite de la ligne; le 17e corps (général Mac-Pherson) s'appuyait au Big-Black; le 15e corps, sous les ordres du général Sherman, devait rejoindre les deux premiers et former la réserve. Le 16e corps gardait le camp de Millikens-Bend, les batteries du Mississipi, ainsi que les magasins qui se formaient à Port-Gibson et à Grand-Gulf.

Le général Mac-Clernand devait marcher sur Raymond, au sud du chemin de fer qui relie Wicksbourg à Jackson; mais il ne pouvait avancer rapidement dans cette direction dépourvue de chemins, tandis que le corps du général Mac-Pherson, ayant de meilleures voies de communication, arriva le 11 à la hauteur de Raymond, qu'il sut être occupé par les confédérés; il s'y porta, appuyé par le 15e corps, et y trouva le lendemain deux brigades sudistes qui se défendirent vaillamment, mais finirent par se retirer dans la direction de Jackson, où elles furent poursuivies, car le général Grant avait donné l'ordre de savoir des nouvelles du général séparatiste Johnston, dont il ignorait la position ainsi que la force. En même temps, les corps des généraux Sherman et Mac-Clernand étaient appelés par le général en chef et dirigés sur Jackson, où toute l'armée parvint le 14 mai, au matin. Un vif

combat s'engagea dans la ville même, où se trouvaient environ 11 000 confédérés, qui se défendirent énergiquement, mais furent forcés de céder au nombre, en laissant environ 400 morts ou blessés sur le champ de bataille avec 17 canons. La ville fut pillée et incendiée; les fédéraux prirent ou détruisirent pour plus de 25 millions de matériel militaire.

Pendant la nuit suivante, le général Grant apprit que le général Pemberton avait reçu l'ordre de l'attaquer dans sa retraite; Jackson était en feu, on ne pouvait y rester; d'ailleurs il ne s'agissait pas de suivre avec plus ou moins de vivacité l'ennemi battu qui se retirait vers l'intérieur du pays, mais de réduire Wicksbourg. Le 15 mai au matin, toute l'armée se porta en arrière, excepté deux divisions qui restèrent avec le général Sherman à Jackson, pour détruire le pont du chemin de fer, l'arsenal et les ateliers militaires.

Les généraux Mac-Clernand et Mac-Pherson arrivèrent à Bolton et prirent les dispositions nécessaires pour attaquer la station d'Edwards, mais, suivant leurs instructions, avec la certitude de vaincre, par conséquent avec l'avantage du nombre et du terrain.

Le général Pemberton s'était établi sur le Big-Black dès que le mouvement des fédéraux avait été prononcé; là il avait reçu l'ordre du général Johnston de se porter en avant pour prendre le général Grant entre deux feux. Malgré son désir de rester dans une forte position retranchée, le général Pemberton, après avoir consulté un conseil de guerre, s'était porté sur Raymond, où il n'y avait plus personne; au lieu de

marcher vers Jackson, où il pouvait encore arriver pour faire une diversion, il revint à Bolton et de là à Edwards sur le Backer's-Creek, petite rivière encaissée qui longe la route ainsi que le chemin de fer et tombe dans le Big-Black.

Le général Johnston, repoussé par les fédéraux, prescrivit au général Pemberton de quitter sa position, de dérober sa marche à l'ennemi et de venir le joindre à Canton, au nord de Jackson, où il se retirait, pour conserver à la confédération les 25 000 hommes qui tenaient la campagne avec lui. Le général Pemberton avait l'ordre du gouvernement de défendre Wicksbourg jusqu'à la dernière extrémité; il ne crut pas devoir obéir à celui qu'il recevait du général Johnston; sa position était avantageuse, bien qu'elle n'eût pas été choisie ni préparée d'avance; il ne pouvait d'ailleurs effectuer le mouvement prescrit par le général Johnston, sans risquer d'être pris en flanc et de voir ses troupes dispersées par des forces supérieures.

L'avant-garde fédérale attaqua, mais faiblement, dès la pointe du jour; le général Grant attendait les corps principaux qui étaient encore en arrière. A onze heures, les confédérés prirent l'offensive et firent reculer les assaillants; le général en chef envoyait message sur message au général Mac-Clernand, dont les premières colonnes parurent vers quatre heures. A ce moment, les fédéraux avaient déjà repris l'avantage par suite d'un mouvement qui avait porté, en arrière de la ligne confédérée, une brigade de la division Logan. La retraite était menacée, et, malgré beau-

coup de bravoure déployée par les généraux aussi bien que par les soldats du Sud, il fallut quitter le champ de bataille, où le général Pemberton laissa 4000 tués, blessés ou prisonniers, 22 canons et une division entière qui, sous les ordres du général Loring, se dirigea sur Raymond en évitant les colonnes fédérales, passa à Jackson et rejoignit à Canton l'armée du général Johnston.

Les fédéraux perdirent au combat de Backer's-Creek environ 2500 hommes, mais la garnison de Wicksbourg et l'armée qui avait mission de la secourir étaient définitivement séparées.

Le général Pemberton prit une nouvelle position derrière le Big-Black; celle-là était choisie et retranchée d'avance; son front, couvert par le cours d'eau, était garanti encore par des pentes rapides et rocheuses; on ne pouvait y arriver qu'en passant sur le pont du chemin de fer. La rive orientale était bordée de hauteurs retranchées, au pied desquelles coulait un canal assez large pour faire un obstacle.

Dès le 17 au matin, le général Grant fit attaquer cette nouvelle position par les divisions Osterhaus et Carr; ce fut pendant assez longtemps un combat de tirailleurs, mais une vigoureuse charge à la baïonnette, exécutée par la division du général Carr, jeta la terreur dans les rangs des confédérés qui prirent la fuite. Les troupes postées sur la rive occidentale furent entraînées par cet exemple et abandonnèrent les retranchements sans même y être attaquées; mais elles mirent le feu au pont de bois du chemin de fer qui

était la seule voie de retraite pour les troupes avancées, ce qui livra aux fédéraux près de 3000 hommes et 17 canons.

Le général Pemberton rentra le 17 au soir dans le camp retranché de Wicksbourg avec des troupes démoralisées et une masse considérable d'habitants des environs qui étaient frappés de terreur; la nuit du 17 au 18 mai se passa dans une confusion d'autant plus grande, que le général recevait le soir même du général Johnston un nouvel ordre d'évacuer la place et de le rejoindre. Un conseil de guerre, réuni sans délai, fut d'avis de rester à Wicksbourg et de s'y défendre à outrance. On avait retrouvé dans le camp retranché environ 8000 hommes de troupes fraîches et pleines d'ardeur; on rappela les postes de Warrenton au sud, et de Haines-Bluff au nord, afin de concentrer dans la place tous les moyens possibles de résistance.

L'amiral Porter avait surveillé avec une grande énergie le cours du Mississippi; il avait laissé des canonnières dans la Rivière-Rouge, à Grand-Gulf et à New-Carthage; il avait remonté, malgré les batteries de Wicksbourg et avait forcé l'entrée de Yazoo; là il avait canonné les hauteurs de Haines-Bluff. Le 15, au bruit du canon des fédéraux, il remonta la rivière pour se mettre en communication avec l'armée; il ne rencontra aucune résistance; deux jours après, tout était évacué; on avait même commencé la veille à transporter les munitions dans la place.

Toute l'armée fédérale passa le Big-Black le 18, et

investit le camp retranché de Wicksbourg : le général Sherman avec son corps d'armée était à l'extrême droite; venait ensuite le corps du général Mac-Pherson, qui formait le centre, et le général Mac-Clernand étendait le 13e corps, ainsi que deux divisions du 16e, vers le sud en formant l'aile gauche. Le général Sherman occupa, le 19, les ouvrages de Haines-Bluff qui étaient abandonnés, comme je l'ai dit plus haut. L'amiral Porter, revenu dans le Mississippi, bombarda sans succès les batteries hautes, qui ripostèrent toujours avec énergie.

Malgré une perte de 12000 tués, blessés, prisonniers ou déserteurs, le général Pemberton avait encore sous ses ordres 22000 vétérans valides qui repoussèrent énergiquement deux tentatives d'assaut, le 19 et le 22 mai. Les défenses de Wicksbourg étaient très-bien appropriées au terrain; elles consistaient en une ligne d'ouvrages qui couronnait la crête des hauteurs formant la limite orientale du camp retranché. Les lignes de feu dominaient la campagne de 5 à 6 mètres, les fossés avaient une profondeur égale; des redoutes et des lunettes fermées à la gorge reliaient les différents ouvrages, et la ville proprement dite ainsi que tout le terre-plein du camp étaient défilés des vues de l'ennemi; des abatis remplaçaient partout les chemins couverts. Il y avait 15000 hommes dans les ouvrages et 5000 en réserve. Toutes les mesures défensives étaient organisées avec force et intelligence.

Le général Grant avait reconnu, dès le premier assaut tenté le 19, qu'il fallait faire un siége régu-

lier; il savait aussi que ses Américains du Nord ne travailleraient pas aux tranchées et aux batteries si une nouvelle expérience ne leur donnait la conviction qu'ils ne pourraient entrer autrement dans la place; c'est pour cela qu'une seconde attaque de vive force eut lieu le 22. Toutes les dispositions avaient été prises pour réussir, mais la vigueur de l'attaque ne put triompher de celle de la défense; chacun reconnut qu'il fallait approcher des retranchements et les ouvrir pour s'en rendre maître.

Le général de l'Union n'avait pas de temps à perdre; déjà la chaleur devenait insupportable; de plus, un certain nombre de volontaires, même des corps entiers allaient atteindre la fin de leur engagement et retourner dans leurs foyers. Bien que vainqueur à Jackson, à Backer's-Creek et sur le Big-Black, le général Grant n'en était pas moins placé entre deux armées, et celle de l'extérieur pouvait recevoir des renforts qui lui permettraient de reprendre l'offensive. Le général Banks n'avait pas pu recruter un seul homme dans toute la Louisiane ni dans l'État de Mississippi, que son gouverneur confédéré appelait aux armes pour délivrer Wicksbourg ; le pays était sécessioniste, de sorte que plus d'un danger menaçait l'armée du Nord qui ne pouvait espérer aucun renfort si ce n'est d'une division d'infanterie stationnée à Memphis.

La tranchée fut ouverte sans retard et les travaux en furent poussés avec la plus grande activité. La division Osterhaus fut envoyée sur le Big-Black pour couvrir le siége dans cette direction, et la division

Blair à gauche, entre le Big-Black et le Yazoo. Ces troupes se retranchèrent. Le 1er et le 2 juin, environ 5000 sudistes s'approchèrent du Big-Black, mais sans attaquer.

La défense fut aussi active que l'attaque ; dans l'une comme dans l'autre, on vit des applications fréquentes de l'industrie à la guerre ; les balles de coton jouèrent un grand rôle, soit dans les batteries, soit dans les cheminements ; on les couvrait de terre et de peaux pour diminuer les chances de feu. Si la garnison était trop faible pour garder près de 10 kilomètres d'ouvrages, elle fit cependant une défense très-active en ne cessant pas de harceler l'assiégeant par des entreprises contre ses travaux d'attaque. Il y eut aussi deux affaires à l'extérieur des lignes fédérales. Le 6 juin, le général Taylor, à la tête de 8000 hommes, parvint avec un convoi de vivres et de munitions jusqu'à De Soto, bourgade située à l'extrémité de la presqu'île devant Wicksbourg. Le général Mac-Culloch devait attaquer en même temps Jung-Point, en amont, et Milliken's-Bend, pour faire diversion et enlever la brigade nègre du colonel fédéral Dennes. Les nègres se défendirent mollement et cédaient le terrain lorsque, voyant tuer impitoyablement ceux d'entre eux qui avaient été faits prisonniers, ils reprirent courage, chargèrent avec fureur les confédérés, et après l'arrivée de quelques détachements du 16e corps, ils repoussèrent les assaillants. Cette circonstance fit manquer l'entreprise du général Taylor qui fut contraint de se retirer.

Les guérillas sudistes parvinrent plusieurs fois à tromper la vigilance des troupes du Nord et amenèrent quelques convois à De Soto. Cette station, étant sous le feu des batteries de Wicksbourg, ne pouvait être occupée par les fédéraux.

Le 26 juin, le général Johnston se présenta sur le Big-Black, mais il trouva les troupes du Nord si bien établies qu'il ne crut pas devoir attaquer, et se retira vers Jackson où presque tout était ruiné. Le Big-Black était défendu par quatre divisions sous les ordres du général Sherman.

Le gouvernement de Richmond était dans l'impossibilité de fournir des renforts aux généraux Johnston et Pemberton, tout en pressant le premier par des ordres et des prières de secourir Wicksbourg. De Washington, au contraire, on fournissait au corps assiégeant tous les moyens de pousser son opération vers un résultat favorable. On envoya de Memphis la division Lauman et quatre régiments nègres ; la division Herron et deux autres du 9e corps vinrent ensuite, de sorte que, malgré les expirations d'engagements, l'armée comptait toujours, au 25 juin, environ 65 000 hommes. Les divisions Herron et Lauman prirent l'extrême gauche vers Warrenton, et les deux divisions du 9e corps furent placées à la droite.

Le général Johnston se concerta avec le général Kirby-Smith pour tenter une double diversion ; il fit part du projet au général Pemberton, mais celui-ci ne reçut pas la dépêche qui fut interceptée.

Malgré le défaut d'ingénieurs militaires dans l'armée

fédérale, une mine ouvrit le 3 juillet un des forts du camp retranché; le général Pemberton, qui ne pouvait plus défendre ses immenses retranchements, arbora le drapeau parlementaire; les hostilités cessèrent et une capitulation fut demandée aux assiégeants. Le général Grant n'admit qu'une soumission sans condition, mais il accorda une conférence qui eut lieu à 3 heures entre les lignes, et il promit de traiter la garnison comme le méritait sa bravoure. Les troupes confédérées furent prisonnières sur parole ; les officiers conservèrent leurs armes et leurs chevaux.

Le 4 juillet, anniversaire de la déclaration d'indépendance des États-Unis en 1776, au moment où le général Lee était battu à Gettysbourg, les défenseurs de Wicksbourg déposèrent les armes à dix heures; trois divisions, sous les ordres du général Mac-Pherson, prirent possession de la place, le général Grant y fit son entrée à une heure; il fut reçu et salué par le général Pemberton et l'étendard de l'Union fut arboré sur le Capitole.

Le corps séparatiste comptait 31 000 hommes dont 19 généraux, 4000 officiers et 5400 blessés et malades; il se mit en route pour l'Alabama, le 11, avec 50 voitures.

Le siége avait duré quarante-six jours, l'ensemble des opérations plus de cinq mois ; la place était armée de 90 canons de place, 128 de campagne et 35 000 fusils. Les fédéraux ont perdu 10 000 tués, blessés ou malades, leur artillerie de terre et d'eau avait lancé

dans les retranchements 141 000 projectiles, boulets, bombes, obus et grenades.

La flotte avait puissamment concouru à cette importante conquête par ses feux, la construction de batteries, la surveillance du fleuve contre les guérillas et l'approvisionnement des troupes de terre.

Les confédérés évacuèrent Yazoo-City; le général Herron marcha sur cette ville, appuyé par la flottille, et s'en rendit maître. La canonnière de Kals fut détruite par une torpille, mais les fédéraux prirent cinq gros canons, plusieurs navires en construction et 3000 balles de coton.

Le général Sherman marcha sur Jackson, où il arriva le 9 juillet à la tête de 35000 hommes de divers corps; il y trouva les sudistes commandés par le général Johnston fortement établis. Il se retrancha lui-même, fit construire des batteries qui foudroyaient la ville; attaqua la gauche le 12 et toute la ligne le 15; il ne put la forcer, mais le général Johnston ayant appris, le 16, que des renforts arrivaient à ses adversaires, se retira pendant la nuit suivante et se porta vers l'est à une distance de 60 kilomètres. Au jour, les fédéraux ne voyant plus d'ennemis entrèrent dans la ville; quelques soldats furent tués ou blessés par des torpilles, et l'on brûla ce qui restait de la capitale du Mississippi. En raison de la chaleur, le général Sherman fut rappelé à Wicksbourg le 23 juillet.

Les deux divisions du 9e corps avaient été dirigées le 9 sur Natchez où se trouvaient de nombreux appro-

visionnements ; une brigade resta dans la place et le reste se rendit à Port-Hudson.

Ce point était assiégé depuis la fin de mai, ainsi que je l'ai dit plus haut ; la garnison avait repoussé une attaque de vive force et le général Banks avait, de son côté, reconnu la nécessité d'un siége régulier qui se continua pendant tout le mois de juin. Le 13, le général confédéré Gardner fut sommé de se rendre, il refusa ; un assaut fut livré le 14 avec l'appui de la flottille, mais les assiégés le repoussèrent victorieusement, et les fédéraux perdirent 1500 hommes ; à ce moment les vivres devenaient rares dans la place. La situation des assiégeants était aussi très-critique, car des troupes confédérées se réunissaient dans la basse Louisiane ; elles avaient repris Brashear, menaçaient la Nouvelle-Orléans et pouvaient facilement s'emparer de Donaldsonville au-dessous de Bâton-Rouge, pour intercepter le cours du Mississippi. Le général Johnston, de son côté, ayant échoué à Wicksbourg, voulait prendre sa revanche à Port-Hudson.

La prise de Wicksbourg, célébrée par les troupes du général Banks, eut son contre-coup à Port-Hudson ; le général Gardner capitula, il n'avait que 5500 hommes, mais 20 bouches à feu de fort calibre, huit batteries de campagne, 5000 fusils et deux navires à vapeur.

Le général Steel fut chargé de conduire une expédition à cette même époque contre Little-Rock, capitale de l'Arkansas ; il soumit cette ville et tout le cours de la rivière.

Une portion de l'armée du Mississippi fut envoyée comme renfort au général Rosencranz, le reste fut réparti de Cairo à la Nouvelle-Orléans pour garder la ligne du Mississippi qui n'était plus menacée que par des guérillas, mais qui était trop importante pour ne pas être l'objet de la plus grande attention. Les fédéraux reprirent dans la basse Louisiane, au mois d'août, Brashear, Berwick-City et New-Iberia, mais la fièvre jaune et les grandes chaleurs imposèrent une suspension d'armes.

Les événements que je viens d'esquisser eurent une grande importance politique, mais leur caractère militaire est aussi très-remarquable. La défense des places avait fait des progrès excités peut-être par la résistance de Charleston ; loin d'évacuer les places la nuit, on résista sérieusement; au lieu de simples attaques de vive force, on en vint à ouvrir des tranchées, à cheminer en se couvrant, à construire des contre-batteries et à pratiquer des mines. On a manœuvré sur le champ de bataille pour attaquer en flanc et à revers, et ces manœuvres ont réussi à ceux qui les ont employées; on verra plus loin que ces dispositions tactiques ont toujours été appliquées depuis; c'est un honneur, pour le général Grant, de les avoir mises en pratique le premier, comme le premier il a conduit une armée à soixante kilomètres d'une ligne de chemin de fer et d'un cours d'eau navigable. Si les troupes se renouvelaient par l'expiration des engagements, les chefs qui restaient à leur tête acquéraient de l'expérience, et l'art de la guerre se révélait à leurs yeux, en s'ap-

puyant sur l'instinct de la conservation et sur la nécessité de finir cette longue, sanglante et désastreuse collision.

L'armée sudiste commandée par le général Braxton-Bragg, campée sur les hauteurs de Chattanooga, au sud du Tennessee, avait reçu quelques renforts, mais elle ne pouvait pas reprendre l'offensive, franchir le fleuve et repousser vers le nord l'armée fédérale. Elle s'était retranchée, et avait couvert Chattanooga d'ouvrages qui faisaient espérer de conserver cette ville et, par conséquent, la ligne du chemin de fer venant de Virginie. Les fédéraux, de leur côté, avaient eu besoin de remplacer les hommes et les corps ayant fini leur temps d'engagement; les deux armées restèrent donc en face l'une de l'autre jusqu'au 21 août. Ce jour-là, il y eut une attaque dirigée par le général Critenden, sur la droite et le centre des confédérés; elle fut repoussée, mais ce n'était qu'une démonstration pour reconnaître l'ennemi. Le général Braxton-Bragg avait fortifié ces deux parties de son front, pendant que les fédéraux l'attaqueraient en face ou remonteraient le Tennessee pour le franchir. La gauche occupait les hauteurs de Lookout, couvertes, au pied de leur pente, par le large cours d'eau que je viens de nommer. Le général fut désabusé le 29, en apprenant que la division fédérale, commandée par le général Davis, avait franchi le Tennessee à Bridge-Port, et s'avançait contre les hauteurs en tournant les ouvrages de défense, ce qui l'obligea à se replier en arrière de sa droite, sur la route de La Fayette, et

à prendre une nouvelle position couverte par le Chikamanga, affluent du Tennessee ; ce mouvement eut lieu le 8 et le 9 septembre. Chattanooga fut occupé sans coup férir le 9, et l'armée fédérale se porta en avant, pendant que l'armée sudiste était en retraite sur Atlanta, au cœur de la Géorgie.

Le général Braxton-Bragg avait déjà rallié deux brigades du corps du général Johnston ; il reçut de Richmond la nouvelle que de puissants renforts lui étaient envoyés ; il avait en même temps appelé à lui toutes les forces qui se trouvaient en Géorgie, dans l'Alabama et dans le sud-est du Mississippi, et il résolut de reprendre l'offensive. Mais il y avait des tiraillements entre ses subordonnés et lui, ses ordres ne furent pas assez strictement exécutés, et l'armée du Nord, qui était disloquée sur une ligne trop longue, eut le temps de se concentrer. L'occasion était perdue, il fallait attendre l'arrivée du corps du général Longstreet qui n'avait pu prendre le chemin de fer de Virginie et Tennessee, parce que le général fédéral Burnside avait forcé le passage du Cumberland-Gap dans le Kentucky oriental, et s'était emparé de Knoxville où passe ce chemin. Toutefois les premiers trains chargés de troupes de l'Est arrivèrent dans la journée du 17, par Augusta, Atlanta et Dalton. Le gouvernement du Nord annonçait aussi des renforts au général Rosencranz, mais il fallait du temps pour qu'ils arrivassent ; le corps du général Burnside était encore loin, de sorte que la position devenait critique. Le général Braxton-Bragg le savait, et il se décida à l'attaque im-

médiate, qui eut lieu le 19 septembre dans la matinée; l'armée fédérale comptait environ 40 000 hommes, et les confédérés étaient plus de 50 000.

L'action fut très-vive, mais les avantages étaient balancés à la fin du jour. Pendant la nuit, les fédéraux élevèrent quelques retranchements au centre de leur position; ils furent attaqués dès le matin avec une véritable furie, les ouvrages furent emportés, les troupes mises en déroute et la ligne coupée en deux. La droite avait été faiblement attaquée, et se débanda néanmoins; seule, la gauche, où commandait le général Thomas, se maintint dans sa position malgré les efforts des confédérés, et ne se retira que volontairement à la faveur de la nuit. Le corps de réserve, sous les ordres du général Granger, fut engagé un moment pour empêcher la déroute du centre, mais il n'y réussit pas, et se retira précipitamment du champ de bataille.

La perte des fédéraux fut de 17 000 tués, 9200 blessés et 4500 prisonniers; 36 canons et 8000 fusils étaient restés entre les mains des sudistes, qui ont avoué avoir perdu 12 000 tués, blessés et prisonniers.

L'armée du Nord prit la route de Chattanooga; elle occupa, en avant de la ville, une position dans laquelle ses divers corps se réorganisèrent autant que possible. La cavalerie confédérée avait poursuivi pendant quelque temps les troupes battues au centre, puis elle se retira, et les généraux séparatistes restèrent sur le champ de bataille, où ils avaient beaucoup à faire

pour reformer leurs troupes très-éprouvées dans leur triomphe.

Le 23 septembre, toute l'armée fédérale était enfermée dans Chattanooga, attendant les renforts qui devaient lui venir de divers côtés. Presque en même temps, l'armée du Sud vint s'établir en face, sur les hauteurs du Lookout et des Missionnarys, appuyant ses deux ailes au Tennessee, et coupant le chemin de fer de Nashville, qui, en sortant de Chattanooga, se dirige vers l'ouest sur une distance de soixante kilomètres; les fédéraux étaient ainsi séparés de leur base d'opérations, il ne leur restait que les communications de terre au nord du Tennessee, et les moyens de transport manquaient totalement.

L'armée unioniste repoussa plusieurs attaques; elle compléta les retranchements de la ville proprement dite, et malgré les renforts qui élevèrent les forces du Sud à plus de 40 000 hommes, celles-ci ne purent achever la défaite des unionistes. Toutefois la position de ces derniers fut aggravée par le passage, au nord du Tennessee, des corps de cavalerie que commandaient les généraux Wheeler et Forrest. Le premier de ces corps comptait 4000 chevaux, il étendit ses opérations jusqu'à Mac-Minnville, s'empara de tous les convois dirigés sur Chattanooga, et enleva même les garnisons de plusieurs postes. Pendant les premières opérations du corps principal, l'autre troupe de cavalerie, sous les ordres des généraux Forrest et Roddy, passa le Tennessee en face de Florence, pour couper les communications avec le nord-ouest. Cette dernière

opération fut repoussée par la cavalerie fédérale que commandait le général Mitchell; de ce côté l'entreprise manqua, mais néanmoins elle avait troublé le mouvement qui portait à Chattanooga les munitions et les vivres, de sorte que l'armée fédérale fut obligée de s'en tenir à une demi-ration; les fourrages manquaient, une grande partie des chevaux et des mulets mourut, ce qui augmenta encore la pénurie, parce que l'armée n'avait plus d'autres moyens de transport pour s'approvisionner. La misère et les souffrances étaient telles que les plus braves regardaient l'évacuation de la place comme inévitable.

Mais on avait compris, à Washington, qu'il fallait, pour ne pas perdre les avantages acquis pendant l'année, empêcher un échec complet de l'armée du Cumberland; aussi, à la fin d'octobre, des secours arrivèrent à cette armée. Le général Hooker lui amena, de Nashville et de Louisville, 15 000 hommes comprenant la majeure partie des 11e et 12e corps; il prit position à Stevenson, à la bifurcation des chemins de fer de Memphis et de Nashville. Le général Grant arriva le 23 octobre, il prit le commandement de l'armée, son autorité s'étendait sur les États de l'Ohio, du Kentucky, du Tennessee et du Mississippi. Le général Sherman avait ce dernier État, le général Burnside, le Tennessee oriental, et le général Thomas, l'armée réunie à Chattanooga. Le général Rosencranz fut disgracié comme tous les vaincus, en Amérique, mais il fut envoyé bientôt après dans le Missouri, où les guérillas avaient rendu la soumission illusoire.

Dès le 26 octobre, le général Grant fit franchir le Tennessee par le corps du général Hooker, qui se dirigea sur le Lookout pour dégager le chemin de fer et la navigation du fleuve. En même temps, deux brigades sorties de Chattanooga jetaient un pont sur le Tennessee, à Brown-Ferry, au-dessus de Bridge-Port, et se mettaient en communication avec ce corps, qui repoussa, deux jours après, deux brigades confédérées couvrant la gauche et l'accès du Lookout. Le général Hooker put s'établir au pied des hauteurs et sur la rive gauche d'un petit cours d'eau qui porte le même nom.

Le général Braxton-Bragg, en apprenant cette attaque, envoya le général Longstreet avec une forte division sur les collines du Lookout. Celui-ci attaqua vivement la division Geary, du 12e corps fédéral, qui était en première ligne; mais il dut céder le terrain au 11e corps, venu au secours du 12e. Dans la nuit du 28 au 29, les mulets du 11e corps fédéral s'échappèrent et coururent dans la direction de la division confédérée; celle-ci se crut chargée par la cavalerie, jeta ses armes et se dispersa; elle avait perdu 1200 hommes.

Les communications étaient rétablies entre Chattanooga et le Tennessee, ainsi que sur ce fleuve, mais le chemin de fer n'était toujours pas libre; il fallait réparer deux ponts. Toutefois, les fédéraux n'étaient pas encore en état de prendre l'offensive. Le général Sherman arrivait de Memphis avec les 15e, 16e et 17e corps; il était inquiété par des guérillas, mais marchait avec une grande rapidité. Cependant, ayant

trouvé à Tuscumbia, en face de Florence, environ 12 000 confédérés, sous les ordres des généraux Lee, Chalmers, Roddy et Richardson, il força le passage avec assez de peine, et pour avoir moins d'obstacles, il franchit le Tennessee à Decatur, marcha en remontant la rive droite, et rallia le général Grant dans les derniers jours d'octobre.

Le général Thomas, en prenant le commandement de l'armée du Cumberland, avait sévi contre un assez grand nombre d'officiers, parmi lesquels on remarqua un colonel, deux majors et un médecin; il avait reformé ses brigades et ses divisions; il réunit les débris de deux corps d'armée en un seul, qu'il plaça sous les ordres du général Granger. Les généraux Regley et Crittenden avaient subi la même disgrâce que le général Rosencranz; ils furent mis en accusation, puis acquittés.

Les espérances que la bataille de Chickamauga avaient fait naître dans le Sud ne se réalisaient pas; de ce côté, comme dans le Nord, on s'en prenait au général en chef; on ne comprenait pas qu'avec sa supériorité numérique, le général Braxton-Bragg eût laissé son ennemi se retrancher et se réorganiser dans Chattanooga, au lieu de le forcer à évacuer cette place, afin de le poursuivre à outrance jusqu'à la destruction ou la capture de l'armée. Néanmoins, le commandement resta au même général, qui perdit bientôt une dernière bataille.

J'ai dit plus haut comment l'armée du Sud était campée devant Chattanooga; elle occupait deux

chaînes de collines, le Lookout à l'ouest, et les Missionary à l'est; le ruisseau de Chattanooga coule entre ces deux hauteurs, et celui de Chickamauga à l'est des Missionary. Le général Braxton-Bragg avait cru pouvoir détacher, dans le Tennessee oriental, le corps du général Longstreet, plus trois divisions, environ 16 000 hommes, pour agir contre le général Burnside qui avait franchi les monts Cumberland, et après une marche rapide, malgré les plus grandes difficultés, était arrivé à Knoxville. Le chemin de fer de Virginie à Memphis, communication la plus importante entre l'est et l'ouest, se trouvait ainsi coupé, au grand désavantage de la confédération.

Pendant que cette mesure s'exécutait, l'armée fédérale voyait augmenter son effectif, qui atteignit bientôt 50 000 hommes. La flottille de l'amiral Porter avait remonté le Tennessee et restait devant Chattanooga. Les confédérés allaient passer de l'offensive à la défensive, et le général Braxton-Bragg, qui n'avait plus que 28 000 combattants, concentra la plus grande partie de ses troupes sur la crête des Missionary qu'il retrancha avec des ouvrages et de formidables abatis; le bas des pentes, vers le ruisseau et la plaine de Chattanooga était défendu par un fossé palissadé.

Le 23 novembre, l'armée fédérale s'ébranla dans un ordre si parfait que les confédérés crurent qu'il s'agissait d'une revue. Le général Thomas fit une grande reconnaissance, à la tête de 25 000 hommes, sur toute la ligne, puis le général Grant prit les dispositions suivantes : le général Hooker fut chargé

d'attaquer la gauche des séparatistes; le général Thomas conserva le commandement contre le centre, et le général Sherman, avec trois divisions du 15e corps et une du 14e, remonta la rive droite du Tennessee jusque vis-à-vis l'embouchure du Chickamauga, franchit le fleuve, et prit position entre les deux cours d'eau pour attaquer la droite.

Les colonnes conduites par le général Thomas franchirent vivement le fossé palissadé, et parvinrent à occuper un village sur le penchant des collines. Le 24, l'action s'engagea sur tous les points, malgré une pluie diluvienne qui entravait les manœuvres. La droite s'empara des hauteurs du Lookout, et en resta maîtresse; les deux autres attaques n'eurent pas le même succès. Le général Sherman avait occupé un sommet qui domine la crête, mais il fut forcé de l'abandonner à la fin de la journée. Les colonnes du centre n'avaient pas pu gravir tout le versant des Missionary, dont le relief est de 150 mètres. Le 25, à la faveur d'une forte canonnade sur toute la ligne, le général Thomas fit attaquer les retranchements des collines, et ses troupes s'en emparèrent un moment. Le général Sherman fut repoussé du point dominant qu'il avait reconquis, mais sur lequel les confédérés concentrèrent toutes leurs réserves. Le général confédéré Hardy commandait cette partie de la ligne qui formait l'aile droite; il avait sous ses ordres les généraux Cleburne, Walker et Stevenson; ce dernier, détaché avec le général Longstreet, avait été rappelé en toute hâte devant Chattanooga. La gauche des confé-

dérés, sous le général Breckinridge, comprenait les divisions Lewis, Steward et Anderson. Malgré une grande bravoure déployée par ces troupes, elles n'avaient plus l'élan de Chickamauga ; leur résistance était passive.

Le général Grant, voyant de l'hésitation sur plusieurs points de sa ligne, ordonna une attaque générale et simultanée contre tous les retranchements. Cette disposition lui réussit ; malgré le feu de quarante gros canons et celui de la mousqueterie, le centre força les retranchements des Missionary, la gauche resta définitivement maîtresse de l'extrémité nord-est de la position, et le général Braxton-Bragg ordonna la retraite ; il était le 27 au soir à Dalton, dans la direction d'Atlanta, à près de 50 kilomètres du champ de bataille. Le général Sherman fut chargé de poursuivre cette armée ; il le fit avec ardeur jusqu'à Taylor où la division confédérée Cleburne, établie dans une forte position, le contraignit à s'arrêter.

Les confédérés ont perdu 6000 hommes tués, blessés ou prisonniers, et 42 canons, du 23 au 27 novembre. Les fédéraux ont accusé une perte de 5000 hommes. Le général Braxton-Bragg fut remplacé par le général Johnston ; celui-ci s'occupa de reformer son armée qui resta inactive jusqu'au mois de mai 1864. Les fédéraux tournèrent leurs efforts vers le siége de Knoxville, entrepris par le général Longstreet.

Le général Burnside n'avait pas pu rejoindre l'armée fédérale à Chattanooga ; il avait eu, pendant les

mois de septembre et d'octobre, de nombreux combats à soutenir, avec des chances variables. La cavalerie et l'infanterie à cheval jouèrent le principal rôle dans cette période de la campagne ; enfin après être rentré à Knoxville, il fit réparer les ponts détruits par les confédérés, et ordonnait les préparatifs d'un mouvement au sud-ouest, sur Chattanooga, lorsqu'il apprit que le corps, sous les ordres du général Longstreet, était le 11 novembre à Cleveland, marchant sur Knoxville. Aussitôt, le général Burnside prit ses dispositions pour résister, en plaçant des postes sur les points principaux par où les confédérés devaient passer. Le 16, les fédéraux furent battus à Campbell's-Station et repoussés sur Knoxville ; cette dernière place fut investie, et les travaux du siége commencèrent aussitôt ; ils ne furent pas poussés avec une très-grande activité, parce que le train des équipages manquait. Les fédéraux étaient réduits à 18 000 hommes. Les confédérés, après le départ de la division Stevenson, n'avaient pas plus de 25 000 hommes. Le feu contre la place fut ouvert le 19 novembre, il continua le 20 sans résultat notable, et recommença le 25. On n'avait pas encore de brèche praticable, lorsque le général Longstreet apprit l'issue de la bataille de Chattanooga. Il ordonna un assaut pour le 29, par les trois brigades de la division Mac-Law. Cette attaque ne réussit pas, et le général Longstreet se mit en marche pour retourner en Virginie, par le haut Tennessee.

Dès la fin de novembre, le général Grant avait dirigé sur Knoxville le général Sherman avec 25 000

hommes environ. Ce corps, pendant son trajet, enleva un convoi de munitions destiné aux assiégeants, puis il arriva, sans trop de difficultés, le 4 décembre, à Knoxville.

On croyait l'armée du général Longstreet en route pour la Virginie, lorsqu'on apprit qu'elle occupait une forte position à 110 kilomètres de Knoxville, près de Russelville, dans la vallée du Holston. Les deux généraux nordistes n'étaient pas d'accord; le général Burnside voulait conserver une partie du corps venu de Chattanooga, tandis que le général Sherman, voyant le siége levé, crut devoir se mettre en route pour rejoindre l'armée du Cumberland. Tous deux crurent qu'il suffirait de faire poursuivre les confédérés par un fort détachement.

Mais le général Longstreet avait étudié sa position, s'y était retranché, avait réuni une masse considérable de vivres, et jugeant une cavalerie nombreuse inutile, il avait renvoyé le général Wheeler à l'armée de Géorgie, par la Caroline du Nord. Cette cavalerie était suppléée par les corps irréguliers des généraux Ransom, Vaughen et Bance.

Les séparatistes furent attaqués le 14 décembre, mais ils repoussèrent les fédéraux avec tant de vigueur, que ceux-ci ne songèrent plus à reprendre l'offensive; toute leur cavalerie faillit être faite prisonnière. De son côté, le général Longstreet ne fit plus aucune tentative sur Knoxville; les moyens nécessaires pour assiéger cette place lui manquaient absolument.

Il resta sur le Tennessee oriental, jusqu'au mois de février 1864.

Le général Burnside, mal avec le ministre de la guerre, se démit de son commandement, et fut remplacé par le général Forster.

A la fin de 1863, le Mississippi était libre pour la navigation fédérale; l'État de Tennessee et par suite le cours du fleuve étaient également soumis à la puissance de l'Union; le chemin de fer de Richmond à Memphis était coupé; c'étaient de graves échecs pour la confédération du Sud, et qui préparaient les opérations décisives de la campagne suivante.

Pendant les six derniers mois de l'année 1863, la guerre de partisans a continué dans les États de l'Arkansas et du Missouri, toujours pour occuper les districks minéralogiques, industriels ou agricoles, selon les nécessités. La prise de Wicksbourg ne ralentit qu'un moment cette guerre d'escarmouches. Quelques actions toutefois sont remarquables par les progrès qu'elles indiquent dans la mobilité des armées; ainsi, le 22 août, le général fédéral Blount franchit l'Arkansas et attaqua le corps du général Cooper; celui-ci se retira, il fut poursuivi sur une distance de 160 kilomètres, jusqu'à Perryville où les fédéraux trouvèrent un dépôt considérable de subsistances et de munitions. Le 26 du même mois, les confédérés, sous les ordres des généraux Price et Marmaduck, furent également battus à Brownsville et forcés de se retirer dans les bois; ils y reçurent des renforts, et se réorganisèrent; au 10 septembre ils comptaient

17 000 hommes. Ce même jour, le général fédéral Blount entrait à fort Gibson, dans l'Arkansas, après avoir parcouru 400 kilomètres en neuf jours, et Little-Rock, capitale de l'État, était occupée par le général Steele.

Une expédition partie de la Nouvelle-Orléans à la fin de septembre, sous les ordres du général Herron, n'eut pas de succès; les guérillas confédérés enlevèrent une de ses colonnes sur l'Atchafalaya, et une autre fut battue par une bande que commandait le prince de Polignac. Le général Herron, qui était de sa personne à Norganzia, à 40 kilomètres en amont de Port-Hudson, fit brûler cette ville, et revint ensuite à la Nouvelle-Orléans.

A peu près en même temps, des partisans hardis enlevaient les chevaux d'un camp, des sommes importantes dans les caisses fédérales, et enfin, l'état-major du général Blount, à Baxter-Springs, dans le Kansas, était surpris et forcé de se rendre.

A la fin d'octobre, une expédition nouvelle partit du bas Mississippi, pour gagner par terre le Rio-Grande, c'est-à-dire pour traverser la Louisiane et le Texas, tandis qu'une division de la flotte se portait à l'embouchure de ce fleuve, avec le général Banks et une portion du 13e corps sous les ordres du général Dana. Cette partie de l'expédition parvint à sa destination, mais les troupes commandées par le général Franklin, et composées des divisions Weitzel, Grower du 19e corps, Wahsburn et Burbridge du 13e corps, échouèrent. Après un premier combat à Vermillion-

ville, l'armée fédérale fut plus sérieusement attaquée le 3 novembre, au delà de Bayon-Crow ; un régiment tout entier fut pris, et le général Franklin fut forcé de se retirer. Le 22 décembre tout le pays était évacué, à l'exception de Brashear-City, où resta une garnison fédérale. L'entreprise était manquée et avait rendu aux séparatistes les prépondérances dans tout le Texas et la basse Louisiane.

On se rappelle les courses et les combats du partisan confédéré Morgan ; cet intrépide chef fit au mois de juillet une invasion dans les États d'Indiana et de l'Ohio ; il leva des contributions, occupa des villes importantes, détruisit le dépôt du chemin de fer de Louisville à Chicago, plusieurs ponts, et s'échappa toujours, malgré près de 70 000 hommes réunis à sa poursuite. Le 18 juillet, il était à Pommeroy ; serré de très-près par des forces supérieures, il partagea sa troupe en cinq détachements qu'il lança dans toutes les directions, mais il fut poursuivi et obligé de se rendre, le 26, sur les bords de l'Ohio. Il fut envoyé à Cincinnati et mis en prison, puis transféré plus tard à Columbus. Son but avait été de faire une diversion favorable au général Lee ; il avait en partie réussi, mais son rôle paraissait fini.

Au bout de quatre mois, malgré une surveillance active, il parvint à s'échapper par un conduit de ventilation, et arriva sans être reconnu à Toronto, sur le territoire du Canada. Aussitôt en sûreté, il envoya une dépêche télégraphique aux autorités de Columbus, qui apprirent ainsi par lui-même l'évasion de leur prison-

nier. On promit 25 000 francs pour sa capture, mais inutilement; il quitta bientôt le Canada, et se rendit, non sans beaucoup de risques, à Richmond, où il fut reçu avec enthousiasme, promu général, et pourvu d'un commandement dans l'armée du général Longstreet, qu'il rejoignit dans le Tennessee oriental, au mois de janvier 1864.

III

OPÉRATIONS MARITIMES.

Il faudrait un grand et long travail pour expliquer tout ce qui concerne les opérations maritimes, dans le conflit survenu entre le Nord et le Sud de l'Amérique septentrionale; c'est là principalement que se trouvent les progrès les plus marqués et les créations les plus extraordinaires. Je dois me borner à les indiquer en exposant avec le plus de brièveté possible la succession des faits et leur rapport avec les opérations des armées de terre; cela m'oblige à passer sans transition d'un point du littoral à un autre point très-éloigné, mais cela est inévitable dans un précis.

Le personnel de la marine du Nord comprenait, le 1er janvier 1863: 4 amiraux, 10 capitaines, 31 commandants, 101 lieutenants en 1er, 25 lieutenants en 2e, 20 maîtres et 12 payeurs généraux, 40 payeurs adjoints, 22 chirurgiens-majors, 45 aides-majors, 1 ingénieur en chef, 11 ingénieurs adjoints. Disons à ce propos que les amiraux avaient 31 800 fr. de traite-

ment, les capitaines 26 500 fr., les chirurgiens-majors 17 500 fr. et les aides-majors 11 600 fr.

Le général Banks avait envoyé de la Nouvelle-Orléans, à la fin de 1862, une flottille avec quelques troupes de débarquement, pour s'emparer de Galveston sur le golfe du Mexique et arriver ensuite à Houston, l'une des villes les plus importantes du Texas. Les fédéraux occupèrent le port, mais ils ne purent pas prendre la ville défendue par le général Magruder. Le 1er janvier, ce général, à la tête de quelques troupes, attaqua les unionistes et les força à se rembarquer. Les confédérés avaient fait, avec plusieurs bâtiments côtiers, des navires de guerre en les cuirassant au moyen de balles de coton et les armant aussi bien qu'ils l'avaient pu. C'est au moyen de ces navires qu'ils s'approchèrent du port et s'emparèrent des retranchements qui le protégeaient. Le commodore fédéral Renshaw, voyant la canonnière *Westfield* échouée et ne pouvant la remettre à flot, la fit sauter avec lui ; un autre bâtiment fut coulé ; les canonnières *Clifton* et *Owasco* prirent le large précipitamment ; les confédérés s'empressèrent de fortifier le port et la rade de Galveston qui leur étaient de la plus grande utilité pour recevoir les armes et les munitions que leur vendaient les négociants anglais, et qui savaient si bien échapper au blocus.

Dès la fin de janvier, les confédérés tentèrent sur d'autres points de faire lever le blocus. Les navires cuirassés *Chicora* et *Palmetto* avec trois vaisseaux à vapeur sortirent du port de Charleston le 29, et attaquèrent l'escadre fédérale de blocus. Quatre canon-

nières furent brûlées, le vaisseau fédéral à roues *Quaker-City* fut très-maltraité et parvint avec grand'-peine à prendre le large. Le général Beauregard fit constater le lendemain par les consuls de France et d'Espagne que le blocus était levé de fait, mais cette formalité n'eut pas de conséquences, d'autres vaisseaux remplacèrent, le 1er février, ceux qui avaient été dispersés le 29 janvier.

A cet instant, une attaque de la marine fédérale eut lieu contre le fort Mac-Allister, sur la rivière Ogeechee en Géorgie; cette attaque fut repoussée énergiquement malgré la persistance d'un petit monitor, qui affronta, sans être entamé, le feu de toute l'artillerie du fort.

L'attaque contre le fort Mac-Allister fut renouvelée le 3 mars par trois canonnières et trois vapeurs de guerre; le bombardement dura toute la journée, mais le fort, quoique labouré par les projectiles, ne capitula pas.

En 1862, les fédéraux s'étaient rendus maîtres de Washington, port de la Caroline du Nord, sur la baie de Pamlico; ils y furent attaqués à la fin de mars par un corps que commandait le général Hill. La place fut investie totalement, et des batteries formidables couvraient la rade de leurs feux. Les généraux unionistes French, qui venait de Newbern, et Spinola qui marchait le long du Tav, furent repoussés; enfin une flottille de 6 canonnières se présenta le 10 avril et fut obligée de reprendre la mer sans pouvoir communiquer avec la place.

Au moment où ces événements s'accomplissaient sur le Pamlico, une grande bataille était livrée dans les eaux de Charleston. On avait réuni 9 monitors et 2 vaisseaux cuirassés dans la baie de Port-Royal ; le général Hunter y avait formé un corps d'environ 10 000 hommes y compris des pionniers et le 101e régiment de New-York. Ces troupes furent débarquées à 15 kilomètres, dans l'île Eole. Charleston était le berceau de la sécession et le gouvernement du Nord voulait s'en rendre maître.

Les confédérés, sous la direction du général Beauregard et du général Ripley, avaient fait les plus formidables préparatifs de défense : tous les forts que j'ai indiqués précédemment étaient armés de canons rayés, on y avait ajouté des batteries et l'ensemble de ces ouvrages contenait 376 bouches à feu, servies par d'excellents artilleurs ; des troupes d'infanterie, aussi braves que solides, concouraient à la défense.

Le 7 avril, la flotte fédérale franchit la barre et s'avança jusqu'au fort Sumter ; les confédérés ouvrirent le feu à 800 mètres, et une demi-heure après, cinq monitors étaient hors de combat ; la flotte se retira hors de la portée des terribles canons rayés dont les projectiles cylindriques, longs de 60 centimètres, perçaient les cuirasses de tôle de 15 centimètres d'épaisseur. Le *Keokuk* avait reçu 90 atteintes au-dessus et au dessous de la flottaison ; il se soutint pendant quelques heures et coula le 8 au matin. Toute tentative contre Charleston fut ajournée ; les troupes de terre eurent

promptement regagné Port-Royal. Une escadre française assistait à cette affaire.

Le 13 avril une division de canonnières fédérales attaqua les batteries élevées sur le Pamlico à Rodman's point et à Hill's point pour interdir l'entrée du port de Washington. A la faveur de cette attaque, un bâtiment de transport forçant sa vapeur pénétra dans le port et y débarqua le général Palmers avec le 5e régiment de Rhode-Island. Le général Foster sortit de la place sur le même bâtiment et se rendit à Newbern, quartier général du Nord dans ces parages.

Le 19 avril, le corps d'armée unioniste du général Getty prit une batterie sur le Nansemont, y fit 160 prisonnier et y prit 5 gros canons.

Jusqu'au mois de juin, il n'y eut pas d'actions de guerre maritime, mais des armements sur une grande échelle, en vue, principalement, de prendre Charleston. Le 11 juin, le général Hunter était remplacé, dans le commandement de la Caroline du Sud, par le général Gillmore, et une brigade noire, sous les ordres du colonel fédéral Montgommeri, occupait Darien, petit port situé au sud-ouest de Savannah, à l'embouchure de l'Altamaha ; c'était un point d'appui pour les opérations ultérieures contre Charleston.

Quelques jours après cette expédition, l'amiral Foote mourut devant Charleston et fut remplacé par l'amiral Dahlgren, savant et habile officier, inventeur de l'un des canons de fort calibre employés par les fédéraux.

Le général Gillmore et l'amiral Dahlgren hâtèrent

les préparatifs d'un nouveau siége de Charleston ; ils résolurent d'attaquer simultanément par terre et par mer. A cet effet, des troupes occupèrent, le 10 juillet, l'île Morris, au sud-ouest de l'entrée de la rade, où est élevé le fort Wagner qui défend le côté méridional de la passe, à 2300 mètres du fort Sumter. Le fort Wagner, construit en sable, était armé de 9 gros canons, dont trois dirigés sur la mer et six sur l'entrée ainsi que dans la rade, pour croiser leurs feux avec les autres forts et les batteries qui bordaient le rivage.

Les troupes débarquées et quatre canonnières attaquèrent vainement ce fort ; il repoussa toutes les tentatives des assaillants ; il fallut se retirer. Le 18, une nouvelle attaque fut dirigée contre le même point ; après un bombardement de 11 heures, deux colonnes s'avancèrent pour escalader les remparts, mais elles furent repoussées avec une perte de 2000 hommes. L'énergie des défenseurs fut exaspérée par la vue de deux régiments noirs qui faisaient partie du corps fédéral. Le bombardement continua sans interruption jusqu'au 3 août ; 9000 projectiles furent lancés dans le fort et sur l'île Morris. Le général Gillmore résolut de changer le mode d'attaque en se portant au Nord de la rade de façon à tirer directement sur le fort Sumter.

Le 17 août, une forte batterie de canons Parrott ouvrit son feu contre ce fort dont elle était séparée par 4223 mètres ; sept monitors et sept canonnières concoururent à cette attaque appuyée par 26 autres bâtiments de guerre placés en ligne près de la barre.

Le général Gillmore somma, le 21, le général Beauregard de se rendre, menaçant, en cas de refus, de bombarder la ville avec des projectiles incendiaires. Cette sommation fut rejetée sans hésitation et, dans la nuit du 21 au 22, malgré les énergiques protestations des consuls de France, d'Angleterre et d'Espagne, qui demandaient quarante-huit heures pour faire sortir les étrangers, quelques incendies furent allumés par les bombes fédérales.

Le 22, le fort Sumter était presque détruit par les boulets, mais il tirait encore et son drapeau flottait toujours ; il avait été renouvelé trois fois. Le colonel Elliot, qui commandait, avait l'ordre de résister jusqu'à la dernière extrémité.

Ce jour-là, le vaisseau cuirassé *Castkill* fut atteint par un boulet qui le perça et tua son commandant ; le fort Sumter, qui avait reçu 2600 projectiles sur 4 500 tirés contre lui, ne paraissait pas pouvoir résister longtemps encore, d'autant que les assaillants se hâtaient, pour terminer avant l'équinoxe, qui, dans cette contrée, amène des tempêtes violentes ; malgré cela le feu se ralentit ; tous les gros canons à longues portées étaient hors de service, plusieurs avaient crevé ; les projectiles incendiaires ne pouvaient plus être lancés.

Néanmoins les fédéraux tentèrent, le 1re septembre, une attaque contre les forts Sumter, Wagner et Moultrie avec leurs monitors disponibles ; cette attaque ne réussit pas plus que les précédentes.

Pour essayer d'en finir, le général Gillmore et l'amiral Dahlgren firent bombarder tous les forts du 4

au 6 ; dans la nuit suivante, les confédérés abandonnèrent le fort Wagner, le fort Greeg et l'île Morris. Les canons furent encloués.

Le major Gilmer, qui avait la réputation la plus brillante de science et de bravoure, arriva le 7 septembre à Charleston pour prendre part à la défense qui perdait chaque jour de sa supériorité primitive. Toutefois, une nouvelle attaque dirigée le 8 contre le fort Sumter, malgré le courage avec lequel des marins débarqués tentèrent l'escalade, fut repoussée ; les pertes furent considérables ; les fédéraux ne recommencèrent pas, ils se bornèrent à occuper le fort Wagner et l'île Morris d'où ils avaient des vues et étendaient leurs feux sur la rade.

Si cela n'était pas encore la reddition de Charleston, du moins il était devenu bien difficile de faire la moindre transaction commerciale dans un port surveillé de si près ; c'était là déjà un résultat important pour les unionistes, qui savaient parfaitement que la sécession tirait d'Europe une grande partie de ses moyens de résistance.

Pendant la tentative de siége de Charleston, une expédition partit de Monroë, le 4 août, pour remonter la rivière James et reconnaître le fort Darling, près de Richmond. A 10 kilomètres de ce point, une torpille fit sauter la canonnière commodore Barney et endommagea sa coque ; la colonne d'eau soulevée emporta 30 marins du pont ; aussitôt après, un feu violent de mousqueterie et d'artillerie de campagne partit du rivage, et le général Foster, qui commandait cette expé-

dition, s'empressa d'ordonner la retraite ; il se retira le plus vite qu'il put, en faisant feu d'arrière. On ne recommença pas l'opération.

L'impossibilité de traverser le Texas, pour empêcher la contrebande de guerre, en occupant et en préservant d'attaques les ports du golfe du Mexique, préoccupait le général Banks ; il voulait prendre une revanche de l'échec subi devant Galveston, et au commencement de septembre, il fit embarquer un corps d'armée commandé par le général Franklin sur deux canonnières et deux transports à vapeur, pour aller occuper Sabine-City, sur la Sabine, affluent du golfe, à 70 kilomètres de Galveston et à 450 de la Nouvelle-Orléans. L'expédition arriva le 8 à sa destination ; le débarquement des troupes commença, mais il trouva une résistance des plus énergiques ; il fut repoussé ; les troupes se rembarquèrent en désordre, les deux canonnières, *Clifton* et *Suchem* furent obligées d'amener leur pavillon et les transports seuls rentrèrent le 12 septembre à la Nouvelle-Orléans.

Depuis le 8 septembre, les hostilités avaient continué à Charleston, mais sans l'activité que déploient ordinairement les Américains dans leurs attaques ; chacun s'était fortifié : les fédéraux sur l'île Morris et dans ses forts, les sudistes au fort Sumter où les casemates avaient été refaites derrière les murs démolis. Le 26 octobre, les fédéraux recommencèrent le bombardement ; leurs batteries du fort Wagner n'ont pas envoyé moins de 9300 projectiles sur le fort Sumter qui fut atteint par 7700 boulets ou bombes. La ville fut cou-

verte de projectiles incendiaires sans avoir néanmoins été détruite; au 13 novembre la résistance avait duré 127 jours. Il y eut encore une trêve tacite du 13 novembre au 1er décembre, les munitions étaient épuisées; à cette dernière époque les fédéraux lançaient par jour 20 bombes sur la ville; on ne tirait plus sur le fort Sumter qu'à de rares intervalles, ce fort n'avait plus de drapeau, mais il répondait au feu des assaillants. Le 9, une nouvelle batterie ouvrit un feu très-vif contre la ville, mais le fort Moultrie l'éteignit en très-peu de temps. Cent trente boulets incendiaires avaient brûlé dix à douze maisons.

Charleston ne se rendit pas, la lutte continua pendant l'année suivante; j'en ferai connaître les phases principales en renvoyant pour les détails pleins d'intérêt aux travaux d'étude auxquels ont donné lieu cette violente attaque et cette prodigieuse défense de Charleston, l'une des plus mémorables que présentent les guerres anciennes et modernes.

1864

OPÉRATIONS DANS LA VIRGINIE.

L'hiver de 1863 à 1864 fut assez rigoureux pour amener une suspension d'armes à peu près complète en Virginie et un ralentissement notable des opérations dans le Sud ainsi que sur le Mississippi. Ce temps ne fut pas perdu pour reformer et perfectionner les armées, il ne fut pas perdu non plus pour la réflexion. Gouvernement et congrès du Nord, commerçants par

essence, ne trouvaient pas d'équilibre entre le *doit* et *l'avoir* de l'Union ; les armées n'étaient pas au complet, il fallait 500 000 hommes pour remplir les cadres et maintenir la supériorité acquise dans l'ouest ; il fallait ajouter quatre à cinq milliards aux douze milliards que la guerre avait déjà dévorés ; il fallait une direction unique aux opérations pour éviter de revoir, au même instant, un triomphe dans une contrée et une défaite dans l'autre.

Les avantages remportés par les corps sous les ordres du général Grant le faisaient considérer comme seul capable de donner aux opérations militaires une impulsion décisive; quelques entreprises tentées en Virginie, en Floride, en Louisiane et dans l'Alabama, entreprises, que je ferai connaître plus loin, ne réussissaient pas, et le président Lincoln proposa au Sénat de nommer le général Grant, qu'il avait appelé à Washington, lieutenant général commandant en chef les troupes de l'Union ; cette proposition fut approuvée.

Dès que le général Grant eut été pourvu de ces hautes fonctions, il demanda une nouvelle levée de 200 000 hommes pour mettre les armées en état d'exécuter des opérations décisives ; cela portait à 700 000 hommes le contingent à fournir depuis la fin de novembre. Sur ce nombre, soit par fraudes dans le recrutement, soit par l'insuffisance de la population de quelques États, soit surtout par la désertion, plus de 300 000 hommes manquèrent aux départs, et il n'arriva pas plus de 180 000 hommes sous les drapeaux. Ce fait prouve que si la guerre était populaire dans le

Nord, le service militaire n'y était pas en honneur. Pour obvier à ces graves inconvénients, le général en chef rallia tous les corps détachés sur les côtes, les régiments restés en garnison dans les États du Nord et qui furent remplacés, pour le service de police, par les miliciens et les invalides ; enfin, il changea en régiments d'infanterie les bataillons de grosse artillerie qui n'avaient pas d'emploi hors des siéges.

Il forma ensuite deux grandes armées : l'une en Virginie commandée par le genéral Meade, près de laquelle il resta et dont, en réalité, il a dirigé les opérations ; l'autre à Chattanooga sous les ordres du général Sherman.

Avant cette organisation qui fut terminée vers le 15 avril, il y eut, dans l'est, quelques opérations que je dois faire connaître, bien qu'elles n'aient eu aucune influence sur la marche des événements principaux.

Les fédéraux avaient fortifié les stations et les ponts du chemin de fer de Baltimore à l'Ohio, dans la traversée de la Virginie occidentale, pour conserver l'usage de cette ligne importante, reliant les ports de l'Atlantique au Mississippi, par la direction la plus courte. Le général Early, qui commandait l'aile gauche de l'armée du Sud, détacha le général Rosser le 30 janvier avec une brigade de cavalerie pour enlever la garnison de Pétersbourg, point retranché en avant de la station de New-Creek ; lui-même s'avança sur la droite. Le général Rosser s'empara d'un convoi de 93 chariots, mais il ne put prendre la garnison qui

se retira vers le nord. L'expédition sudiste revint sur la Shenandoah d'où elle était partie.

Le 1er février, le général confédéré Pickett, qui commandait dans la Caroline du Nord, parut devant New-Bern, sur la Neuse, à l'ouest de la baie de Pamlico, avec deux brigades ; il était appuyé par des canonnières descendues de la Neuse et attaqua vivement les avant-postes fédéraux, mais il ne réussit pas à les débusquer et, en apprenant qu'un régiment venait de Beaufort au secours de la place, il se retira sur Kingston ainsi que les navires qui l'avaient suivi.

Plus au sud, la Floride fut l'objet d'une attaque malheureuse par un corps unioniste de 6000 hommes sous les ordres des généraux Gillmore et Seymour. Partie le 5 février de Port-Royal, sur 18 transports, l'expédition entra dans la rivière Saint-John, occupa Jacksonville et se porta en avant dans la direction de Tallahassee, capitale de l'État ; en apprenant le débarquement des fédéraux, le général Beauregard, qui commandait à Charleston, envoya par le chemin de fer la brigade Colquit, de la cavalerie et de l'artillerie ; d'autres troupes furent appelées de la Georgie méridionale et, le 20 février, le général Finnegan, à la tête de 9000 hommes, battit à Olustee le corps fédéral qui s'avançait en toute confiance dans un pays couvert de forêts, où la ligne du chemin de fer était seule praticable. Pendant le combat, une bouche à feu de fort calibre, placée sur un wagon lié à une locomotive, manœuvra sur la ligne du chemin de fer et fit le plus grand mal aux unionistes ; dans leur retraite précipi-

tée, ceux-ci eussent été détruits sans la résistance opiniâtre de deux régiments nègres qui couvrirent et sauvèrent la retraite en perdant la moitié de leur effectif. Le général Seymour fut rappelé peu de temps après, et l'expédition quitta le pays à la fin de mars, sur les ordres du général Grant.

Malgré l'échec du général Pickett devant New-Bern, le général Hoke entreprit, quinze jours après, avec l'autorisation du président Jefferson Davis, de reprendre aux fédéraux le port de Plymouth, sur la baie d'Albermale, à l'embouchure de Roanoke. Il avait à sa disposition trois brigades d'infanterie, un régiment de cavalerie, plusieurs batteries de campagne, et il s'appuyait sur une flottille de canonnières construites sur le fleuve, parmi lesquelles se trouvait l'*Albermale*, couverte de plaques de fer de 6 pouces d'épaisseur. Ce navire était armé de deux canons Witworth de 20 livres. Plymouth avait une ceinture de forts, une garnison de 2500 hommes, de la cavalerie, de l'artillerie et plusieurs canonnières. L'attaque exécutée le 17 février n'eut pas de succès, mais, dans la nuit du 18 au 19, l'*Albermale* coula les deux navires fédéraux *Southfield* et *Bombshell*, prit la canonnière *Miami* et bombarda le fort principal, en bravant ses projectiles. Ce fort capitula bientôt, la ville suivit son exemple le 28, et les confédérés furent maîtres de toute la baie d'Albermale. Les unionistes n'avaient plus, dans la Caroline du Nord, que New-Berne, Beaufort et l'île d'Hatteras.

L'armée fédérale du Potomac tenta, de son côté, une expédition contre Richmond ; tandis que les troupes

commandées par le général Lee s'occupaient à fortifier la position prise sur le Mine-Run, au sud du Rapidan, le général Meade fit passer ce cours d'eau par son aile droite qui s'avança jusqu'à Stanuardsville, au pied des montagnes Bleues; la cavalerie confédérée se porta dans cette direction pour reconnaître la nature de l'opération; c'était ce que le général Meade avait espéré; il profita du mouvement de son adversaire pour envoyer le général Kilpatrick, avec 6000 chevaux, entre Frédéricksbourg et Orange Court-House, afin de détruire le chemin de fer et les écluses du canal du James; c'était la répétition de ce qui s'était fait l'été précédent. La colonne fédérale enleva les employés des chemins de fer, pénétra jusqu'à Goochland sur le James, envoya sur sa droite un détachement sous les ordres du colonel Dahlgren et parut le 1er mars devant les lignes de Richmond. La terreur fut grande dans la capitale du Sud, mais on apprit bientôt que le détachement qui devait attaquer par le sud-ouest était tombé dans une embuscade où son chef, le colonel Dahlgren, avait été tué, après avoir vu sa troupe détruite ou dispersée. Toutes les tentatives du général Kilpatrick furent repoussées, il risquait d'être enveloppé par la cavalerie confédérée accourue sur ses traces et qui lui coupait la retraite; il n'eut plus d'autre ressource que de gagner à marches forcées la presqu'île entre le York et le James, où le général Butler commandait un corps d'armée. D'après les ordres du gouvernement, la cavalerie du général Kilpatrick fut embarquée le 3 à Yorktown, pour retour-

ner dans la Virginie septentrionale. Malgré l'échec subi par l'expédition, le général Butler fit à son tour une tentative contre Richmond; il partit le 5 mars de Williamsbourg avec 3 brigades d'infanterie, 4 régiments de cavalerie et 2 batteries. Arrivé le même jour sur le Chickahomini, il en trouva tous les passages détruits et des postes si bien gardés qu'il jugea impossible d'aller plus loin ; il rentra le 7 mars à Williamsbourg.

Les opérations que je viens de rapporter ainsi que celles exécutées à la même époque par les généraux Banks et Sherman, la première dans la Louisiane, la seconde dans le Mississippi, et qui échouèrent l'une et l'autre ainsi qu'on le verra dans le chapitre suivant, avaient été concertées entre les généraux Grant, Sherman, Banks et Thomas, à Wicksbourg; elles avaient pour objet l'occupation des États dits du Golfe d'où les confédérés tiraient la plus grande partie de leurs ressources et dont les ports, principalement celui de Mobile, servaient à l'introduction des armes et des munitions de guerre que le commerce anglais a fournies longtemps en échange du coton qu'il parvenait à emporter malgré le blocus. L'issue malheureuse de ces entreprises fit changer le plan de campagne et, comme je l'ai dit plus haut, les forces de l'Union furent concentrées en Virginie, pour prendre Richmond, et dans le Tennessee pour pénétrer par Atlanta dans les États du Sud, contre lesquels on venait d'échouer.

Les confédérés, de leur côté, avaient mis le temps à profit pour préparer une énergique résistance en for-

tifiant plusieurs des positions avantageuses que présentaient les contre-forts granitiques projetés par les montagnes Bleues entre les nombreux cours d'eau qui se réunissent dans les rivières York et James. Les abords de Richmond furent hérissés d'ouvrages formidables, et Pétersbourg, à 30 kilomètres au midi, sur l'Appomattox, fut également fortifié. Les armes de main, les bouches à feu ne manquaient pas, mais les populations étaient épuisées et la réquisition permanente des hommes de 18 à 40 ans ne pouvait plus remplir les cadres des régiments. La sécession durait toujours; elle se soutenait avec l'espoir seulement d'arriver à l'époque de l'élection du président et de voir, à la place de M. Lincoln, un démocrate disposé à traiter avec les États du Sud.

Voici quels étaient, au milieu d'avril, la répartition et l'effectif des armées belligérantes :

Armées fédérales.

	Hommes.
1° En Virginie, sous les ordres du général Meade.	120 000
2° A Williamsbourg (général Butler)	25 000
3° Sur la Shenandoah (général Siegel).	16 000
Total contre Richmond, 161 000	
4 En Tennessee (général Sherman).	98 000
5° En Louisiane (général Canby).	30 000
6° Dans l'Arkansas (général Steel).	25 000
7° En Missouri (général Rosencranz).	15 000
8° En Virginie occidentale et dans les garnisons. .	25 000
9° Sur les côtes.	50 000
Total.	404 000

Armée confédérée.

	Hommes.
1° En Virginie (général Lee)	80000
2° Sur la Shenandoah (général Early)	10000
3° En Georgie (général Johnston)	70000
4° En Tennessee (général Forrest)	10000
5° Garnisons des ports	30000
6° Sur la rive droite du Mississippi	30000
Total	230000

L'armée du Nord avait toutes ses diverses parties reliées par les chemins de fer et par la marine, ce qui permettait à son chef de renforcer les points qui en avaient besoin, tandis que les troupes confédérées de la rive occidentale du Mississippi étaient entièrement séparées des autres corps qui n'avaient entre eux que les chemins de fer menacés dans plusieurs directions.

L'armée du Potomac comptait trois corps d'infanterie, les 2e, 5e et 6e, sous les ordres des généraux Hankock, Warren et Sedgwick ; bientôt on y appela le 9e corps que commandait le général Burnside, il y avait en outre un corps de cavalerie, comptant trois divisions, à la tête duquel fut placé le général Sheridan. L'artillerie, distribuée entre les divisions, avait néanmoins pour chef le général Hunter.

Ces troupes étaient plus instruites et mieux équipées que celles qui avaient, jusque-là, pris part à la guerre. Le service en campagne leur était connu ; le général Grant avait, à l'exemple du général Mac Clelland, ex-

pulsé tous les parasites civils qui suivaient l'armée et entravaient ses mouvements. Il n'avait conservé que les correspondants des journaux de premier ordre.

L'armée principale devait marcher directement sur Richmond, tandis que le général Sigel, remontant la vallée de la Shenandoah, se porterait sur Linchbourg, dans le but de couper le chemin de fer de Knoxville, pour se rabattre à l'ouest de Richmond. Le général Butler, qui commandait les 10e et 18e corps avec de la cavalerie, avait ordre de prendre l'offensive en même temps que le général Grant, pour attaquer Richmond par l'est et Petersbourg par le sud.

L'armée séparatiste comptait trois corps sous les ordres des généraux Ewell, Hill et Longstreet; à sa gauche les généraux Breckinridge et Imboden gardaient la vallée de la Shenandoah et, en arrière de sa droite, les troupes établies à Petersbourg étaient, sous les ordres du général Beauregard, rappelé de Charleston.

J'ai donné, au commencement de ce travail, la description du terrain situé au nord et à l'est de Richmond; je ne la répéterai pas ici, mais j'indiquerai les distances entre les points les plus importants qui seront mentionnés dans les pages suivantes. On compte : de Culpeper à Richmond, 163 kilomètres, de Frédéricksbourg à Spott-Sylvania 33, de Spott-Sylvania à Orange 48, de Richmond à Pétersbourg 37.

Le 2 mai, le général Meade prévint, par un ordre du jour, l'armée fédérale que les opérations allaient commencer. Le 3, la cavalerie passa le Rapidan et re-

connut le terrain. Le 4, les 5e et 6e corps passèrent au gué de Germana, pendant que le 2e franchissait le cours d'eau un peu vers l'est à Élys. Le 9e corps était en réserve. Le 6e corps resta la droite appuyée au Rapidan et faisant face au sud-ouest, tandis que les 2e et 5e, avec la cavalerie, couvrant l'aile gauche, se dirigeaient vers le sud-ouest pour gagner Spott-Sylvania, et obliger le général Lee à quitter sa position du Mine-Run qui menaçait l'extrême droite fédérale.

La cavalerie unioniste rencontra, le 5 au matin, le corps de même arme que commandait le général confédéré Stuart; il y eut un très-vif engagement à la suite duquel le mouvement continua. Le 5e corps commençait à se déployer, suivi par le 6e à sa droite, mais non encore appuyé par le 2e à sa gauche, lorsque toute l'armée séparatiste, sortie de ses lignes du Mine-Run, attaqua violemment la gauche de ce corps, et y mit un grand désordre. Le 2e corps accourut en conversant à droite. Le général Grant fut contraint d'arrêter sa marche et de former en toute hâte une ligne de bataille qu'il n'avait pas prévue. Il appela le corps du général Burnside et fit converser les trois autres pour faire face à l'ouest, essayant de tourner la droite du général Lee; mais le 2e corps, à qui ce rôle était réservé, rencontra celui du général Longstreet, qui ne le laissa pas s'avancer. Le combat continuait avec fureur et les fédéraux avaient une peine infinie à se maintenir dans leurs positions. Le terrain accidenté, couvert de bois et de broussailles, leur était inconnu et ne permettait pas l'emploi de toutes leurs forces,

tandis qu'il favorisait les mouvements de leurs adversaires.

L'obscurité mit fin au combat; les pertes étaient considérables de part et d'autre. Pendant la nuit, les deux armées couvrirent leur front et leurs flancs par des ouvrages de campagne et des abatis. Les Américains ont énormément remué la terre pendant leur sanglant conflit, et c'est par ce côté de l'art militaire que leurs armées ont fait le plus de progrès.

Le 6 au matin, le général Grant fit attaquer par sa droite la gauche des confédérés, commandée par le général Ewell, qui ne purent être entamés; au centre le général Warren fut réduit à se défendre contre les attaques réitérées des sudistes; à la gauche, le général Hancock occupa le retranchement des confédérés, commandés par le général Hill, et s'avança de plus de 3 kilomètres; mais à onze heures et demie, un retour offensif ramena le 2e corps fédéral dans ses positions de la nuit. Il y eut alors une suspension d'armes tacite qui ne se fut pas produite dans des armées aguerries, mais qui arriva fréquemment aux troupes provisoires, comme l'étaient celles des deux partis américains.

Le général Lee fit avancer le corps du général Longstreet, tenu en réserve depuis la veille; il se déploya de façon à déborder la gauche des fédéraux qui, à quatre heures et demie, furent attaqués de front, de flanc et à revers par quatre colonnes. Le moment était critique, les retranchements étaient pris et le 2e corps se débandait, lorsque le général Grant mit en

ligne la division Gibbon, restée en arrière du centre, et qui rétablit le combat en obligeant les confédérés à se retirer. Le soir, une violente attaque fut dirigée contre la droite des fédéraux qui perdirent deux brigades. Cependant la tentative échoua par les bonnes dispositions et la valeur personnelle du général Sedgwick.

Dans la nuit du 6 au 7, le général Grant concentra ses corps et mit le 6e en réserve ; on ajouta des ouvrages au front de la position déjà retranchée. La journée du 7 se passa en escarmouches, qui permirent au général Lee de reconnaître la position de l'armée unioniste, restée toujours au sud du Rapidan. Les pertes du 5 et du 6 étaient considérables de part et d'autre ; le général Lee pensa qu'une nouvelle attaque ne serait pas décisive, et il se porta au sud dans une forte position, en arrière du Pô, près de Spott-Sylvania, coupant à l'armée fédérale la route de Richmond, sur la limite de la contrée à laquelle sa nature sauvage et stérile a fait donner le nom de Wilderness, par lequel on désigne également la bataille que je viens de rapporter.

Le mouvement de l'armée sudiste fut exécuté rapidement et avec tant de bonheur, que les fédéraux ne s'en aperçurent que quand l'évacuation des positions fut complète et qu'il n'y resta qu'un cordon d'avant-postes. Aussitôt le général Grant prit ses mesures pour se porter en avant ; l'armée fédérale parcourut environ 30 kilomètres dans la nuit du 7 au 8 ; on apprit alors que les confédérés étaient en avance de plusieurs heures et s'établissaient à Spott-Sylvania.

Le 7, une colonne fédérale avait occupé Frédéricksbourg, ce qui assurait une communication par chemin de fer, en arrière de la gauche, sur Acquia-Creek.

Le 8, dans la matinée, le 5e corps fédéral qui formait l'avant-garde trouva les sudistes dans une forte position, où il les attaqua ; c'était le corps du général Longstreet qui repoussa l'agression et contraignit les fédéraux à reculer de 4 kilomètres avec de grandes pertes. Quelques renforts arrivés à midi permirent au général Warren de cesser son mouvement rétrograde, et plus tard, avec une division de supplément, il put reprendre l'offensive et s'avancer de 2 kilomètres.

Les confédérés occupaient un arc de cercle enfermant Spott-Sylvania et dont la concavité, couverte par le Pô, était tournée vers l'ennemi ; cette position, bien retranchée, était très-forte. Les fédéraux étaient rangés sur une ligne à peu près parallèle et à 5 kilomètres au nord du Pô.

Le 9 mai à midi, la gauche des fédéraux fut vivement attaquée mais résista ; bientôt après, le général Grant ordonna une attaque sur toute la ligne ; l'engagement fut très-vif, le général Hancock, à la droite, parvint à passer le Pô et à s'établir sur sa rive méridionale ; le général Sedgwick fut tué et remplacé par le général Wright. La bataille continua toute la journée sans avantage marqué et fut suspendue à la nuit.

L'action recommença le 10 au matin, par le 9e corps fédéral, afin d'appeler l'attention des confédérés sur le centre pendant que l'extrême droite chercherait à tourner leur gauche ; toute la ligne fédérale s'allongea sur

les bords du Pô, mais le général Lee, devinant le projet de son adversaire, fit faire un effort contre la droite pour isoler le 2e corps qui avait toujours un détachement au sud de la rivière, et jeter le désordre dans les bagages et les parcs, en arrière de la ligne principale. Les confédérés furent bien près de réussir, mais le général Hancock, secouru à temps, put ramener tout son corps d'armée au nord du Pô.

Deux attaques dirigées sur le centre des confédérés par les généraux Warren à quatre heures, et Wright à six heures, furent repoussées, et le soir, chacun était rentré dans sa position.

Le 11 mai, il n'y eut que des combats d'avant-postes; le général Grant refusa une suspension d'armes, demandée par les séparatistes pour enterrer les morts; tout se préparait pour une vigoureuse attaque sur la ligne entière des confédérés, et en même temps la cavalerie fédérale, sous le commandement du général Sheridan, recevait l'ordre d'entreprendre une nouvelle diversion, en arrière de l'armée principale, pour l'obliger à quitter sa formidable position de Spott-Sylvania. L'exécution de ces mesures fut remise au 12, par suite d'une forte averse.

L'attaque eut lieu ce jour-là, dès la pointe du jour, contre le centre; les fédéraux eurent d'abord l'avantage; mais bientôt repoussés, il fallut une attaque sur la ligne entière pour dégager le corps du général Hancock, qui avait commencé l'action. Ce fut encore une bataille en ordre parallèle avec des alternatives de succès et de revers, selon la nature du terrain et la

possibilité où les corps se trouvaient de faire usage de leur artillerie. On fit preuve des deux côtés d'une très-grande bravoure ; mais il n'y eut pas une seule de ces combinaisons qui décident la victoire, tout se borna à marcher en avant ou à résister. Le combat finit avec le jour après avoir duré quatorze heures.

La bataille de Spott-Sylvania s'est donc prolongée du 9 au 12 mai, avec une journée de demi-repos le 11. Elle a prouvé au général Grant qu'il ne pourrait jamais forcer les lignes retranchées qu'occupait son adversaire.

Le général Lee fit réparer ses retranchements et retira son aile droite en arrière pour rendre plus difficile un mouvement tournant contre cette aile. Les fédéraux firent des reconnaissances vers l'est, mais le terrain détrempé par la pluie ne leur parut pas permettre la moindre opération sérieuse. Les deux batailles de Wilderness et de Spott-Sylvania ont coûté aux fédéraux près de 30 000 hommes et 16 généraux, aux confédérés 20 000 hommes et 13 généraux.

Le général Sheridan était parti le 9, avec le gros de la cavalerie, pour couper les communications des confédérés. Il détruisit des stations et du matériel de chemin de fer, des munitions de guerre, et parut, le 11, devant les premières lignes de Richmond ; là, il rencontra la cavalerie confédérée sous les ordres du général Stuart, qui fut tué dans l'action. Des troupes d'infanterie forcèrent la cavalerie unioniste à se retirer, et comme d'autres corps s'avançaient sur toutes les routes, venant du nord et de l'ouest, la colonne unioniste fut

contrainte de se porter à l'est; elle passa le Chickahominy et rejoignit le général Butler.

L'armée sudiste ne put être renforcée que de quelques brigades, tandis que les fédéraux reçurent plus de 20 000 hommes tirés des garnisons du Nord, assez mécontents d'être enlevés à une existence fort douce pour venir prendre part aux misères inséparables d'une armée en campagne.

La pluie ayant cessé le 16, le général Grant prit quelques dispositions nouvelles pour attaquer encore une fois; il retira son aile droite, renforça la gauche et fit exécuter, le 18, une attaque centrale par les 5e et 6e corps contre celui du général Ewell. L'action dura jusqu'à dix heures et demie sans résultat. Le général Lee prit à son tour l'offensive le 19; le même corps qui avait combattu la veille se porta en avant, enveloppa l'aile droite des unionistes, franchit le Ny, petit cours d'eau parallèle au Pô, et mit en déroute une division nouvellement formée et arrivant de Washington; les divisions Birney et Crawford vinrent sur ce nouveau champ de bataille, pour dégager la première. Toutefois le but des confédérés était manqué, car les parcs qu'ils avaient en vue de détruire étaient à 14 kilomètres en arrière. Le général Ewell se retira quand la nuit fut venue et reprit sa position près de Spott-Sylvania.

Le général Grant reconnut encore une fois qu'il ne parviendrait pas à déloger son adversaire de ses formidables positions et résolut de prendre un plus long détour pour le forcer à quitter Spott-Sylvania. Il fit donc

partir, dans la nuit du 20 au 21 mai, les 2e et 5e corps par la gauche en suivant la direction du sud-est jusqu'au chemin de fer de Frédéricksbourg ; les 6e et 9e corps restèrent en ligne pour masquer le mouvement. Le 9e corps suivit le 21 à midi; au moment où le 6e se mettait en route à son tour, il fut attaqué, mais contint son adversaire par la supériorité de son artillerie ; il ne put effectuer son mouvement qu'à la nuit.

L'armée fédérale suivit le Mattapony, bivouaqua près de Bowlinggreen, sur la route de Frédéricksbourg à Richmond, puis suivit le chemin de fer jusqu'au Nord-Anna, qui fut passé à Jéricho. Le 5e corps était en tête, il fut impétueusement attaqué par les confédérés qui, partis de Spott-Sylvania, dès qu'ils eurent aperçu le mouvement des fédéraux, étaient venus s'établir sur le Nord-Anna, dans une position analogue aux deux précédentes et, comme elles, préparée d'avance. Au sud, ou en arrière de la position du Nord-Anna, il y en avait une autre couverte par le Little-River, petit cours d'eau parallèle au premier et parcourant une vallée marécageuse.

Toute la journée du 23 se passa en combats partiels ; le général Grant n'avait pas prévu que l'armée sudiste pût se trouver encore en travers de son chemin. Le Nord-Anna avait été passé par la plus grande partie des forces unionistes, le reste vint à son tour sur la rive droite le 24. Le général Lee avait replié toutes ses troupes le 23 au soir, en arrière du Little-River. C'était encore une position d'un accès difficile par ses

escarpements granitiques, et de plus, elle avait son front couvert par des marais.

Le général Grant ne voulut pas recommencer les sanglantes batailles des jours précédents. Bien que le général Sheridan avec la cavalerie fût venu le rejoindre, il fit repasser le Nord-Anna dans la nuit du 26 au 27, suivit cette rivière et le Pamunkey pendant 30 kilomètres, puis porta ses forces de nouveau dans la direction de Richmond. La cavalerie, fédérale, éclairant le pays, se heurta le 28, à Mechanicsville, contre l'armée du sud qui avait encore suivi et déjoué la combinaison du général Grant. Mais on avait quitté le terrain granitique, les deux armées se trouvaient sur un sol d'alluvion à peine onduleux, et les conditions n'étaient plus les mêmes.

Si l'armée unioniste principale était arrivée près de Richmond, les opérations dans la vallée de la Shenandoah et dans la presqu'île du James n'avaient pas réussi; sur la Shenandoah, le général Sigel, après avoir attendu jusqu'au 15 mai pour se mettre en mouvement, était battu, le 18, près de Mont-Jackson, par le général Breckinridge; il perdait 700 hommes, 5 canons et se retirait en désordre sur Strasbourg. Le général Hunter prit le commandement des troupes, reçut des renforts, mais ne fut pas plus heureux que son prédécesseur, ainsi que je le rapporterai plus loin.

Le général Butler avait fait partir, le 3 mai, une brigade pour remonter le York et préparer un débarquement du côté de West-Point. Il partit lui-même le 5 sur une escadrille, remonta le James, occupa le fort Pow-

hatan, sur la rive droite, à 60 kilomètres de Richmond, fort abandonné par les confédérés, et vint débarquer à City-Point, près de l'embouchure de l'Appomatox. Il fit occuper et retrancher la presqu'île de Bermuda-Hundred, formée par une sinuosité du James.

Le 6 mai, pendant que les fédéraux s'établissaient sur ce point, le général Beauregard rentrait à Pétersbourg, y organisait la défense, et le 7, ainsi que le 8, il repoussait une entreprise du général Butler contre le chemin de fer de Richmond.

Une colonne de cavalerie était partie de York le 5; elle passa le Chickahominy le 7, et arriva sur les ouvrages de Richmond; elle fut repoussée et vint rejoindre le corps principal, sur la rive droite du James, le 11.

Dans le même temps, un corps de 3000 chevaux avait quitté Suffolk le 4 mai, et s'était porté vers l'ouest, pour couper le chemin de fer de Pétersbourg à Weldon. Cette expédition réussit en partie, puisqu'elle détruisit la station de Stony-Creek, en brûla le pont le 6, et le lendemain celui du Nottoway; elle revint à Suffolk, puis de là rejoignit le général Butler le 10 mai.

L'avant-veille, une attaque de vive force contre Pétersbourg et le fort Darling avait été près de réussir; mais le lendemain, les confédérés avaient repris l'offensive et forcé les troupes fédérales à rentrer dans leur presqu'île. Il y eut de nouveaux engagements indécis le 12 et le 13; le 16, les fédéraux furent battus, mais les retranchements couverts par des abatis arrêtèrent l'élan des troupes du sud. La perte des fédéraux dépassa 2000 hommes.

Dans le plan de campagne adopté par le général Grant, le général Butler devait attaquer Richmond et couper les chemins de fer du Sud, pour affaiblir l'armée séparatiste principale; il n'en fit rien et resta sur la défensive à Bermuda-Hundred jusqu'à la fin du mois. Le 18e corps fut envoyé à l'armée du général Grant.

Celui-ci trouvait encore les confédérés devant lui, mais il pouvait mettre à profit sa supériorité numérique.

Le 30, l'avant-garde fédérale n'était qu'à 18 kilomètres de Richmond; les avant-postes se touchaient; l'armée unioniste faisait face au sud-ouest, la droite à Hannover Court-House, sur le chemin de fer de Fredericksbourg. Le général Ewell attaqua le centre de cette armée, mais après quelques avantages il fut forcé de se retirer.

Le 31, il y eut encore deux combats isolés, bien que sur la ligne des fédéraux qui vinrent s'établir un peu vers leur gauche, ayant le centre appuyé au village de Cold-Harbor. Les deux armées occupaient des lignes parallèles au cours du Chickahominy et au nord de cette rivière; elles étaient couvertes par des retranchements. Le général Lee essaya, le 1er juin, de reprendre cette position; il ne réussit pas, et le 2, à quatre heures et demie du soir, il renouvela sa tentative en faisant attaquer la gauche des unionistes, sans parvenir à les déloger de leur position. La bataille s'engagea le 3, sur toute la ligne, elle fut vive et sanglante de quatre à huit heures du matin; à partir de ce moment et jusqu'au

soir, il n'y eut plus qu'un combat de tirailleurs. Les fédéraux avaient perdu 7000 hommes, les confédérés 3000 seulement à cause de leurs retranchements, élevés si près les uns des autres qu'on pouvait entendre de chaque ligne les commandements faits dans l'autre.

Quoique cette bataille n'eût rien décidé en apparence, elle fit penser au général Grant qu'il ne parviendrait pas à prendre Richmond en attaquant le côté septentrional; il ne voulut pas non plus occuper la position où le général Mac-Clellan avait été battu deux ans plus tôt, et il eut assez d'habileté, peut-être assez de bonheur, pour conduire son armée sur la rive droite du James, où ses derniers détachements arrivaient le 15 juin. Pendant cette opération, le général Sheridan, avec la cavalerie, fit une pointe vers l'ouest; il s'avança jusqu'auprès de Gardonsville, puis revint sur le Pamunkey, où il soutint un combat près de White-House.

Le général Lee avait cru à une attaque contre le côté oriental de Richmond, et y avait concentré des troupes. Une reconnaissance de deux divisions, le 13, amena un engagement à la suite duquel les confédérés se retirèrent.

L'armée fédérale avait parcouru 222 kilomètres depuis son départ de Culpeper; elle avait perdu plus de 30 000 hommes, et les projets de son général en chef avaient été modifiés trois fois; celui-ci avait trouvé une résistance à laquelle il ne s'attendait pas dans ses premières opérations; il avait livré deux sanglantes batailles; les dispositions prises pour attaquer le front de son adversaire ou pour se défendre contre les vives

agressions des colonnes confédérées ne manquaient pas d'habileté, mais elles n'ont jamais eu de résultat définitif. Toutes les actions ont eu lieu en ordre parallèle, les fédéraux, il est vrai, ont toujours cherché, sans y réussir, à tourner l'aile droite des sudistes, pour les couper de Richmond; jamais ils n'ont manœuvré pour exécuter une attaque de flanc ou de revers, qui eût amené une victoire décisive. Les armées provisoires, achetées au poids de l'or, sont incapables des combinaisons stratégiques ou même de grande tactique, qui eussent été nécessaires dans les ravins et sur les coteaux du Wilderness, pour réduire l'armée ennemie à se rendre ou à laisser libre la route de sa capitale. Les mêmes observations peuvent s'appliquer à l'armée séparatiste; mais il ne faut pas oublier qu'elle comptait 40 000 hommes de moins que les fédéraux : cela explique l'absence des manœuvres analogues à celle qui fut si brillamment conduite par le général Jackson à Chancellorsville.

Depuis les premiers jours de juin, les troupes qui défendaient Pétersbourg étaient allées rejoindre l'armée principale; il ne restait dans la ville que 2000 miliciens, et le général Butler les fit attaquer le 9 par la cavalerie que soutenait une partie du corps du général Gillmore; celui-ci resta en route, puis rentra au camp, ce qui fit manquer l'entreprise. Le 15 au soir, le général Grant fit renouveler l'attaque par les 2e et 18e corps, avec près de 3000 chevaux. Le 18e corps venait de débarquer à Bermuda-Hundred, il passa l'Appomatox, prit quatre des forts qui couvraient Péters-

bourg et 15 canons, mais ne put aller plus loin. Le 2e corps attendait une distribution de vivres frais et ne vint pas au feu. Le général Beauregard arriva dans la nuit avec 30 000 hommes, fit exécuter immédiatement des ouvrages plus près de la ville, et dès le 16, organisa une si vive résistance, prolongée du 17 au 19, contre l'armée principale et contre le corps du général Butler, devant Bermuda-Hundred, que les fédéraux ayant perdu près de 7000 hommes cessèrent leurs attaques, tout en conservant leurs positions, la droite vers Bermuda-Hundred, entre l'Appomatox et le James, la gauche dans la plaine onduleuse de Disputanta, coupant les chemins de fer de City-Point et de Suffolk. Les confédérés avaient élevé de nombreux et formidables ouvrages autour de Pétersbourg, c'est-à-dire formant un demi-cercle, dont l'Appomatox était le diamètre. D'autres fortifications bordaient le cours d'eau au nord et couvraient une partie du chemin de fer de Richmond. Enfin, les défenses de cette ville, sur les deux rives du James, avaient été beaucoup augmentées. On avait aussi fortifié les stations des chemins de fer de Weldon, au sud de Pétersbourg, de Linchbourg, et de Danville à l'ouest, qui se croise avec le dernier à Barkesville. La possession de ces chemins était une question de vie ou de mort pour l'armée du Sud, et son général en chef avait donné une organisation plus complète au corps de pionniers spéciaux, chargés de réparer ou de détruire les voies ferrées. Ce corps, sous la direction d'ingénieurs anglais, occupait les stations principales des lignes que je viens de nommer.

Le général Grant fit faire, pendant la seconde quinzaine de juin, les 21, 23 et 26 des expéditions contre les chemins de fer de Weldon et de Danville; toutes les trois furent repoussées avec des pertes sensibles, les dégâts qu'elles avaient faits furent réparés en peu de temps; mais la gauche ayant été étendue jusqu'à la ligne de Weldon, cette ligne fut interceptée; c'était la plus importante, puisqu'elle se prolonge au sud et se relie à tout le réseau des Carolines, de la Géorgie et de l'Alabama.

Pendant le mois de juillet, les armées souffrirent beaucoup de la chaleur, et il y eut devant Pétersbourg une suspension d'armes non convenue, mais qui, néanmoins, donna un peu de repos aux troupes harassées.

Le général Hunter, après avoir rallié les débris des corps fédéraux, battus dans la vallée de la Shenandoah, s'était mis en marche pour Staunton le 5 juin, à la tête de 16 000 hommes; il avait battu la petite troupe séparatiste, laissée en observation, puis, réuni aux généraux Averill et Crook, il s'était dirigé avec 25 000 hommes sur Linchbourg. Non loin de là, après un combat heureux, il trouva le corps du général Early, arrivé de Richmond par le chemin de fer, le 18; il fut battu et forcé de se retirer au nord-ouest sur le Canawha; il ne ramena le 28 juin, à Charlestown, que 9 à 10 000 hommes au plus.

Le général Early avait réuni 22 000 hommes, organisés en 2 divisions d'infanterie, et un corps de cavalerie; il descendit la Shenandoah, enlevant tout ce qu'il y avait de vivres et d'approvisionnements dispo-

nibles dans cette riche contrée. Il surprit le général Sigel à Martinsbourg, mais celui-ci résista avec énergie, et donna le temps d'évacuer tout ce qui appartenait à l'Etat; il se retira ensuite au nord du Potomac. Le général Early passa ce fleuve le 4 juillet, occupa Williamsport, Harrisbourg, fit un butin considérable dans le Maryland occidental, puis se porta sur Washington. Il battit un petit corps fédéral près du Monocacy, envoya des détachements vers Baltimore et Annapolis, enfin il parut dans la nuit du 12 au 13 devant Washington; mais sur l'avis que les 6e et 19e corps étaient envoyés contre lui, il revint à Edwards-Ferry, le 13 au soir, et repassa le Potomac dans la journée du 15, après avoir fait filer devant lui les convois emportant tout ce qu'il avait recueilli dans son expédition. Les corps fédéraux battus en premier lieu étaient revenus de l'ouest, ils subirent de nouveaux échecs. Le 16 et le 23 juillet ensuite, les confédérés prirent une forte position près de Strasbourg; ils furent maîtres de toute la basse Shenandoah, d'où ils firent encore plusieurs expéditions dans le Maryland. Une de ces expéditions, conduite par le général-major Mac-Clausland, poussa jusqu'à Chambersbourg et brûla cette ville.

Au milieu d'août, le général Sheridan parut sur le Potomac à la tête de 30 000 hommes; après avoir repoussé du Maryland les partis sudistes qui s'y trouvaient encore, il avait pris, le 7, le commandement de trois corps d'armée, les 6e, 8e et 19e; dès le 10, il avait passé le Potomac et repoussait le général Early de Winchester sur Strasbourg; mais menacé en ar-

rière par des troupes venues de Richmond, il rétrograda sur Harpers-Ferry, et y prit position, la droite au Potomac, la gauche à la Shenandoah, prêt à repasser le fleuve ou à se porter en avant. Deux divisions confédérées restèrent devant les lignes d'Harpers-Ferry ; le corps du général Early était en arrière et chacun garda sa position jusqu'à la fin d'août.

Les deux armées principales étaient affaiblies à Pétersbourg ; elles avaient eu, comme je l'ai dit plus haut, une armistice de fait. Chacun en profita pour se fortifier et s'organiser; l'armée fédérale n'avait plus que 75 000 hommes, celle du Sud 55 000 au plus. Le général Grant fit établir un pont à City-Point et un tronçon de voie ferrée de 15 kilomètres qui joignait la ligne de Weldon ; il réglementa les rapports de l'armée avec la flotte qui lui fournissait tout.

Le 26 juillet, les 2e et 10e corps avait passé sur la rive gauche du James pour faire une démonstration contre le côté oriental de Richmond, ils attaquèrent le 27, et prirent 4 canons; le combat recommença le 28, et la plus grande partie de l'armée sudiste vint de Pétersbourg à Richmond. C'était ce qu'avait espéré le général Grant, qui disposa sans délai une attaque au moyen de la mine, après avoir fait revenir au sud du James le 2e corps dans la nuit du 29 au 30 juillet. On avait préparé un fourneau chargé de 3800 kilogrammes de poudre. Les colonnes d'assaut étaient sous les ordres du général Meade. Tout semblait préparé pour un succès, mais la mine ne joua pas à trois heures du matin,

le 30 juillet, comme cela était ordonné ; l'explosion n'eut lieu qu'à près de cinq heures, puis, les colonnes restèrent une heure dans les tranchées avant de donner l'assaut à l'ouvrage ouvert. Quand enfin les troupes fédérales abordèrent l'entonnoir, elles y essuyèrent un feu si vif qu'il leur fut impossible d'en sortir, la mitraille les écrasait. Les autres colonnes d'attaque furent refoulées par une sortie de la garnison qui empêcha la première de rentrer dans les tranchées. Cette malencontreuse entreprise coûta 6000 hommes aux unionistes et 800 seulement aux confédérés. Il faut des troupes exercées pour employer les moyens de destruction qui empruntent quelques éléments aux sciences et ne sont pas pratiqués journellement.

Le général Grant, après quelques jours de repos, fit attaquer, le 14 août, Dutch-Gap sur la rive gauche du James, afin de pouvoir empêcher le passage du fleuve au-dessous du fort Darling. Les fédéraux furent repoussés après avoir pris un des ouvrages qui défendaient cette position et 4 canons ; il en fut de même le 15, le 17, le 18 et le 19. Mais pendant ce temps, les généraux Warren et Burnside détruisaient le chemin de fer de Weldon, à la station de Réam; battus le 19, ils reconquirent le terrain perdu, et repoussèrent, le 21, le corps du général Hill, conduit par le général en chef de la confédération.

Les pertes, depuis la reprise des hostilités, le 13 août, s'élevaient à 12000 unionistes et 8000 confédérés; le général Lee renonça à reprendre le chemin de fer

de Weldon, mais ce chemin fut utilisé jusqu'à la station de Spony, d'où les troupes et les convois se dirigeaient sur Pétersbourg par Dinwiddie.

Pendant le mois de septembre, les deux armées augmentèrent encore leurs retranchements; le général Grant étendit sa gauche pour arriver au tronc commun des chemins de fer de Danville et de Linchbourg. Le général Lee ne pensait plus pouvoir battre les fédéraux en rase campagne, et il augmenta ses moyens de défense. La situation était grave, les vivres devenaient rares, ce qui donna de l'importance à la capture de 2500 bœufs, faite le 15 septembre, par le général Hampton, sur les fédéraux.

Malheureusement pour les confédérés, le général Early fut battu le 20, sur l'Opequan, dans la vallée de la Shenandoah; il fut poursuivi par le général Sheridan, et obligé de se retirer à Staunton, ayant perdu 9000 hommes. La ligne de Richmond à Linchbourg pouvait donc être facilement occupée d'un moment à l'autre.

A la fin de septembre, l'armée unioniste avait reçu des renforts qui avaient reporté son effectif à 80 000 hommes; elle prit l'offensive le 28, sur les deux rives du James; les 10e et 18e corps passèrent le fleuve dans la nuit, ils prirent une redoute et un autre retranchement armés ensemble de 15 canons; le 18e corps s'avança jusqu'à la forte position de Chapuis-Farm, à 22 kilomètres de la ville, mais les confédérés avaient de nombreux ouvrages construits et armés d'avance en arrière; ils s'y maintenaient sans peine.

Le 10e corps suivait la route de Malwern-Hill,

couverte par un ouvrage que prit une division noire, et à deux heures les deux corps furent réunis; dans ce moment même, la cavalerie, commandée par le général Kantz, parvenait à 3 kilomètres de Richmond, où elle se maintint, soutenue par la division Forster du 10e corps; on n'avait pas pu prendre la hauteur de Chapuis-Bluff, vis-à-vis le fort Darling.

Pendant ce temps, le 5e corps et une partie du 9e, conduits par le général Meade, attaquaient, au sud, les lignes de Pétersbourg pour se porter sur le chemin de fer de Danville; cette entreprise ne réussit pas. En résumé, les résultats que le général Grant espérait n'étaient pas obtenus, et il avait perdu 5000 hommes.

L'esprit d'entreprise semblait avoir abandonné les fédéraux qui, dans les premiers jours d'octobre, restèrent sur la défensive, occupés à augmenter leurs retranchements. Les séparatistes, de leur côté, firent aussi de nombreux travaux; une suite de lignes et de forts reliaient Richmond à Pétersbourg; mais cela ne leur suffisait pas. Le 7 octobre, une division d'infanterie et une brigade de cavalerie attaquèrent les troupes de l'aile droite, campées au nord du James, sous les ordres du général Butler; ces troupes perdirent 300 prisonniers et 8 canons, mais par un retour offensif, elles obligèrent les confédérés à rentrer dans leurs positions. Le 12, les unionistes firent une grande reconnaissance en avant de leur droite, et constatèrent l'importance des retranchements de Richmond. On avait commencé à couper, par un canal, une des presqu'îles du fleuve

à Dutch-Gap ; mais on rencontra des difficultés qui forcèrent d'abandonner ce projet.

Une grande expédition, entreprise le 27 pour arriver au chemin de fer de Danville, et appuyer ainsi, en occupant le général Lee, les opérations engagées par le général Sheridan, sur la Shenandoah, et en Géorgie, par le général Sherman, qui était maître d'Atlanta, ne réussit pas, quoique combinée avec une démonstration faite par la droite sous les ordres du général Butler; celui-ci laissa prendre deux brigades. Le combat recommença le 28, sans plus de succès. Dans ces deux jours, les fédéraux perdirent 4000 hommes et les sudistes 3000. Ces derniers enlevèrent encore quelques centaines de prisonniers dans la nuit du 30 au 31 octobre.

Jusqu'au 1er décembre, il n'y eut aucun engagement; à cette date, une reconnaissance de cavalerie, dirigée vers le sud, fut vivement ramenée, et aussitôt après le général Warren fut dirigé sur Weldon avec les 2e et 5e corps. Il passa le Nottoway, détruisit 15 kilomètres du chemin de fer, ainsi que la station de Jarratt, mais il trouva les séparatistes si fortement retranchés à Hicksford, sur le Meherin, qu'il jugea devoir se retirer. Il rentra au camp le 10 décembre, au moment où le 6e corps y arrivait également, après avoir concouru à expulser les confédérés de la Shenandoah.

Le général Grant licencia les 10e et 18e corps formant l'armée du général Butler; mais il organisa, au moyen de leurs régiments, les 24e et 25e corps, dont il donna le commandement aux généraux Ord et Weitzel.

C'était le procédé employé pour se débarrasser des généraux incapables ou disgraciés, sans les frapper personnellement. Il ne paraît pas que ce motif ait existé à l'égard du général Butler, malgré l'insuccès des opérations qui lui étaient confiées, car il eut le commandement d'un corps destiné à prendre Wilmington, et qui partit le 13 décembre de la rade d'Hampton, où le général Grant était venu pour l'organiser lui-même. L'expédition arriva le 15; un bombardement de la flotte protégea la mise à terre du corps expéditionnaire sur la presqu'île, à l'est de l'embouchure du fleuve Cape-Fear, à 40 kilomètres de Wilmington. Cette presqu'île est défendue par le fort Fisher contre lequel le général Butler envoya le 25e corps. Les colonnes furent repoussées, et l'ancien procureur ayant jugé le fort imprenable, s'empressa de se rembarquer avec ses troupes pour retourner à la rade d'Hampton, le 27 et le 28 décembre. Cette fois il fut rayé des contrôles de l'armée.

Après la bataille de l'Opequan, perdue le 21 septembre, le général Lee avait, malgré sa situation critique, envoyé des renforts au général Early, le 8 octobre.

Ce dernier avait plus de 23 000 hommes sous ses ordres. Le général Sheridan se retirait lentement sur Strasbourg, en prenant ce qui restait de vivres et de provisions dans la vallée. Les séparatistes le suivaient pas à pas. Le 8 octobre, une affaire d'avant-garde, d'abord avantageuse aux confédérés, finit par donner l'avantage aux unionistes qui prirent une partie des

bagages, y compris ceux du général Rosser, commandant les troupes du Sud.

Le général Sheridan s'établit dans une forte position couverte par le Cedar-Creek, appuyant sa droite aux montagnes vers le nord, et sa gauche à la Shenandoah. Il fut appelé à Washington le 17, pendant qu'il se livrait de petits combats aux avant-postes, et le général Early attaqua le 19, à deux heures et demie du matin, la cavalerie des ailes. A quatre heures, l'agression devint impétueuse; le 8e corps fédéral surpris perdit ses canons qui furent tournés contre le 19e, et y mirent le désordre. Le 6e corps soutint cette déroute, et, sous sa protection, les 8e et 19e purent ralentir leur marche. A ce moment, le général Sheridan arrivait sur le champ de bataille, ralliait les troupes, reformait leurs lignes, et, par son influence personnelle, changeait en une défaite complète la victoire que le général Early avait déjà annoncée à Richmond. Les fédéraux reprirent 18 canons, dont les séparatistes s'étaient emparés, et poursuivirent ceux-ci pendant 10 à 12 kilomètres. Chaque armée avait perdu environ 5000 hommes. Le général Sheridan revint derrière le Cedar-Creek; les confédérés s'établirent entre New-Market et Mont-Jackson. Peu à peu les troupes du Sud allèrent rejoindre l'armée principale à Richmond, et le général Early n'eut plus qu'un corps d'observation sous ses ordres; le 6e corps fédéral retourna, comme je l'ai dit, sur le James.

Des partisans à cheval continuèrent à se battre dans la Virginie occidentale avec des avantages alternatifs,

et principalement pour être maîtres des salines d'Abington.

Tels furent dans l'est les principaux événements de la campagne; ils auraient dû terminer la guerre si les armées de l'un ou de l'autre côté eussent été douées de l'esprit militaire qui accomplit les grandes actions. Les généraux en chef ont fait tuer énormément d'hommes, leurs troupes ont attaqué avec ardeur, se sont défendues avec énergie, mais nulle part elles n'ont remporté de victoires complètes.

OPÉRATIONS DANS L'OUEST.

1864.

J'ai indiqué, dans le chapitre précédent, quel avait été le plan primitif d'opérations pour la campagne de 1864. Ce plan comportait trois expéditions principales dans l'ouest: contre Mobile, par Méridian, en partant de Wicksbourg; contre Atlanta; et sur le haut de la rivière Rouge, dans la Louisiane, pour s'emparer des approvisionnements réunis à Shrewport. Le général Sherman commandait la première, le général Thomas la seconde et le général Banks la troisième.

Les préparatifs de l'expédition contre Mobile dataient du mois de décembre 1863, mais cette expédition ne put avoir lieu que le 1er février, comme je le dirai plus loin. Ce jour-là, le général Sherman se mit en marche de Wicksbourg, se dirigeant vers l'est, à la tête de 30 000 hommes d'infanterie (16e et 17e corps), 2000 chevaux et 60 bouches à feu. Il arriva le 15 à

Méridian, n'ayant rencontré aucune résistance, mais là il dut attendre, car il n'était pas assez fort pour continuer seul son entreprise; le général Polk, qui lui était opposé, avait réparti les troupes confédérées de manière à harceler sans cesse le corps fédéral et à rendre impossibles ses communications en arrière. Le général Sherman profita de son inaction forcée pour faire détruire une assez grande longueur des chemins de fer qui passent à Méridian, et il organisa en régiments les nègres, très-nombreux, qui se présentaient à son quartier général.

La gauche de l'armée devait être appuyée par une flottille remontant le Yazoo; cette disposition ne pouvait avoir aucune influence, parce que le Yazoo descend presque en ligne droite du nord au sud, et, en le remontant, la flottille s'éloignait de la ligne d'opérations. Une vive résistance obligea ces navires à rentrer le 12 mars sous les canons de Wicksbourg.

Le corps fédéral, sous les ordres des généraux Smith et Grierson, était parti de Memphis pour se joindre au général Sherman; il arriva rapidement jusqu'à West-Point, sur le chemin de fer de l'Ohio à Mobile, n'ayant trouvé d'ennemis qu'à Okalona, où étaient les corps de cavalerie des généraux confédérés Lee, Chalmers et Roddy. La marche fut retardée mais à West-Point, qui n'est plus éloigné de Méridian que d'environ 145 kilomètres, les fédéraux rencontrèrent, le 21 février, le général Forrest, établi avec 4000 hommes dans une très-forte position qui, malgré la supériorité numérique des assaillants, ne put

être enlevée. La cavalerie unioniste, très-nombreuse mais impuissante contre des retranchements et des abatis, tourna bride et se retira en désordre. Ces troupes rentrèrent le 25 à Memphis, hors d'état de reprendre la campagne avant un temps assez long. En apprenant cette nouvelle, le général Sherman jugea qu'il ne pouvait rien entreprendre de sérieux, sa cavalerie étant trop faible; il reprit le chemin de Wicksbourg avec un butin considérable et beaucoup de nègres libérés.

Le général Thomas, de son côté, avait commencé un mouvement agressif dans la direction d'Atlanta et avait fait occuper Huntsville, sur le chemin de fer de Chattanooga à Memphis, pour se relier aux généraux Grierson et Smith ; arrêté à Decatur, il resta dans une position convenable à Tunnel-Hill, mais sans pouvoir produire même une diversion en faveur du général Sherman.

Toutes les dispositions si savamment combinées, selon l'opinion des États du Nord et de leurs partisans, échouèrent donc à l'est du Mississipi, et l'on ne retira rien de ces expéditions, sinon la certitude que les confédérés se défendraient encore énergiquement.

Les armes unionistes ne furent pas plus heureuses en Louisiane; le général Banks avait réuni les 13e et 19e corps, plus de la cavalerie formant environ 27 000 hommes, à la Nouvelle-Orléans; le général Sherman mit à sa disposition deux divisions des 16e et 17e corps, plus une partie des canonnières armées à Wicksbourg, pour renforcer l'escadre de l'amiral

Farragut. Ces troupes et ces navires devaient réduire le fort Russy, près du confluent de la rivière Rouge, puis remonter ce cours d'eau, joindre à Alexandrie l'armée du général Banks venue par Vermillion-Ville et Opelousas, pour se porter ensemble sur Shrewport. Tout sembla réussir au début; la jonction des deux corps se fit après la conquête du fort, comme on l'avait prévu. Le général Smith, parti de Wicksbourg le 10 mars, avait débarqué le 13 à l'entrée de la rivière Rouge et arrivait le 19 à Alexandrie en même temps que l'avant-garde de l'armée de la Louisiane, après s'être rendu maître du fort Russy.

Le général Steele, commandant l'armée de l'Arkansas, devait border avec 20 000 hommes la frontière, pour neutraliser une partie des forces confédérées. On pensait que cette démonstration ne rencontrerait pas d'obstacles, et le général Banks marcha triomphalement d'Alexandrie à Natchitoches, où les séparatistes résistèrent un moment, puis continuèrent leur retraite. Le 7 avril, l'avant-garde fédérale, marchant loin de l'armée, rencontra la cavalerie du général Green et la repoussa; mais le lendemain elle heurta une masse considérable qui la fit reculer à son tour. Le général Banks marchait avec cette avant-garde, il appela du secours, mais, avant l'arrivée des divisions Franklin et Emory, l'échec était complet, et le soir la continuation de la retraite fut décidée jusqu'à Pleasant-Hill, où une nouvelle bataille fut engagée le 9 à cinq heures après-midi. Après des avantages marqués, le général Kirby-Smith, qui commandait les confédé-

rés, se retira, et le général Banks continua sa marche rétrograde en se rapprochant de la rivière Rouge, qu'il avait quittée pour avoir un terrain praticable à parcourir. Il prit une forte position à Grand-Ecore, près de Natchitoches. Depuis son départ d'Alexandrie, il avait perdu 5000 hommes et 18 canons.

Le général Banks, remplacé le 13 avril par le général Canby, quitta l'armée sur-le-champ, sans attendre son successeur, en laissant le commandement au général Franklin. Celui-ci voulait déjà se retirer parce que l'armée fédérale était enveloppée de toutes parts; on détruisit les approvisionnements et on se dirigea vers Alexandrie. Un corps confédéré défendit pendant quelques heures, le 20, le passage de la rivière Cane, mais l'expédition rentra le 26 et le 27 dans la place d'Alexandrie, ayant perdu beaucoup d'hommes, de matériel et complétement démoralisée.

La flottille, composée de 13 canonnières et de 30 transports, avait suivi le mouvement jusqu'à Natchitoches; l'amiral Porter en laissa une partie sur ce point et partit avec 7 canonnières et 20 transports plats pour remonter la rivière; il arriva, non sans peine, le 9, à Springfield, où il apprit la défaite de l'armée de terre et reçut l'ordre de revenir au point de départ. Le voyage fut difficile; des troupes postées le long du fleuve fusillaient les équipages; elles essayèrent même de les prendre à un détour, mais quelques coups de mitraille les dispersa. Arrivé le 13 à Natchitoches, l'amiral en vit partir l'armée de terre et fut livré à ses propres forces. Les eaux baissaient; il y

avait, entre ce point et Alexandrie, des rapides où le fond ne permettait pas même le passage des bateaux plats. L'amiral Porter fit dégarnir une canonnière cuirassée et jeter à l'eau des plaques de fer ainsi que son artillerie, mais cela ne suffit pas, et le lieutenant Bailey, qui avait fait exploiter des forêts au bord du Mississipi, entreprit de former un chenal au moyen de deux digues de plus de 200 mètres; il réussit, fit monter les eaux à l'ouverture entre ces digues, et la flottille tout entière était le 12 mai à Alexandrie.

Les opérations du général Steele, au nord, n'avaient pas mieux réussi que celles du général Banks. Parti de Little Rock le 23 mars, il était le 4 avril à Camden, sur la Washita, à 170 kilomètres de Shrewport et à 280 d'Alexandrie. Il se dirigeait sur la première de ces places, lorsqu'il apprit la défaite du général Banks; il revint à Camden et y resta pour attendre les canonnières qui devaient remonter la Washita. Entouré par des forces supérieures que conduisait le général Kirby-Smith, il fut contraint de se mettre en retraite le 26 vers Little-Rock. Constamment harcelé, il fut devancé par la cavalerie sudiste du général Marmaduc, à laquelle le général West résista énergiquement. Après un combat très-vif et très-meurtrier, le 29 avril, le corps du général Steele rentra le 2 mai à Little-Rock, ayant perdu 2500 hommes, 20 canons, plus de 800 chariots attelés et beaucoup de fusils. Les confédérés auraient pu reconquérir l'Arkansas, mais là comme partout ils ne surent pas profiter de leurs avantages.

land, du Tennessee et de l'Ohio. Son effectif total était de 98 000 hommes dont 6000 de cavalerie, avec 254 canons.

L'armée séparatiste comptait 71 000 hommes d'infanterie divisés en trois corps, plus 12000 chevaux auxquels devaient se joindre ceux que commandait le général Forrest et qui, au nombre d'environ 7000, étaient chargés d'intercepter les routes. Il avait fallu plus de deux mois au général Johnston et aux unionistes pour réussir à organiser ces armées, qui commencèrent les hostilités le 6 mai.

Les confédérés occupaient une forte position à Buzzard-Roost, entre Tunnel-Hill et Dalton, dans une chaîne de montagnes appelée Rocky-Face. Le général Sherman fit tourner cette position par son aile droite, qui passa au défilé de Snake pendant qu'une attaque, assez vive mais infructueuse, était dirigée contre Buzzard-Roost. Cette opération réussit ; le 13, le gros de l'armée fédérale était en position devant Resaca, où les confédérés arrivaient presque en même temps. Deux divisions unionistes occupaient la ville de Dalton, à la jonction des chemins de fer de Knoxville et de Chattanooga avec celui d'Atlanta.

La contrée est granitique, très-accidentée et arrosée par de nombreux cours d'eau dont trois principaux : l'Oostanaula, coulant du nord au sud, passe près de Dalton, à Resaca, et se réunit à Rome, pour former le Coosar, avec l'Etowah qui descend de l'est à l'ouest par Kingston. Le Coosar coule vers le sud, forme l'Alabama et tombe dans la baie de Mobile. En avan-

çant vers Atlanta, on rencontre le Chattahoochee, qui, dans cette partie de son cours, se dirige de l'est à l'ouest, puis tourne au sud, pour se jeter dans l'Océan, à l'est de Mobile, près d'Apalachicola. Le développement de ces fleuves varie de 800 à 1000 kilomètres. Les chemins sont moins mauvais que dans les autres parties du théâtre des hostilités, et la nature résistante du sol permet de le parcourir assez facilement.

Le général Sherman, arrivé devant Resaca, appela les deux divisions qui étaient à Dalton, pour former sa gauche; il fit passer l'Oostanaula par son aile droite au-dessous de Resaca, et dirigea, le 14 mai, une double attaque de front et de flanc contre la position des confédérés. Ces attaques furent repoussées et un corps séparatiste remonta au nord, vers Tilton, où eut lieu, le 15, un nouvel engagement sans résultat. Mais la droite du général Sherman menaçait la ligne de retraite des confédérés, et ils se hâtèrent de gagner l'Etowah; ils occupèrent plusieurs positions au nord de cette rivière.

Chaque parti avait perdu environ 4000 hommes dans ces deux journées, et le général Sherman resta le 16 et le 17 à Resaca, pour faire donner des soins à ses blessés.

Le 18 mai, l'armée fédérale se porta en avant, étendant sa droite à Rome et occupant Kingston, où passe le chemin de fer. Le 20, les confédérés furent attaqués à Cassville, à l'est de Kingston, par le corps du général Schofield; ils se maintinrent dans leur position, mais ils la quittèrent la nuit suivante pour franchir

l'Etowah et occuper une autre position préparée d'avance à Allatoona, où toutes les forces furent réunies.

Le corps du général Schofield resta sur la rive droite de l'Etowah, pour masquer le mouvement du général Sherman, qui passa ce cours d'eau le 24 à Kingston et au-dessous, pour attaquer la gauche des confédérés; ces derniers lui firent face et se défendirent vaillamment dans plusieurs combats, jusqu'au 3 juin. A ce moment, le général Sherman se dirigeait au nord-est, vers Allatoona que la cavalerie fédérale venait d'occuper, et le général Johnston, craignant d'être tourné par sa droite, se retira dans la position de Pïne-Hill, qui était, comme celle d'Allatoona, préparée de longue main.

L'armée unioniste prit position le 5 juin à Ackworth, sur le chemin de fer; elle fortifia, pour en faire une place d'armes, le poste d'Allatoona, et commença le 11 ses opérations contre Pïne-Hill. Jusqu'au 14, on se battit tous les jours; le général-évêque confédéré Polk fut tué, et la position, qui était trop étendue, fut évacuée le 15. Les confédérés s'arrêtèrent le 17 sur les monts Kenesaw, en avant de Marietta, toujours couverts par des retranchements; ils y soutinrent plusieurs attaques de front et repoussèrent le 27 juin toute l'armée fédérale, qui perdit 5000 hommes.

Le général Sherman exécuta encore une fois un mouvement de flanc qui obligea son ennemi à le suivre pour ne pas être coupé d'Atlanta; les généraux unionistes Schofield et Mac-Pherson menaçaient le

pont du chemin de fer, sur le Chattahoochee, et l'armée séparatiste franchit ce fleuve le 9 juillet, pendant que les fédéraux occupaient Marietta. Le pont du chemin de fer ayant été brûlé malgré ses travaux de défense, le général Sherman fit passer le Chattahoochee sur deux points en amont, au lieu d'attaquer directement. La cavalerie fédérale s'était portée en observation le long du fleuve, tandis que le reste de l'armée du Nord préparait son mouvement, qui fut exécuté les 18 et 19 juillet. Aussitôt arrivée sur la rive gauche du Chattahoochee, l'armée unioniste fit une conversion à droite pour se rapprocher d'Atlanta.

Le général Johnston avait été privé de son commandement le 18 et remplacé par le général Hood, qui s'était fait remarquer dans plusieurs circonstances; celui-ci déploya beaucoup d'énergie, mais son armée avait perdu toute confiance; les manœuvres du général Sherman, en neutralisant les positions si laborieusement préparées d'avance, l'avaient démoralisée; depuis le 9 mai, elle avait perdu près de 24 000 hommes, dont 8 à 10000 par désertion; un ordre du jour très-belliqueux du nouveau général ne changea pas la situation.

Les fédéraux, de leur côté, avaient perdu 20000 hommes, mais des renforts venus de divers points leur avaient conservé un effectif de 78 à 80000 hommes. Les opérations avaient été conduites avec une grande intelligence de la guerre; pour la première fois, en Amérique, des mouvements stratégiques avaient été employés avec succès; on avait vu des attaques de

flanc successives, des opérations combinées comme à Chancellorsville, au lieu des combats en ordre parallèle dont on n'était jamais sorti ailleurs. Cela montre à la fois le mérite du général en chef et la valeur des troupes aguerries qui composaient son armée.

Au mois de juin, le général unioniste Sturgis avait dirigé une expédition contre le général Forrest, revenu dans le Tennessee; cette expédition n'avait pas réussi; les fédéraux, battus le 10 juin à 70 kilomètres de Corinth, étaient rentrés précipitamment à Memphis. Par contre, le général confédéré Wheeler avait échoué dans une tentative pour intercepter le chemin de fer de Chattanooga, dont les points principaux avaient été fortifiés par ordre du général Sherman.

L'armée fédérale fut vivement attaquée pendant son mouvement de concentration sur Atlanta; elle fut sur le point d'être coupée en deux le 21 juillet, mais une heureuse disposition prise par un officier d'artillerie arrêta les confédérés, et ils furent contraints de rentrer dans leurs lignes de défense, où les unionistes ne purent les forcer.

Le lendemain, le général Hood attaqua la gauche des fédéraux et la mit en désordre; le général Mac-Pherson fut tué, mais les confédérés rentrèrent à Atlanta. Leurs ennemis avaient perdu 5800 hommes, 10 canons et des drapeaux, et ils avaient eux-mêmes laissé 6000 hommes sur le champ de bataille.

Le général Sherman reconnut qu'il ne pourrait pas entrer de vive force dans Atlanta; il envoya sa cavalerie au sud pour détruire les chemins de fer, et lui-

même étendit sa droite vers East-Point, jonction des chemins de Macon et de Montgommery. La cavalerie fut battue et en grande partie prise; les milices de la Géorgie méridionale et de l'Alabama venaient par ces lignes renforcer l'armée séparatiste; l'entreprise était donc nécessaire.

Le 28 juillet, après une canonnade de vingt-quatre heures, les confédérés attaquèrent vivement et firent beaucoup de mal aux nordistes; le lendemain, la cavalerie, sous les ordres du général Wheeler, partit pour aller rejoindre le général Forrest; le terrain aux environs d'Atlanta ne permettait pas l'emploi de cette arme.

Plusieurs engagements eurent lieu au commencement d'août sur les chemins de fer du sud, mais sans que les fédéraux pussent les détruire ou les garder.

Après quinze jours d'inaction, le général Sherman dirigea deux corps d'armée au sud pour s'emparer des chemins de fer, et il réussit non-seulement à se rentre maître d'East-Point, mais encore à rejeter vers le sud une partie de l'armée séparatiste qui défendait cette position. Les généraux Thomas et Schofield détruisirent un tronçon du chemin de Savannah le 31 août; le 1er septembre, une partie des ouvrages d'Atlanta fut prise avec une brigade de milice.

Le général Hood, se voyant coupé du sud, évacua la place le 2, après avoir fait sauter les poudres, détruire le matériel des chemins de fer et brûler les magasins ainsi que les fabriques, plus environ 1000

balles de coton. Il fit un détour et arriva le 3 à Lovejoys, sur le chemin de Macon.

Le général Slocum occupa la ville, où le général Sherman revint avec toute l'armée le 8 septembre.

Il fallut plusieurs semaines pour mettre cette armée victorieuse en état de reprendre des opérations quelconques; l'armement, l'habillement, le matériel avaient besoin d'être renouvelés, et ce furent les premiers soins du général Sherman; il fit compléter les fortifications de la ville dans le but d'y établir un grand dépôt d'armes et d'approvisionnements.

Les confédérés, à Lovejoys, furent également occupés à se réorganiser; il y eut entre les deux partis un échange de prisonniers, mais le général Hood ne put réunir que 25 000 hommes, tandis que les fédéraux en avaient plus que le triple.

Le général Beauregard prit le commandement supérieur des États du Golfe et concentra la plus grande partie des forces confédérées à Macon. Le général Hood quitta, le 29 septembre, le chemin de fer de Montgommery, passa le Chattahoochee, dans les premiers jours d'octobre, et marcha vers le nord, dans l'espérance d'intercepter la communication des fédéraux, en coupant le chemin de fer, et de les forcer, par le manque de vivres, à évacuer Atlanta; il fit attaquer inutilement le poste d'Allatoona, et se retira au nord en apprenant que le général Sherman était parti pour se mettre à sa poursuite; il occupa successivement Resaca et Dalton, fit détruire les approvisionnements réunis

à Rome, puis se dirigea vers l'ouest pour rejoindre les généraux Forrest et Roddy. Les corps fédéraux que commandaient les généraux Thomas et Schofield furent dirigés au nord, le premier sur Nashville et le second sur Chattanooga, pour rendre impossible le retour du général Hood vers Atlanta.

Le 17 octobre, l'armée unioniste était concentrée à Kingston ; le corps du général Schofield, sur le Lookout, près de Chattanooga et les confédérés à l'ouest sur la frontière de l'Alabama, ne pouvaient plus songer à détruire le chemin de fer de Chattanooga, dont tous les points importants étaient fortifiés et gardés.

Le général Thomas avait appelé à Nashville toutes les forces dispersées dans le pays. Les confédérés avaient également rallié plusieurs corps détachés; ils s'étaient maintenus entre Corinth et Florence, et ils s'avancèrent, le 17 novembre, vers Nashville. Leur effectif dépassait 35 000 hommes. Ayant attaqué le 30 l'armée que commandait le général Schofield et qui, en marche vers Nashville, s'était retranchée à Franklin, ils furent repoussés et les unionistes continuèrent leur mouvement. Le général Hood crut pouvoir les attaquer avec avantage, le 15 décembre, devant Nashville, mais il fut battu et son armée se dispersa. Les corps qui restèrent organisés furent appelés dans les Carolines, de sorte que le général Dick-Taylor remplaçant Hood, ne trouva plus de troupes dans le Tennessee. La sécession y était vaincue.

Il y avait eu au mois de juillet une expédition fédé-

rale dans le Mississipi; le général Smith, qui la commandait, avait battu, le 13 juillet, deux corps séparatistes, mais il manqua bientôt de vivres et fut forcé de rentrer, le 20 août, à La Grange d'où il était parti.

Malgré les avantages remportés par les armées fédérales dans la Géorgie, le général Sherman reconnut qu'il lui serait impossible de rester à Atlanta, avec la perspective de voir le chemin de Chattanooga coupé, ou cette place occupée par les séparatistes; il prévoyait aussi que les subsistances pourraient lui manquer, car les populations étaient hostiles à l'Union et détruisaient les denrées plutôt que de les vendre.

Le 9 novembre, les divers corps avaient été réunis dans la ville ou à proximité; le général en chef donna des instructions détaillées sur l'opération qu'il allait entreprendre, forma deux colonnes qui devaient vivre sur le pays qu'elles avaient à parcourir, détruire les ponts, les moulins, les maisons susceptibles de servir à l'ennemi, mais respecter les propriétés des citoyens non hostiles à l'Union.

La colonne de droite était sous les ordres du général Howard, celle de gauche avait pour chef le général Slocum; l'effectif total était de 50 000 hommes, auxquels il convient d'ajouter 8000 chevaux commandés par le général Kilpatrick. Les troupes devaient avoir au moins pour trois jours de vivres et huit de fourrage.

Le général Beauregard, qui était à Macon, fit inutilement un appel chaleureux au peuple; le général Brown, gouverneur de l'État, ne réussit pas mieux; le

14 novembre, les fédéraux quittèrent Atlanta après y avoir tout détruit.

La colonne de droite, soutenue par la cavalerie, suivit le chemin de fer de Macon jusqu'à Griffin, puis tourna à gauche et marcha par Jackson sur Milledgeville. La cavalerie fit une démonstration contre Macon, mais n'attaqua pas la garnison de cette ville. La colonne de gauche avait suivi le chemin de fer d'Augusta, pour faire croire aux confédérés que l'armée se portait sur Charleston; elle fit un à-droite pour arriver le 22 à Milledgeville, capitale de l'État, en même temps que la colonne de droite et la cavalerie. Tout avait été pris ou brûlé sur la route de chaque colonne. Le gouverneur et la législature de la Géorgie avaient quitté la ville le 18. Les fédéraux firent un butin considérable; ils avaient trouvé des chevaux, des mulets, des armes et de la poudre.

Les deux colonnes reprirent leur marche le 25 novembre; le général Howard se dirigea par Sandersville et Darisboro sur Millen, où il arriva le 29; le général Slocum reprit le chemin de fer d'Augusta, ses troupes pillèrent trois comtés très-riches, et il rejoignit la colonne de droite le 2 décembre à Millen, point de jonction des voies ferrées qui viennent d'Augusta et de Macon vers Savannah. La cavalerie avait masqué ces divers mouvements de telle sorte que les confédérés ont cru successivement à une expédition contre Mobile, puis contre Augusta, où le général Beauregard s'était porté rapidement pour y recevoir environ 12000 hom-

mes envoyés de Virginie afin de défendre la poudrerie que renfermait cette ville.

Le général Sherman quitta Millen le 4 décembre et arriva le 9 sur la presqu'île formée entre l'Oochee et la Savannah, au nord-est de laquelle la ville du même nom est bâtie. Il arrêta sa marche à 18 kilomètres de cette ville. Il envoya trois officiers qui, montés sur une barque, passèrent sous les canons du fort Mac-Allister, pour communiquer avec la flotte. Ce fort fut pris le 11; il n'avait pas 200 défenseurs, mais il fit néanmoins une vive résistance. L'armée put alors découvrir les bâtiments de la flotte et elle salua la bannière de l'Union, qui était pour elle la certitude de ne manquer de rien.

Le général Hardee commandait environ 7000 hommes à Savannah; il ne pouvait songer à une défense sérieuse et, ayant vu prendre le fort Lee dans la journée du 21, il évacua la place la nuit suivante; il suivit le chemin de Charleston, couvert par des marais profonds. Il laissait à Savannah 30 000 balles de coton, 800 prisonniers, 150 canons, 12 locomotives et 200 wagons. Le général Sherman annonça au président Lincoln ce brillant succès en lui offrant Savannah comme présent de Noël.

L'armée fédérale avait mis vingt-six jours pour parcourir 471 kilomètres, ce qui donne une journée moyenne de 18 kilomètres.

La marche du général Sherman est le fait de guerre le plus brillant et je dirai le plus *militaire* de toute la guerre d'Amérique; sans doute il a fallu des circon-

stances particulières pour qu'il réussît, mais on doit reconnaître qu'il a été conduit avec habileté, ainsi que dans les meilleures conditions de tactique et de prévoyance. On doit regretter toutefois les dévastations commises par l'armée fédérale et qui ne devraient plus se produire, même dans les guerres les plus acharnées.

Le 28 novembre, le général Hatche, qui commandait à Port-Royal, avait remonté le bras de mer appelé Broad, avec une flottille portant près de 6000 hommes de débarquement; il prit terre à Pocotaligo pour aller couper le chemin de fer de Savannah à Charleston, mais il fut repoussé, perdit 1500 hommes et se rembarbarqua; il parvint, deux jours plus tard, à élever au nord-est une batterie qui dominait le chemin de fer et le neutralisait.

La situation des confédérés était tout à fait compromise; les ressources en hommes s'épuisaient et les armes allaient manquer, car les négociants anglais qui avaient jusqu'alors alimenté les arsenaux de la Confédération en faisant forcer le blocus, pour échanger la contrebande de guerre contre du coton, venaient d'abandonner ces périlleuses entreprises. Ce fait a coïncidé avec l'affaiblissement de la résistance du Sud : il en a peut-être été l'une des causes principales.

III

OPÉRATIONS MARITIMES.

Pendant le cours de 1864, les opérations maritimes ont été restreintes; le blocus des côtes exigeait une

force considérable, et les divers ports restés au pouvoir des confédérés avaient des défenses telles, que les monitors les plus solides ne pouvaient pas en triompher.

En exécution du premier plan d'opérations, arrêté par les fédéraux pour la campagne de 1864, l'amiral Farragut parut devant la baie de Mobile au commencement de février. La flotte portait un corps de débarquement; il fit canonner le fort Powell qui commande l'entrée occidentale de la baie, mais il ne put en éteindre le feu. Un débarquement était très-difficile et très-dangereux; il fallait, avant de le tenter, pénétrer dans la baie et elle était trop bien défendue. Au bout de quelques jours, l'amiral ayant appris la retraite de l'expédition conduite jusqu'à Méridian par le général Sherman, quitta les eaux de Mobile et revint à la Nouvelle-Orléans.

Au mois d'avril, le *Tallahassee,* beau navire construit en Angleterre, fit deux voyages des Bermudes à Willmington, et sortit de ce port le 7 août, armé en corsaire. Poursuivi par douze bâtiments fédéraux, il fut bloqué dans le port d'Halifax, où il prenait du charbon, obligé de partir avant d'avoir complété sa provision, il put encore échapper à ses ennemis et rentrer dans la rade de Willmington, où il resta. Il avait pris et brûlé 35 vaisseaux de commerce appartenant à l'Union.

L'amiral Farragut revint à la fin de juillet devant la baie de Mobile, avec 4 monitors, 9 frégates ou corvettes à hélices, 8 navires cuirassés et 10 canonnières portant ensemble 231 bouches à feu, avec 4000 hom-

mes de débarquement sous les ordres du général Granger. Les troupes furent mises à terre le 4 août sur l'île Dauphin ; cette île ferme la partie occidentale de la baie ; les forts Gaines et Powell qui commandent les deux entrées y sont construits. La langue de terre s'avançant de l'est, a son extrémité occupée par le fort Morgan, en face du fort Gaines. La baie a environ 60 kilomètres du nord au sud et 44 kilomètres de l'est à l'ouest.

La flotte se mit en marche le 5 août ; les navires étaient accouplés deux à deux et l'on avait blindé avec des chaînes la partie des bordages qui renfermait les machines ; les 4 monitors se suivaient sur la droite, entre les autres vaisseaux et le fort Morgan. Le *Tecumseh* était le premier, il choqua une torpille qui l'ouvrit et le fit couler bas avec 112 hommes, néanmoins la passe fut forcée et la flotte fédérale se trouva dans la baie, en face des navires confédérés, sous les ordres de l'amiral Buchanan, ancien capitaine du *Merrimac*. Celui-ci montait le *Tennessee*, bélier cuirassé, armé de six canons de fort calibre ; la flottille se composait en outre de sept bâtiments cuirassés et de quatre schooners, le tout armé de 50 canons.

La lutte ne pouvait être longue, mais elle fut violente ; les petits bâtiments confédérés furent repoussés en peu de temps ; un des navires cuirassés se rendit, un autre s'échoua, un seul parvint à rentrer dans le port. Le *Tennessee* résista seul aux efforts de toute la flotte et désempara deux frégates, mais, attaqué par trois monitors et par le *Hartfort*, frégate amirale, son

commandant grièvement blessé amena son pavillon.

Le *Tennessee* était construit sur un système particulier que le cadre de ce travail ne permet pas de décrire. Sa résistance est un des faits les plus prodigieux de la guerre maritime.

Les forts Powell et Gaines se rendirent le 6 ; le fort Morgan résista, mais des batteries ayant été élevées contre lui et la flotte l'ayant bombardé le 22 août, un incendie se déclara le lendemain, une forte explosion eut lieu et le général Page, commandant de ce fort, se rendit avec sa garnison.

On ne pouvait pas approcher du port de Mobile, la baie n'est pas assez profonde ; l'amiral Farragut se borna donc à faire occuper les forts pour attendre une armée capable d'assiéger la place du côté de la terre ferme.

DERNIÈRES OPÉRATIONS.

1865.

Les événements accomplis pendant les derniers mois de 1864 faisaient prévoir la fin prochaine de la guerre ; cependant il y avait encore bien des difficultés à vaincre. Si le Nord avait remporté de grands avantages, la résistance prolongée de Richmond et de Pétersbourg qui constituait en réalité une place de 32 kilomètres de longueur, excitait beaucoup d'inquiétude et de mécontentement. D'un autre côté, les idées de pacification se développaient, et le président Lincoln accepta une conférence avec des délégués du Sud, à bord d'un vais-

seau fédéral, dans la rade de Hampton, le 3 janvier. Lincoln demanda la soumission, le retour à l'Union et la reconnaissance de ce qui avait été fait, promettant une amnistie générale, et 2 120 000 000 d'indemnité pour l'abolition de l'esclavage. Les confédérés demandèrent de leur côté une suspension d'armes et que leur indépendance fût reconnue. On ne pouvait s'entendre et les négociations furent rompues. Les républicains du Nord accusèrent le Président d'avoir manqué de dignité. Malgré les dépenses énormes effectuées jusqu'à ce moment, il fallait réaliser un nouvel emprunt de 3 180 000 000 de francs et faire une nouvelle levée de 300 000 hommes, qui, selon les habitudes militaires des États-Unis, produisit environ 35 000 soldats. Beaucoup d'hommes ne restaient pas plus de deux jours dans les dépôts de recrutement; après avoir reçu la prime, ils allaient contracter un autre engagement dans une ville voisine. Les fraudes découvertes à New-York ont révélé pour l'année 1864 un vol de 1 325 000 francs.

Le général Lee, nommé généralissime des armées séparatistes, fit un appel aux 200 000 déserteurs du Sud, leur promettant une amnistie complète s'ils rentraient à leurs corps avant vingt jours. Ce fut inutile ; les plus braves, les plus ardents séparatistes jugeaient leur cause perdue et se laissaient prendre. Ce fut par un cartel d'échange que l'armée du Sud put se renforcer d'environ 25 000 hommes. L'armée unioniste ne s'augmenta pas autant, parce que l'engagement de la plupart de ses prisonniers était expiré.

A la reprise des hostilités, les forces belligérantes étaient réparties de la manière suivante :

Armée fédérale.

	Hommes.
Devant Richmond (général Grant)	80 000
Sur la Shenandoah (général Sheridan)	30 000
En Georgie (général Sherman)	50 000
En Tennessee (général Thomas)	40 000
En Louisiane (général Camby)	30 000
Garnisons des côtes	35 000
A l'ouest du Mississipi	60 000
Dans l'intérieur	25 000
Total	350 000

Armée confédérée.

	Hommes.
A Richmond (général Lee)	60 000
Sur la Shenandoah (général Early)	8 000
Dans les Carolines (général Beauregard)	20 000
En Tennessee, Alabama, etc	22 000
A l'ouest du Mississipi	40 000
Total	150 000

Pendant l'entrevue de la rade d'Hampton, le général Grant faisait préparer une nouvelle expédition contre le fort Fisher et la rade de Willmington. Un corps de 9000 hommes commandé par le général Terry, ancien professeur de droit dans le Connecticut, fut embarqué à Bermuda Landing, sur 62 navires de guerre portant 590 canons, et sur un certain nombre de transports. Cette flotte arrivait le 8 devant Beaufort et le 13 en vue du fleuve Cape Fear, dont l'embouchure forme la

rade de Willmington. 8000 hommes de troupes furent débarqués au nord du fort que les navires de guerre commencèrent immédiatement à canonner. Le 14, plus de 2000 projectiles furent lancés dans cet ouvrage qui fut pris d'assaut le 15. On y trouva 2000 fusils, une artillerie nombreuse, et l'on fit prisonniers 112 officiers avec 1970 soldats. Le fort Caswell, sur la rive occidentale, fut évacué le 16; il renfermait des canons anglais du système Armstrong. L'amiral Porter et le général Terry ne jugèrent pas devoir attaquer le fort Anderson, situé en amont du fort Caswell; ils restèrent en observation sur le terrain conquis et dans les eaux qui le baignent.

Le général Sherman, après avoir reçu des renforts qui ont porté l'armée sous ses ordres à 70 000 hommes, forma deux colonnes pour traverser les Carolines, comme il avait traversé la Georgie; il trouvait à ce système le double avantage de subsister plus facilement et de dévaster une plus grande étendue de terrain. La colonne de gauche, sous les ordres du général Slocum, franchit la Savannah le 20 janvier, construisit une chaussée dans les marais et les rizières de ce fleuve pour gagner Branchville. Après avoir tout brûlé ou ruiné sur son passage, cette colonne arriva le 12 février sur le chemin de fer d'Augusta à Charleston; elle en détruisit un tronçon, puis remonta au nord pour arriver devant Colombia, capitale de la Caroline du Sud, le 17 au soir.

La colonne de droite, commandée par le général Howard, avait occupé Pocotaligo et détruit le chemin

de fer de Savannah à Charleston ; elle avait remonté ensuite vers le Nord, avait livré un combat sur le Salkehatchee le 4 février, avait franchi les deux Edisto pour arriver à Orangebourg le 11, et le 12 en face de Colombia dont elle était séparée par le Congarée. Elle franchit ce cours d'eau après avoir bombardé la ville, où elle entra le 17, pour la piller et l'incendier.

Le 21 février, les deux colonnes étaient réunies à Winsboro, sur le chemin de fer de Charlotte, qu'elles détruisirent. Elles se séparèrent alors en se portant vers l'Est.

La colonne de droite passa par Cambden où elle s'arrêta trois jours, attendant le corps du général Slocum, qui avait eu à combattre le général Wheeler. Toute l'armée était réunie le 11 mars à Fayetteville, après que la cavalerie du général Kilpatrick eut repoussé celle que commandait le général confédéré Hampton, venu de Richmond.

Le siége de Charleston avait continué mollement depuis l'automne de 1863 ; on se canonnait réciproquement et les défenseurs de la place forçaient les prisonniers à se tenir sous le choc des projectiles afin de ralentir le feu des assiégeants. Deux monitors avaient été détruits par des torpilles, mais le général Schimmelfenig s'était établi sur l'île James, au sud de la rade, le 9 février ; la place était isolée par la destruction des chemins de fer ainsi que par la position du général Sherman. Sur l'ordre du général Lee, la garnison de Charleston fit sauter un navire cuirassé, brûla 6000 balles de coton, incendia les magasins de vivres ainsi que la

gare du chemin de fer de Willmington, et quitta cette ville si énergiquement défendue jusque-là, dans la nuit du 17 au 18 février. Les fédéraux reconnurent le 18 au matin le départ des troupes ; ils occupèrent la place et les forts où il y avait 450 gros canons encloués.

On dégagea l'entrée du port qui avait été obstruée.

L'amiral Dahlgreen partit de Charleston le 19 février pour s'emparer de Georgestown, excellent port situé sur le grand Pedee, à 20 kilomètres de la mer, entre Charleston et Willmington. Il attaqua le 21 les premières batteries ; le navire qui le portait fut coulé par une torpille, après avoir franchi la barre le 23 ; le personnel fut sauvé ; un bataillon de marins s'empara d'une batterie faiblement occupée, et la ville, ainsi que deux forts qui la protégeaient évacués le même jour, furent occupés par les fédéraux.

Le général confédéré Hardee avait rejoint le général Johnston, nommé au commandement des deux Carolines, par l'influence du général Beauregard ; les deux premiers disposaient d'environ 40 000 hommes ; mais ils ne voulurent pas engager une grande bataille parce que les habitants étaient favorables à l'union et auraient profité de leur défaite pour se prononcer. Ce corps confédéré observait la marche du général Sherman en se tenant sur sa gauche.

Après la bataille de Nashville, le corps d'armée sous les ordres du général Schofield, fut amené par les chemins de fer à Washington et, par mer à Willmington, où il rallia les troupes du général Terry, ainsi que la garnison de Newbern, ce qui forma un corps de 25 000

hommes. La marine attaqua le fort Anderson le 11 février; le 17, 8000 hommes partirent de Smithville, sur la rive droite du Cape Fear, près de son embouchure, pour s'en emparer; 21 bâtiments éteignirent le feu du fort le lendemain, mais plus de 200 torpilles flottantes descendaient sur le fleuve et il fallut tendre une chaîne pour les arrêter; on les fit sauter loin des navires de guerre. On provoqua ensuite l'explosion des autres torpilles disposées pour empêcher d'aborder sous le fort Anderson et qui devaient être allumés par l'électricité; dans ce but, on poussa pendant la nuit et on remorqua une barque figurant un monitor; les défenseurs du fort s'y laissèrent prendre, firent jouer leurs mines, puis ayant reconnu au jour l'erreur dans laquelle ils étaient tombés, et craignant une attaque qu'ils n'auraient pas pu repousser, ils se retirèrent à Willmington. Les fédéraux s'avancèrent alors sur les deux rives du Cape Fear, appuyés par les flottilles. Le général Braxton-Bragg, commandant la ville, ne crut pas devoir se défendre; il fit brûler le pont du chemin de fer, 1000 balles de coton, 1500 tonneaux de résine et évacuer la place le 22 février; les fédéraux y entrèrent immédiatement; le général Schofield porta son corps sur Newbern au nord, puis de concert avec le général Terry qui partait de Willmington, il se dirigea sur Goldsboro. Le 9 mars, la division Cox, du corps du général Schofield, qui marchait sans se faire éclairer, rencontra les confédérés commandés par le général Braxton-Bragg près de Kingston; cette division fut repoussée après trois jours de combat,

mais les séparatistes évacuèrent leur position ainsi que la ville, où les fédéraux entrèrent sans retard.

Le général Schofield était à Goldsboro le 21 mars et rejoignait l'armée du général Sherman quelques jours après.

Celui-ci avait détruit les fonderies et les fabriques de Fayetteville; il ne crut pas pouvoir marcher directement sur Richmond, il dirigea sa droite, sous le général Howard, vers Goldsboro, et sa gauche, commandée par le général Slocum, sur Raleigh, capitale de la Caroline du Nord, à 220 kilomètres de Richmond. Le général Slocum eut deux engagements très-vifs avec les confédérés réunis sous les généraux Johnston, Hardée et Braxton-Bragg, avec un effectif de 45 000 combattants. Malgré leur supériorité dans la seconde affaire près de Bentonville le 19 mars, les Sudistes, manquant de leur ancienne énergie, ne purent mettre en déroute les 14e et 20e corps qu'ils avaient devant eux. Le général Sherman était présent, il appela sur le champ de bataille sa colonne de droite pour reprendre l'action le lendemain, mais les confédérés se retirèrent. Le général en chef ne les poursuivit pas; il commit encore la faute incessante des vainqueurs américains. Il modifia aussi ses premiers projets et au lieu de faire occuper Raleigh, il marcha sur Goldsboro, où, réuni au corps du général Schofield, il compta plus de 90 000 hommes sous ses ordres. L'armée fut organisée en trois parties : droite, centre et gauche; elle répara le chemin de fer de Goldsboro à Newbern et on forma de grands dépôts à Beaufort où aboutit le chemin de fer. Le

sans être parvenu encore à couper les communications de ce côté. Le 5 et le 6 février, la gauche de l'armée fédérale se porta sur le chemin de Danville ; elle fut repoussée, mais garda de vastes forêts d'où il fut facile de tirer tous les bois nécessaires aux constructions.

A la fin du même mois, le général Sheridan attaqua les confédérés sur la haute Shenandoah ; il commandait près de 15 000 hommes de cavalerie ou d'infanterie à cheval. Il repoussa le général Rosser sur Staunton le 27, puis il attaqua et mit en déroute le corps d'observation du général Early, le 3 mars. Les fédéraux prirent dans cette rencontre plus de 1200 hommes, 13 drapeaux, 5 canons et 120 voitures ; le reste se dispersa. Il était rationnel de conduire le corps victorieux à Lynchbourg, mais la tactique américaine n'a pas cette logique et le général Sheridan se porta le 4 à l'est, vers Charlottesville. La division Devin se rendit à Scottsville et la division Custer à Gordonsville, toutes les écluses ainsi que tous les ponts du James canalisé furent rompus, plusieurs tronçons des chemins de Staunton et de Lynchbourg furent détruits ; enfin douze comtés furent conquis et dévastés ; il n'y avait plus de communications entre Richmond et la Virginie septentrionale. Le général Sheridan continua sa marche vers l'est et vint rejoindre l'armée principale devant Pétersbourg le 26 mars. Cette opération vigoureuse jeta une véritable panique dans l'armée du Sud, et le gouvernement de Washington était affranchi des terreurs qui l'avaient assailli souvent, puisqu'il n'y avait

plus de séparatistes sur le Potomac; pour plus de sûreté, le général Hancoke avait, par ordre du Président, organisé à Washington même un corps de 20 000 vétérans, c'est ainsi qu'on appelait les hommes ayant servi de six mois à deux ans.

Le général Lee, ne pouvant empêcher la jonction du général Sheridan avec l'armée assiégeante, tenta le 25 mars de couper celle-ci en deux ; il fit attaquer le fort Steadman devant Pétersbourg, par la division Gourdon; le fort fut occupé, mais deux divisions du corps que commandait le général Anderson n'arrivèrent pas en temps opportun et les premiers assaillants ne purent pas conserver leur conquête. Les fédéraux exécutèrent un retour offensif contre la droite des séparatistes qui se défendirent avec vigueur, sans pouvoir néanmoins empêcher la gauche unioniste de s'étendre à environ 4 kilomètres vers l'ouest.

Les fédéraux commencèrent immédiatement les préparatifs d'une attaque décisive, non contre Pétersbourg, mais contre la droite du général Lee ; comme le général Sherman devant Atlanta, ce n'était pas directement, c'était en coupant les communications que le général Grant espérait prendre Richmond. Toutefois une attaque générale était décidée tant pour occuper les assiégés que pour masquer les mouvements de l'aile gauche.

Le général Sheridan eut le commandement de cette aile et il s'établit le 28 à Reams, sur le chemin de fer de Weldon.

Le général Ord avait remplacé le général Butler sur la rive droite du James.

Le 29 mars, les confédérés attaquèrent la route qui passe à Dinwiddie; ils furent repoussés; le centre de la ligne fédérale fut canonné, on voulait ainsi juger des préparatifs et dérober en même temps les dispositions prises pour la défense.

Le 30, malgré une forte pluie, l'aile droite des confédérés repoussa l'attaque très-vive tentée par le général Sheridan. Le lendemain, deux attaques successives furent également repoussées; les fédéraux ne purent aborder les formidables retranchements de Five Forck; leur action, à la vérité, manqua d'ensemble, et dans la nuit du 31 mars au 1er avril, le général Grant donna le commandement en chef de la gauche formée des 2e, 5e corps et de la cavalerie au général Sheridan. Après un des plus furieux combats de cette guerre, le 1er avril au soir, les confédérés, accablés par le nombre et se voyant tournés à leur droite par la cavalerie, abandonnèrent leurs positions; 5000 d'entre eux jetèrent leurs fusils, 1000 furent faits prisonniers et ils abandonnèrent 28 drapeaux.

Les fédéraux perdirent 1500 tués ou blessés.

Les forts Mahone et Welch furent pris le 2 avril au matin par les troupes fédérales du centre; deux divisions sudistes se retirèrent à l'ouest sur l'Appomattox, pour ne pas être faites prisonnières. Le général Lee essaya de faire reprendre les positions de son aile droite, il n'y réussit pas; les fédéraux occupèrent suc-

cessivement les principaux ouvrages défensifs, firent 5000 prisonniers, prirent 32 canons et perdirent environ 2200 tués ou blessés. La résistance du Sud était finie et le général Lee se retira dans la nuit du 2 au 3, en remontant l'Appomattox ; d'après ses ordres, la ville de Richmond fut évacuée en même temps, après avoir été partiellement incendiée.

Dès trois heures et demie du matin, la division Wilcox entra sans résistance à Pétersbourg ; un peu plus tard la division nègre du général Weitzel occupait Richmond et fut accueillie avec joie par les habitants qui, au nombre de 20 000, étaient réduits depuis trois mois à la plus profonde misère.

Le président Jefferson Davis était parti le 2 avec tous les membres du gouvernement pour Charlotte, dans la Caroline du Nord.

L'armée fédérale avait perdu 8000 hommes pendant ces cinq journées de combat ; les confédérés avaient perdu 30 000 hommes dont 20 000 prisonniers.

On trouva, dans les fortifications, 500 gros canons, et sur les chemins de fer, 28 locomotives avec 150 wagons ; il y avait plus de 5000 blessés dans les hôpitaux.

Les restes de l'armée séparatiste remontèrent l'Appomattox, pour prendre la route de Danville, mais les fédéraux parvinrent les premiers sur cette direction et attaquèrent les avant-postes du général Lee qui se trouvait sur le point d'être enveloppé à la station d'Amelia. On était au 7 avril, le général Grant proposa

une capitulation qui, après un échange de lettres courtoises, fut acceptée le 9 par le général Lee.

L'armée du Sud déposa les armes et chacun fut libre de rentrer dans ses foyers sous la condition de ne plus faire la guerre au gouvernement du Nord. Sous cet engagement, la sécurité individuelle fut garantie. Le général Johnston se soumit aux mêmes conditions le 26.

Les généraux confédérés Dick-Taylor et Maury défendaient encore Mobile ainsi que les forts de la baie contre le général Camby et l'amiral Thatcher; plusieurs bâtiments furent détruits par des torpilles, mais néanmoins les forts furent pris et la ville occupée le 9 avril. La garnison ainsi que le reste des navires remontèrent pendant quelques jours le Tombigby, mais ayant appris la chute de Richmond, les généraux et l'amiral Farrand acceptèrent le 4 mai les conditions auxquelles s'était rendu le général Lee.

Le général Kirby-Shmith, en Louisiane, licencia ses troupes le 26 mai; le général Magruder rendit Galveston le 2 juin.

La guerre était finie, la confédération du Sud était vaincue, détruite. Les États confédérés furent traités en rebelles et subirent la loi du plus fort; aujourd'hui même, deux ans après leur soumission, ils sont gouvernés par l'autorité militaire et ne sont pas représentés au congrès.

Pour triompher de la sécession de 5 000 000 d'âmes, retenant 3 000 000 d'esclaves, il a fallu quatre

années d'efforts à une population de 22 000 000 qui, dans cette période, a appelé sous les armes 2 839 748 hommes, a créé une dette de 17 246 863 744 francs, et s'est imposé 1 649 368 305 de contributions annuelles qui lui étaient inconnues jusqu'alors.

Tel est le résultat du système militaire américain; il peut exciter l'admiration pour l'énergie d'un grand peuple, mais il coûte trop cher pour être jamais imité dans les pays où la guerre de nation à nation ou même la guerre civile sont encore possibles.

Paris. — Imprimerie de E. Martinet, rue Mignon, 2.

UNIVERSITY OF MICHIGAN
3 9015 05945 6148